238
14 2

THÉATRE
LYRIQUE.
TOME II.

AVIS AUX MUSICIENS.

Ceux qui auroient deſſein de mettre en Muſique quelques-uns des Opéra contenus dans ce Recueil, ſont avertis qu'il ne ſera pas permis de les faire exécuter publiquement, ſans le conſentement par écrit du Sieur BARBOU, *Imprimeur-Libraire, à Paris, rue des Mathurins, auquel appartient le Privilege.*

Cette précaution a été jugée néceſſaire, pour empêcher le concours des Artiſtes, qui pourroient entreprendre en même temps le même ouvrage, & par conſéquent ſe nuire les uns aux autres.

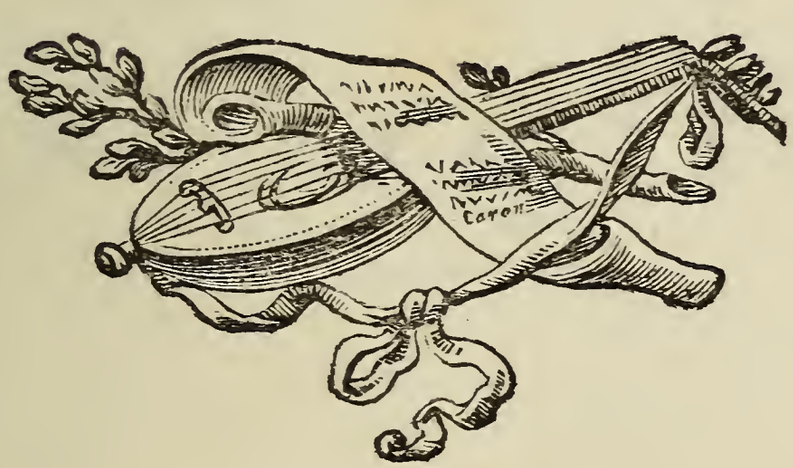
THÉATRE

LYRIQUE,

DE M. DE LA J.

TOME II.

Prix 9 liv. broché.



A PARIS,

Chez { BARBOU, rue des Mathurins.
Veuve DUCHESNE, rue S. Jacques.
JOMBERT, Fils, rue Dauphine.

M DCC LXXII.

LE SIEGE DE TYR.

TRAGÉDIE

EN CINQ ACTES.

AVANT-PROPOS.

TYR fut bâtie par les Sidoniens en Phénicie, ſur les bords de la mer, l'an du monde 2992. En 3285, elle fut aſſiégée par Salmanazar; & réſiſta aux flottes combinées des Aſſyriens & des Phéniciens. En 3432 Nabuchodonoſor s'en rendit maître, après 13 ans de ſiege, & la raſa. Les Tyriens, qui s'étoient ſauvés dans une iſle voiſine, à un quart de lieue du continent, s'y établirent, & devinrent plus puiſſants qu'ils ne l'avoient été, avant leur déſaſtre. En 3672, Alexandre le Grand fit le ſiege de la nouvelle Tyr, qui, après une longue réſiſtance, reçut les loix du vainqueur de l'Aſie. Il uſa pleinement ſur les Tyriens du droit de conquête, & les traita en maître irrité. Il vengea l'univers de leurs perfidies; & Tyr, cette ville jadis ſuperbe & impérieuſe, obligée enfin de ployer la tête ſous le joug, ne put jamais ſe relever de cette chûte.

Le gouvernement de Tyr étoit républicain. Il y avoit un ſénat, dont le chef ſe nommoit Suffete. Les poſſeſſions de cette république étoient fort étendues, & ſon commerce très-floriſſant: mais ſon ſein étoit déchiré par des diſſenſions, auxquelles un eſprit naturellement jaloux & inquiet, qu'on appelloit amour de la liberté, donnoit ſouvent lieu.

Elle cherchoit à s'emparer du commerce, excluſivement à toutes les nations. Sa puiſſance ſur mer étoit à charge, principalement à ſes voiſins. Et il n'y avoit aucun peuple, même dans les climats les plus reculés, qui n'eût à ſe plaindre des Tyriens, ſoit pour leur infidélité dans le commerce, ſoit pour des violences, faites les armes à la main, au mépris des traités les plus ſolemnels.

Leur mauvaiſe foi ſur-tout, eſt atteſtée par l'hiſtoire. Cependant ce défaut n'eſt pas ordinairement celui d'une nation commerçante ; car la bonne-foi eſt l'ame du commerce. Mais lorſqu'un peuple, pour parvenir à un certain degré de puiſſance & de conſidération, a été obligé de faire violence, en quelque ſorte, à ſon inſtinct naturel, en ſuivant des voies légitimes, telles que la fidélité dans les négociations, la modération & l'équité dans ſes vues d'agrandiſſement ; il cherche bientôt à ſortir de la gêne, où ſon propre intérêt l'avoit réduit : il néglige tous ces moyens louables, mais trop lents pour ſon ambition. Enorgueilli de ſes premiers ſuccès, il ſe promet tous ceux qu'il oſe deſirer : & il ſe permet tout ce qu'il croit pouvoir faire impunément. Voilà quels doivent avoir été le caractere & le ſyſtême des Tyriens ; eux, qui n'ont pu mériter l'eſtime ni l'amitié de leurs voiſins : eux,

qui ſe ſont fait des ennemis dans toutes les parties du monde lors connu. Maudit ſoit le peuple, qui a troublé le repos de l'univers, & dont l'hiſtoire eſt parvenue à la poſtérité, avec les monuments de ſes crimes, & de la vengeance qu'en a tirée la juſtice des hommes ! Carthage, qui étoit une Colonie Tyrienne, a éprouvé le même ſort que ſa métropole ; elle l'avoit mérité de même. Et ſi jamais une nation, inſenſible à ces exemples frappants, marchoit ſur les traces de Tyr & de Carthage ; toutes les puiſſances conjurées devroient ſe réunir, pour écraſer dans leurs foyers ces ennemis de l'humanité.

Dans leurs calamités, les Tyriens ſacrifioient à Saturne les jeunes enfants de leurs plus illuſtres familles. Il eſt conſtant que ce culte fut en uſage à Tyr. Lorſqu'Alexandre en faiſoit le ſiege, on propoſa de l'y rétablir : ce qui prouve qu'il avoit été pratiqué, & depuis abrogé. Les Carthaginois conſerverent plus long-temps ce fanatiſme cruel ; car ils s'y livrerent pendant leurs guerres contre les Romains. Il leur étoit venu de Tyr, ainſi que leurs autres mœurs, leur ſagacité pour le commerce, & leur mauvaiſe foi dans les affaires publiques & privées. Ils en avoient apporté tous leurs vices, & le peu de vertus qu'ils avoient. Je ne parle ici de

Carthage, que parce que ſon hiſtoire, comme moins ancienne, nous eſt mieux connue que celle de Tyr ; & qu'elle ſert à juſtifier les mœurs & le caractere que je donne aux Tyriens.

Je ne puis m'empêcher de remarquer chez ces deux peuples deux traits bien frappants, qui ſont la perfidie dans les traités, & un goût vif pour les Spectacles ſanguinaires. L'uſage de ces ſacrifices de victimes humaines n'a pas pu ſe ſoutenir, par la ſuperſtition ſeulement. Mais il donnoit à ces peuples, avides de ſang, des ſpectacles faits pour leurs ames atroces. De tous les tableaux, que l'hiſtoire ancienne nous préſente des mœurs des différents peuples, je ne vois que ceux des Tyriens & des Carthaginois, où ces deux traits ſe trouvent réunis. Puiſſe la poſtérité ne pas retrouver dans l'hiſtoire des ſiecles moins reculés, une image ſi affligeante pour l'humanité !

Ce ſont ces deux traits caractériſtiques que j'ai tâché de peindre dans la Tragédie du ſiege de Tyr, & qui forment le ſujet du tableau. Les incidents ſont de pure fiction.

L'hiſtoire m'a cependant indiqué un des principaux perſonnages de l'action. Les Rois d'Arades & de Byblos, villes de Phénicie, ont eu de fréquentes guerres avec les Tyriens ; ils les ont mê-

me quelquefois réduits à de fâcheuſes extrémités ; & ils ont ſervi, comme auxiliaires, dans l'armée d'Alexandre, lors du ſiege de Tyr. C'eſt un de ces Rois, à qui j'ai donné le nom de Phorbas, parce que l'hiſtoire n'en nomme aucun, que j'introduis ſur la Scene, pour mettre l'héroïſme en oppoſition avec les mœurs d'un peuple dont les prétendues vertus n'étoient que des vices déguiſés.

Cette action eſt placée dans le temps intermédiaire, qui s'eſt écoulé depuis le ſac de la premiere Tyr par Nabuchodonoſor, juſqu'au ſiege de la nouvelle Tyr par Alexandre.

La mauvaiſe foi, dont les Tyriens donnent une preuve éclatante envers un Roi vainqueur, leur cruauté ſacrilege envers leurs propres enfants, & envers ce Roi, leur inſolence dans un moment de proſpérité qu'ils ne doivent qu'à un crime, m'ont paru faire un contraſte frappant & dramatique, avec la noble confiance de ce Roi généreux, avec ſon zele pour la défenſe de l'humanité, & pour l'abrogation de ces ſacrifices inhumains, & avec ſa modération dans la victoire.

L'effet de cette oppoſition doit être de rendre les Tyriens odieux, tels que l'hiſtoire nous les repréſente ; & de rendre infiniment aimable un héros qui ne prend les armes, que pour réprimer

les injuſtices & les violences d'un peuple jaloux du bonheur de ſes voiſins, qui les poſe, auſſi-tôt que ſa victoire aſſure le repos de l'univers, & qui ne donne aux vaincus d'autres loix que celles que lui dictent ſa bienfaiſance & ſon déſintéreſſement.

J'ai ajouté à la gloire de mon héros, un luſtre qui n'eſt pas vraiſemblable ; ce ſont les louanges que lui donnent ſes ennemis vaincus. On trouvera ſans doute que je fais ici ſortir les Tyriens de leur caractere. Mais je ne me le ſuis permis à la fin de l'action, que pour ne pas laiſſer l'imagination du Spectateur trop noircie par leur atrocité.

J'ai cherché à rendre Phorbas auſſi intéreſſant dans ſes malheurs, que grand dans ſes exploits, avant & après la victoire. Mais comme il n'y a qu'un caractere mêlé de vertus & de foibleſſes, qui puiſſe intéreſſer ſur la Scene, j'ai été obligé de répandre quelques nuances ſur celui de Phorbas. Son amour pour Barcime le fait renoncer à une victoire certaine, & lui perſuade de ſe contenter de la parole des Tyriens, ſur laquelle il ne devoit pas compter. Ce même amour & ſon empreſſement à calmer les alarmes de ſa maîtreſſe lui font encore faire une démarche indiſcrete, lorſque, ſuivi d'une ſimple garde, il ſe commet à la foi des Tyriens, pour aller jurer la paix au milieu de leurs murs.

Mais la franchiſe & la confiance ſont dans l'ame d'un Héros, ainſi que la ſenſibilité ; & les malheurs qui lui arrivent par de ſi belles cauſes, le rendent toujours intéreſſant.

J'ai cru trouver encore un moyen de mettre dans cette Tragédie un intérêt vif & ſoutenu : c'eſt le ſacrifice des enfants, que le Sénat a ordonné pour attirer la protection du Ciel ſur les armes des Tyriens : ce ſont les efforts que font les meres de ces malheureuſes victimes, pour les arracher de l'autel. Le couteau ſacré reſte ſuſpendu ſur leurs têtes depuis le commencement de la piece juſqu'à la fin.

On me reprochera peut-être ce double intérêt. On trouvera peut-être auſſi que Barcime le partage. C'eſt de l'événement, que j'attendrai mon jugement. S'il faiſoit connoître que tous ces intérêts ſe réuniſſent dans l'action, pour ſerrer le cœur de tous les côtés à la fois, & lui porter des coups plus multipliés, & plus vifs, je ne me repentirois pas d'avoir péché par excès.

Je ne ſais ſi je dois chercher à juſtifier le caractere que j'ai donné au Grand-Prêtre de Saturne, & qui occaſionne une révolution peu attendue. Peut-être le trouvera-t-on naturel : peut-être auſſi ſera-t-on étonné qu'un Prêtre, & qu'un Républicain ſoit ſi reſpectueux envers la perſonne ſacrée des Rois.

Mais qu'on faſſe attention que les ſacrifices de victimes humaines n'étoient plus en uſage à Tyr : que les victimes avoient toujours été les enfants des citoyens : que ces ſacrifices devoient être ordonnés par le Sénat : que Siché ſeul, ſoutenu par le peuple, traînoit Phorbas à l'autel, & que dès le premier acte le Grand-Prêtre avoit témoigné de la répugnance à remplir un miniſtere ſi rigoureux ; & on ne ſera plus ſurpris qu'il refuſe de verſer le ſang de Phorbas. D'ailleurs la Majeſté Royale, ſur-tout quand elle eſt illuſtrée par l'éclat des vertus héroïques, peut forcer au reſpect le républicain le plus farouche, s'il n'a pas, comme Siché, un intérêt perſonnel de fermer ſon ame atroce à la voix du devoir, & au cri de la nature. Je puis ajouter que le Grand-Prêtre de Saturne, par ſon refus, n'expoſe la république à aucun danger ; puiſque Phorbas reſte en ſa puiſſance.

J'ai mis dans le récit du cinquieme acte, que fait Midrane aux meres des victimes déſignées, une préſomption ſur le ſort de leurs enfants, qui donne lieu au dénouement : & je ne fais reparoître ces enfants ſur la Scene, qu'après avoir donné à Siché le temps de ſe tuer. Voilà un reproche qu'on pourra me faire. Mais ſi ces événements ſont vraiſemblables, ils ſuffiſent pour juſtifier le dénouement.

L'erreur de Midrane eſt l'effet d'un ſentiment vif, qui porte toujours à croire ce que l'on craint le plus. Sans l'erreur de Julie, dans la Tragédie des Horaces, nous n'aurions pas ce mot fameux *qu'il mourût.* Si, dans Iphygénie en Aulide, Arcas eût remis à Clytemneſtre la lettre d'Agamemnon, il n'y auroit point eu de Tragédie ; & nous ſerions privés de l'un des chefs-d'œuvre de la Scene françoiſe. Si la lettre de Néreſtan n'eût pas été priſe par Oroſmane pour celle d'un rival, ce farouche amant n'auroit pas ſouillé la Scene du ſang de ſa vertueuſe maîtreſſe ; & l'auteur fécond de ce nouveau chef-d'œuvre auroit difficilement ſubſtitué un autre dénouement, à celui qui nous fait verſer des larmes ſi délicieuſes.

J'aurai plus de peine à m'excuſer ſur le dénouement. Il reſſemble en quelque ſorte à celui d'Hypermneſtre ; lequel étoit à-peu-prés déja une copie du tableau, qui n'eſt préſenté, que par un récit, dans la Tragédie de Guſtave. Je ne ſais ſi l'on m'en croira ; mais je fais profeſſion de bonne-foi. Mon plan étoit tracé, tel que je l'ai exécuté, lorſque j'eus un ſoupçon que ce dénouement pouvoit être une réminiſcence. Elle ne pouvoit pas me venir de la Tragédie d'Hypermneſtre ; car j'avoue que je ne la connoiſſois pas encore. Il y avoit ſi long-

temps que je ne fréquentois plus les Spectacles, & que je m'étois interdit la lecture de tous ouvrages de littérature, que l'auteur d'Hypermneſtre doit me pardonner mon ignorance ſur ſon compte. Enfin à force d'interroger ma mémoire, je me rappellai Guſtave ; je le lus ; & j'y trouvai mon dénouement. Mais je cherchai à m'en conſoler par la différence eſſentielle que j'apperçus entre les moyens du dénouement, qui naiſſent dans Guſtave du hazard, & dans le ſiege de Tyr du caractere atroce de Siché. Mon ouvrage achevé, j'eus occaſion de voir une repréſentation d'Hypermneſtre. Je fus tenté de chercher un autre dénouement. Mais ſoit pareſſe, ſoit confiance dans la différence, que je crus encore appercevoir entre ces deux tableaux ; je me décidai à laiſſer le mien dans le même état.

C'eſt aſſez, & peut-être trop, diſſerter ſur mon ouvrage. Je n'ai point cherché à faire paſſer ſes défauts pour des beautés, mais ſeulement à les excuſer. Ainſi j'eſpere que les lecteurs me pardonneront les précautions que j'ai priſes, pour me concilier leur indulgence. A l'égard des réflexions que j'ai faites ſur quelques points moraux & hiſtoriques, je crois que le plus grand nombre m'en ſaura gré.

PERSONNAGES.

SICHÉ Suffete, ou Chef du Sénat de Tyr.
BARCIME, veuve d'un Sénateur.
ITHOBALE, Sénateur.
Tous les SÉNATEURS.
MIDRANE, ſuivante de BARCIME.
GULBAZE, & pluſieurs autres FEMMES Tyriennes.
ENFANTS de BARCIME, de GULBAZE, & autres FEMMES Tyriennes.
GRAND-PRÊTRE, PRÊTRES, PRÊTRESSES, } de SATURNE.
SOLDATS, PEUPLE, } de Tyr.
PHORBAS, Roi d'Arades & de Byblos.
Un OFFICIER de l'armée de PHORBAS.
SOLDATS, MATELOTS, } de PHORBAS.

La Scene eſt dans la ville de Tyr, & dans le Camp de Phorbas.

ACTE I.

Le Théâtre repréſente une Place publique, dans laquelle on voit le temple de Saturne.

SCENE I.

BARCIME, MIDRANE.

BARCIME.

O devoir trop auſtere,
Que n'êtes-vous d'accord avec l'Amour?
Il a cédé long-temps à votre loi ſévere;
Laiſſez-le régner à ſon tour.

MIDRANE.

Aux cendres d'un époux, c'eſt être trop fidelle.
Dans les ennuis d'un triſte ſouvenir
Laiſſerez-vous vos appas ſe flétrir?
Il eſt temps de former une chaîne nouvelle.

D'un Hymen glorieux,
Je vois, pour vous, briller la flamme.
Le chef du Sénat...

BARCIME.

Lui!

MIDRANE.

Rendez-vous à ſes vœux.

BARCIME.

Va, l'éclat de ſon rang n'éblouit point mon ame.
Un autre que Siché m'offre aujourd'hui ſa main.

MIDRANE.

Ainſi vous renoncez au pouvoir ſouverain?

BARCIME.

C'eſt un Roi triomphant, généreux, magnanime;
Et qui fixe ſur lui les yeux de l'univers :
Phorbas.....

MIDRANE.

Mais pouvez-vous, ſans crime,
Accepter cette main, qui nous forge des fers?

BARCIME.

O devoir trop auſtere,
Que n'êtes-vous d'accord avec l'amour?
Il a cédé long-temps à votre loi ſévere;
Laiſſez-le regner à ſon tour.

De cet amour, ai-je pu me défendre?
Je dois tout à Phorbas :
Mes jours, ceux de mon fils, qu'un âge foible & tendre
Expoſoit, ſans ſecours, aux fureurs des ſoldats.

Retenue en ces lieux, quand j'étois ſa captive,

Tu n'as pu voir avec quelle douceur,
D'une mere plaintive
Il charmoit la douleur.

Loin de ſe prévaloir du titre de vainqueur,
Loin d'abuſer du droit des armes,
Il gémiſſoit de ma rigueur.
Et cédant au plaiſir de calmer mes alarmes,
Il m'a rendu la liberté;
Dans nos adieux, j'ai vu couler ſes larmes;
Garants certains de ſa ſincérité.

O devoir trop auſtere,
Que n'êtes-vous d'accord avec l'amour?
Il a cédé long-temps à votre loi ſévere.
Laiſſez-le regner à ſon tour.

SCENE II.

BARCIME, MIDRANE, SICHÉ.

Barcime appercevant Siché, veut l'éviter.

SICHÉ.

Me fuirez-vous ſans ceſſe?
Et ſuis-je encor l'objet de vos mépris?

BARCIME

De ſoins plus importants occupez vos eſprits.
Quel temps choiſiſſez-vous, pour parler de tendreſſe?
Quand le feu de la guerre aſſiége nos remparts;
Et quand ſur nos pas le carnage

Offre de toutes parts,
De mille morts l'affreuſe image ?

SICHÉ.

La victoire & la paix
Vont combler nos ſouhaits.
Le Ciel à nos efforts ne ſera plus contraire.
Le Sénat vient de rétablir la loi
D'un ſacrifice néceſſaire....

BARCIME.

Que dites-vous ? Vous me glacez d'effroi.

SICHÉ.

De ces victimes innocentes,
Jamais le Ciel n'a vu couler le ſang en vain.
Dans leurs entrailles palpitantes,
Le Prêtre a toujours vu changer notre deſtin.

BARCIME.

Vous avez pu, cruels, renouveller l'uſage
De ce ſacrifice odieux !
Comment peut-il être agréable aux Dieux ;
Si la nature en reçoit un outrage ?

Ah ! révoquez cet arrêt criminel.

SICHÉ.

L'ordre eſt donné ; le ſort va marquer les victimes.

BARCIME.

Le ſort !... ah ! ſi mon fils.... ſous le couteau mortel...

Non, non; le Ciel s'oppoſe au plus affreux des crimes.

Le CHŒUR de Femmes
derriere la Scene.

Quelle cruauté ! quel malheur !

BARCIME.

Ces cris plaintifs me déchirent le cœur.

SCENE III.

Les mêmes, GULBAZE, & autres FEMMES Tyriennes.

LE CHŒUR.

QUELLE cruauté ! quel malheur !

BARCIME.

Je tremble... ô mortelles alarmes !

GULBAZE.

Nos enfants, par le ſort,
Sont livrés à la mort.

BARCIME.

Mon fils ?...

GULBAZE.

Il va vous coûter bien des larmes.

BARCIME.

Hélas !....

Elle s'évanouit dans les bras de Midrane.

GULBAZE.

Eh ! qui pourra ſurvivre à ſa douleur ?

LE CHŒUR.

Quelle cruauté ! quel malheur !

BARCIME.

Ah ! Siché vous m'aimez, & d'un œil inſenſible,
Vous voyez, ſous mes pas, s'entr'ouvrir le tombeau ?
Vous verrez un Prêtre inflexible....
Dans le ſein de mon fils enfoncer le couteau ?

SICHÉ.

J'entends le cri de la patrie :
Tout autre ſentiment, il le doit effacer.
Nous lui devons tout, juſqu'à notre vie.
C'eſt un crime de balancer.

BARCIME.

Ah ! ſi vous étiez pere...

SCENE IV.

Les mêmes, SOLDATS Tyriens, troupe d'ENFANTS.

Les Enfants vêtus de blanc, & couronnés comme des victimes, ſont conduits au temple par les Soldats.

BARCIME.

QUEL Spectacle pour une mere !
Nos enfants à l'autel traînés par des ſoldats !

LE CHŒUR *de femmes.*

Non, nous ne le ſouffrirons pas.

Elles veulent s'emparer de leurs Enfants ; les Soldats les repouſſent ; le temple s'ouvre, les Enfants y ſont introduits ; le temple eſt refermé ; & les Soldats en gardent la porte.

BARCIME.

Inutiles efforts ! à leurs bras ſanguinaires
Faut-il abandonner des victimes ſi cheres !
O mon fils...! ah Siché...! j'embraſſe vos genoux.
Elle ſe jette aux pieds de Siché.
Meres infortunées,
A mourir condamnées,
Nous n'avons plus d'eſpoir qu'en vous.

LE CHŒUR.

Embraſſons ſes genoux.
Toutes les femmes ſe jettent aux pieds de Siché.
Meres infortunées,
A mourir condamnées,
Nous n'avons plus d'eſpoir qu'en vous.

SICHÉ.

C'eſt au Sénat de calmer vos alarmes.
Il releve Barcime & ſort, les autres femmes ſe relevent.

BARCIME.

Allons donc l'implorer : par nos cris, par nos larmes,
Si nous ne pouvons l'émouvoir,
Qu'il craigne notre déſeſpoir.

SCENE V.

Le GRAND-PRÊTRE, les PRÊTRES de Saturne, SOLDATS Tyriens, PEUPLE de Tyr.

Les Prêtres ſortent du temple, qui reſte ouvert : le Grand-Prêtre tient le couteau ſacré : on apperçoit dans l'intérieur du temple les Enfants rangés autour de l'autel. Le peuple entre tumultueuſement.

LE CHŒUR du Peuple.

Jour fortuné, jour digne de mémoire,
Qui nous rend les faveurs des Dieux !
Au ſang qui va couler, à ce ſang précieux,
Nous devrons la victoire.

ON DANSE.

Ce ballet doit être vif & court, & repréſenter le tumulte du peuple & ſa joie immodérée.

Le GRAND-PRÊTRE.

Arbitres ſouverains
Du ciel & de la terre,
Qui dans la paix & dans la guerre,
Diſpoſez du ſort des humains ;
Voyez quelles victimes,
Au pied de vos autels,
Des malheureux mortels,
Vont expier les crimes.

à part.

Dieux, vos ordres cruels

Ont donc armé ma main, pour punir l'innocence !
Que dis-je ?... obéiſſons ; & gardons le ſilence.

SCENE VI.

Les mêmes, BARCIME, GULBAZE, & les autres FEMMES, armées les unes de traits, les autres d'épées, &c.

On referme la porte du temple.

BARCIME.

RENDEZ-nous nos enfants.
Le Sénat inflexible a mépriſé nos larmes.
Nous employons à préſent d'autres armes.
Rendez-nous nos enfants....
La mort, & le carnage
Vont dans ces lieux ſanglants,
Signaler notre rage.

LE CHŒUR de Femmes.

Rendez-nous nos enfants.
La mort & le carnage
Vont dans ces lieux ſanglants,
Signaler notre rage.

SCENE VII.

Les mêmes, SICHÉ.

SICHÉ.

BARCIME, modérez cet aveugle transport.
aux Prêtres.
Ministres, le Sénat ordonne qu'on differe,
Et qu'on fasse un dernier effort,
Pour délivrer nos murs des fureurs de la guerre.

BARCIME.

Ce ne sera donc pas en vain,
Que nous aurons les armes à la main.
Suivez nos pas dans les champs de la gloire.
Le sort de nos enfants est celui de l'Etat.
Peuple, je vous réponds du succès du combat.
Volons à la victoire.

LE CHŒUR *de Femmes.*

Suivez nos pas dans les champs de la gloire.
Volons à la Victoire.

SICHÉ, le GRAND-PRÊTRE.

Ensemble.

Rassemblez-vous, jeunes Guerriers :
Voyez quels chefs seront à votre tête.
Bellone vous apprête
Une ample moisson de lauriers.

BARCIME *à part.*

Qu'il en coûte à mon cœur ! ah ? Phorbas... Il n'importe.

SICHÉ *à Barcime.*

Souffrez que votre amant ſuive vos étendards,

BARCIME *à part.*

Mais, Phorbas... non, mon fils l'emporte.

SICHÉ *à Barcime.*

Et du combat partage avec vous les hazards.
au Peuple.
Suivons leurs pas dans les champs de la gloire :
Volons à la victoire.

Tous les CHŒURS.

Suivons leurs pas dans les champs de la gloire :
Volons à la victoire.

ON DANSE.

Entrée de Guerriers, auxquels le Peuple ſe mêle.

SICHÉ.

Au fier Dieu des combats,
Enivré de carnage,
Quand Vénus offre ſes appas,
De ſa fureur elle appaiſe l'orage.

Pour réſiſter à de beaux yeux
Un cœur n'a que de foibles armes.

Phorbas, de tant de charmes
Pourra-t-il ſoutenir l'éclat victorieux ?

ON DANSE.

SICHÉ & le GRAND-PRÊTRE.

Enſemble.

Que le fer & les flammes,
Braves Guerriers, arment vos bras.
Que Bellone guide vos pas :
De ſa fureur qu'elle enivre vos ames.
Allez ſemer la mort dans le camp de Phorbas.

Tous les CHŒURS.

Que le fer & les flammes
&c, &c, &c.

Les ſoldats défilent, les femmes armées marchent à leur tête.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le Théâtre repréſente le Camp de Phorbas, ſur le bord de la mer.

SCENE I.

BARCIME, SOLDATS.

Barcime eſt enchaînée.

BARCIME.

O fortune inhumaine,
De quels traits dangereux,
Ton implacable haine
Pourſuit-elle un cœur malheureux !

D'un vainqueur trop aimable,
Pour la ſeconde fois me voilà dans les fers.
Eh ! pourrai-je, à ſes vœux toujours inexorable,
Réſiſter aux plaiſirs qui me ſeront offerts ?

Quelle lâche foibleſſe
Vient ſurprendre mes ſens !
Peut-être, hélas ! dans ces affreux moments,
Un autre objet, qui m'intéreſſe...
Un autre ?... non, le ſeul objet de ma tendreſſe
Expire ſous les coups des miniſtres ſanglants.

O fortune inhumaine,
De quels traits dangereux,
Ton implacable haine
Pourſuit-elle un cœur malheureux !

SCENE II.

BARCIME, PHORBAS, SOLDATS.

PHORBAS.

CES chaînes ſouillent ma victoire.
Il ôte les fers de Barcime.
Soldats, votre aveugle fureur
A-t-elle pu flétrir ainſi ma gloire ?
Ah ! la beauté n'eut jamais de vainqueur.
Les ſoldats ſe retirent.
Mais quel excès d'une injuſte rigueur
Peut armer votre bras contre un amant ſincere ?
Vous adorer, déſirer de vous plaire :
Voilà mon crime : & pour vous en venger,
Des hazards d'un combat vous bravez le danger !
Cruelle....

BARCIME *à part.*

Ah ! ce reproche augmente encor ma peine.

PHORBAS.

Que voulez-vous de plus ? Je porte votre chaîne :
Mon ſang pourroit donc ſeul ?...

BARCIME.

Ah ! c'eſt trop m'accabler.
De votre amour ceſſez de me parler.
Mon cœur, en proie aux plus vives alarmes,
Ne s'ouvre plus qu'à la douleur.
Le ſalut de mon fils m'a fait prendre les armes.
Votre victoire acheve mon malheur.
Peut-être en ce moment, un Prêtre va répandre
Son ſang. Hélas ! digne d'un meilleur ſort.

PHORBAS.

S'il en eſt temps encor,
Pour le ſauver, je vais tout entreprendre.

Renverſons ces autels :
Et proſcrivons ces affreux ſacrifices,
Où les humains aveugles & cruels,
De leurs forfaits, rendent les Dieux complices.

SCENE III.

PHORBAS, BARCIME, un OFFICIER de Phorbas.

L'OFFICIER.

LA ville eſt aux abois ;
Et va bientôt reconnoître vos loix.

BARCIME.

N'achevez pas votre conquête.
Vous enfoncez le couteau meurtrier....

L'OFFICIER.

Siché, ce fier Suffete,
Eſt votre priſonnier.

PHORBAS *à Barcime.*

Sachez à quel point je vous aime.

SCENE IV.

Les mêmes, SOLDATS, SICHÉ, enchaîné.

PHORBAS *à l'Officier.*

Du ſoldat réprimez l'ardeur :
Et Tyr, dans ce danger extrême,
N'aura plus rien à craindre du vainqueur.

Soyez libre, Siché, je mets toute ma gloire
A vous combler de mes bienfaits.
Qu'une éternelle paix
Soit le ſeul prix de ma victoire.

Que Tyr renonce à l'empire des mers :
Et qu'avec l'univers
Elle en ſouffre un juſte partage :
D'un culte ſacrilege aboliſſez l'uſage.
Je n'impoſe pas d'autre loi.
Allez, ſur votre foi :
Et que la paix ſoit votre ouvrage.

SCENE V.

BARCIME, SICHÉ.

SICHÉ.

Au plus charmant eſpoir j'abandonne mon cœur.
L'aimable paix, les plaiſirs, à ſa ſuite,
Vont mettre en fuite
Les noirs chagrins & la douleur
Qui regnoient dans votre âme.
Tout vous invite à couronner ma flamme.

BARCIME.

Ah ! le ſort de mon fils....

SICHÉ.

Je vole à ſon ſecours. Mais quel ſera le prix ?...

BARCIME.

Un cœur ſe donne ſans contrainte.
Reſpectez la douleur dont mon ame eſt atteinte :
Et ne m'impoſez point de loi.

SICHÉ.

Ah ! pardonnez ce tranſport qui vous bleſſe.
A vos genoux je vous donne ma foi.
Il ſe jette aux pieds de Barcime.

BARCIME.

Qu'oſez-vous faire ?...

SICHÉ.

Tout, pour prouver ma tendreſſe.

SCENE VI.

BARCIME, SICHÉ, PHORBAS, SOLDATS, MATELOTS.

Phorbas amene des Soldats & des Matelots pour faire une fête à Barcime : il s'arrête & les fait reſter au fond du Théâtre, lorſqu'il voit Siché aux pieds de Barcime.

PHORBAS *à part.*

PERFIDE!... réprimons ce mouvement jaloux.

BARCIME *à part.*

O Ciel !

SICHÉ.

Vous me voyez à ſes genoux,
Combattre vainement une beauté ſévere.
Mettez le comble à vos bienfaits,
En ſervant mon ardeur ſincere.

PHORBAS.

Sur une ame auſſi fiere,
Mes efforts ſeroient ſans ſuccès.

SICHÉ.

Souffrez qu'un même ſort, au moins, nous réuniſſe.

PHORBAS.

Barcime eſt libre.

BARCIME *à part.*

Il me mépriſe, hélas!

PHORBAS.

A vos deſirs je dois cette juſtice.
Barcime, & les Captifs ſuivront de près vos pas.
Allez...

SICHÉ *à part.*

Il s'eſt apperçu de l'embarras de Barcime, & de la froideur affectée de Phorbas.

Dieux! quel ſoupçon vient déchirer mon ame!
Malheur, à qui trahit ma flamme!

SCENE VII.

PHORBAS, BARCIME, SOLDATS MATELOTS *reſtés éloignés.*

PHORBAS.

ENFIN je connois un rival;
De vos froideurs pour moi la cauſe eſt légitime;
Un noble feu pour Siché vous anime.
A votre ardeur ſon amour eſt égal;
Couronnez un amant ſi tendre;
A votre choix j'applaudis ſans effort;
Et ne craignez point de m'entendre
Me plaindre de mon ſort.
Ne craignez pas non plus l'effet de ma vengeance;

BARCIME *à part.*

Je la crains moins que ſon indifférence.

PHORBAS.

Oui, tendres cœurs,
Briſez vos chaînes.
L'Amour ne cauſe que des peines;
La liberté n'offre que des douceurs.

BARCIME *à part.*

C'en eſt donc fait... cachons au moins nos larmes.

PHORBAS.

Qui peut exciter vos regrets?
Eſt-ce d'avoir trahi les feux les plus parfaits?...
Quoi!...vous pleurez?... que ces pleurs ont de charmes!
Ah! rendez le calme à mon cœur;
Expliquez leur langage.

BARCIME.

Mais, vous ne m'aimez plus.

PHORBAS.

Ah! jamais davantage
Du tendre amour je n'ai ſenti l'ardeur.

BARCIME.

Vous triomphez enfin d'un devoir trop auſtere;
Malgré moi, de mes feux il vous a fait myſtere;
Je vous aimai toujours : jugez de mes tourments,
Jugez de mon martyre,

Par le plaiſir, que je reſſens
A vous le dire.

PHORBAS.

Mais, l'amour de Siché?...

BARCIME.

N'enviez point ſon ſort.

PHORBAS.

Excuſez un jaloux tranſport.

Les ſoupçons, les tendres alarmes
Enflamment les deſirs;
A l'Amour ils prêtent des armes;
C'eſt une ſource de plaiſirs.

BARCIME.

Mais de mon fils le deſtin que j'ignore?...

PHORBAS.

Comptez ſur le ſecours des Dieux;
Sur mon amour: je vous adore.
Tout doit combler nos vœux.

BARCIME.

Ah! ſongez qu'à mon fils je ne pourrois ſurvivre;
Si vous m'aimez, ayez ſoin de ſes jours:
Juſqu'au tombeau vous me verriez le ſuivre;
Eteindre dans mon ſang de cruelles amours.

PHORBAS.

Vous reverrez bientôt une tête ſi chere.
Faut-il pour la rendre à ſa mere,
Au milieu de vos murs, aller jurer la paix ?
Eh ! pourquoi votre cœur, quand j'ai poſé les armes,
Se livre-t-il encore à de vaines alarmes ?
Mon amour n'a-t-il pas ſu remplir vos ſouhaits.
à ſa ſuite.
Venez chanter ma nouvelle victoire ;
De cet objet, qui regne ſur mon cœur,
J'ai fléchi la rigueur.
D'un triomphe ſi beau rien n'égale la gloire.

LE CHŒUR.

Chantons, chantons ſa nouvelle victoire.
De cet objet, qui regne ſur ſon cœur,
Il fléchit la rigueur.
D'un triomphe ſi beau rien n'égale la gloire.

UN GUERRIER.

Heureux Vainqueur, que Bellone & l'Amour
Couronnent votre tête ;
Et que la plus brillante fête
Célebre ce beau jour.

LE CHŒUR.

Heureux Vainqueur, que Bellonne & l'Amour
Couronnent votre tête ;
Et que la plus brillante fête
Célebre ce beau jour.

ON DANSE.

Entrée de Matelots.

Une MATELOTE.

Amants, au port on fait ſouvent naufrage.
Le pas eſt dangereux;
Au milieu des écueils & des vents furieux,
Ne perdez pas courage.
Le calme doit bientôt ſuccéder à l'orage;
Et vous allez voguer au gré de tous vos vœux.

ON DANSE.

Entrée de Guerriers.

Un GUERRIER.

Que le ſon des trompettes
Eclate dans les airs,
Et répande dans l'univers
Le bruit de nos conquêtes.

ON DANSE.

Un GUERRIER.

Laiſſe enfin repoſer tes traits,
Dieu de la guerre:
Des douceurs de la paix
Laiſſe jouir la terre.

L'effroi, la mort ſuivent tes pas ſanglants.
Du Dieu qu'on adore à Cythere,
Les exploits ſont charmants;

Et des plaiſirs qu'il nous apprête
Tous les cœurs ſont épris :
A la victoire, à la défaite,
Il accorde le même prix.

LE CHŒUR.

Laiſſe enfin repoſer tes traits,
Dieu de la guerre :
Des douceurs de la paix
Laiſſe jouir la terre.

Un GUERRIER.

L'effroi, la mort ſuivent tes pas ſanglants.

Une MATELOTE.

Du Dieu qu'on adore à Cythere
Les exploits ſont charmants ;

Un GUERRIER, une MATELOTE.

Enſemble.

Et des plaiſirs qu'il nous apprête
Tous les cœurs ſont épris.

Un GUERRIER.

A la victoire,

Une MATELOTE.

A la défaite,

ENSEMBLE.

Il accorde le même prix.

LE CHŒUR.

Laiſſe enfin repoſer tes traits,
Dieu de la guerre;
Des douceurs de la paix
Laiſſe jouir la terre.

ON DANSE.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

Le Théâtre représente le Vestibule du Sénat de Tyr.

SCENE I.

SICHÉ.

Sortez, esprits de vengeance & de haine;
Sortez du noir Tartare, & passez dans mon cœur.
Que les transports de ma fureur
Surpassent, s'il se peut, votre rage inhumaine.

Phorbas, cet insolent vainqueur,
A vu l'amour qui possédoit mon ame;
Sa feinte indifférence insultoit à ma flamme;
Barcime applaudissoit son lâche séducteur.

Sortez, esprits de vengeance & de haine,
Sortez du noir Tartare, & passez dans mon cœur.
Que les transports de ma fureur
Surpassent, s'il se peut, votre rage inhumaine.

C'est à mes soins trop généreux,
Pour la seconde fois, que son fils doit la vie.
Pour le sauver, j'ai trahi ma patrie:
Et l'ingrate trahit mes feux.

Sortez, eſprits de vengeance & de haine,
Sortez du noir Tartare, & paſſez dans mon cœur.
Que les tranſports de ma fureur
Surpaſſent, s'il ſe peut, votre rage inhumaine.

SCENE II.

SICHÉ, ITHOBALE *en habit long.*

ITHOBALE.

La paix regne déja dans le Camp de Phorbas:
A peine ai-je paru, qu'auſſi-tôt ſes ſoldats
Ont fait retentir l'air de leurs chants d'alégreſſe.
D'une garde ſuivi, ſûr de votre promeſſe,
Il vient jurer la paix, il marche ſur mes pas;
Et cependant je vois nos Citoyens en armes;
Tout, dans ces lieux encore, inſpire les alarmes.

SICHÉ.

Ah! cette paix n'eſt qu'un trompeur appas.
Le peuple, le Sénat lui-même
Ignore encor cet heureux ſtratagême.
Tout eſt prévu....

ITHOBALE.

Ciel! mais....

SICHÉ.

Allez, ſervez l'Etat.
Quand le ſuccès répond à l'eſpérance,

La trahiſon devient prudence ;
Et le crime inutile eſt ſeul un attentat.

Dieux, ſi vous ſervir eſt un crime,
Renverſez les autels,
Que vous élevent les mortels.
Si notre encens eſt légitime,
Secondez, Dieux vengeurs,
Secondez nos juſtes fureurs.

SICHÉ, ITHOBALE.

Enſemble.

Dieux, ſi vous ſervir eſt un crime,
Renverſez les autels,
Que vous élevent les mortels.
Si notre encens eſt légitime,
Secondez, Dieux vengeurs,
Secondez nos juſtes fureurs.

On entend du tumulte, & le cliquetis des armes.

SICHÉ.

Mais à nos vœux le Ciel déja propice
Nous a livré Phorbas. Aſſemblez le Sénat.
Et ſur l'intérêt de l'Etat
Je prendrai ſoin d'éclairer ſa juſtice.

SCENE III.

SICHÉ, PHORBAS désarmé, SOLDATS Tyriens.

Les Soldats qui tenoient Phorbas, le laissent libre en approchant de Siché.

PHORBAS.

aux Soldats.

PROFANES, apprenez à respecter un Roi.

à Siché.

C'est donc ainsi que Tyr est fidele à sa foi ?
Si vous ne me vengez de cette perfidie,
C'est vous, Siché, que j'en nomme l'auteur.

SICHÉ.

Moi ?... si la foi des traités est trahie,
Qui de nous deux en est le premier infracteur ?
Les prisonniers devoient suivre mes pas... Barcime...

PHORBAS.

Ah ! je pénétre enfin le transport qui t'anime ;
Je vois tous les détours de tes lâches projets.
Tu connois mon amour : cesse de te contraindre :
Un traître démasqué n'a plus besoin de feindre.
Tu ne jouiras pas du fruit de tes forfaits.
Barcime est dans mon camp à l'abri de l'outrage :
Je brave ici ton impuissante rage :
Aux yeux de ton Sénat,
Viens, je vais dévoiler ton horrible attentat.

SICHÉ.

Songe plutôt à ta défenſe.

PHORBAS.

Je la remets aux Dieux vengeurs de mon offenſe.

Le Ciel eſt protecteur de la foi des ſerments.
N'eſpere pas, mortel parjure,
D'échapper à ſes châtiments.
Tremble ; il va venger mon injure.

SCENE IV.

Trois grands portiques s'ouvrent au fond du Théâtre, & laiſſent voir le lieu de l'aſſemblée du Sénat. Les Sénateurs y paroiſſent en grand nombre aſſis, comme pour délibérer.

PHORBAS, SICHÉ, SOLDATS tous reſtés dans le Veſtibule.

ITHOBALE, & les autres SÉNATEURS dans le lieu d'aſſemblée.

SICHÉ.

RENDEZ graces aux Dieux.
Ce jour vaut ſeul la plus belle victoire.
Ordonnez du deſtin de cet ambitieux,
Rival de votre gloire.
Mais ſongez que les Immortels
N'ont conduit dans le piege
Ce Prince ſacrilege,

Que pour venger l'honneur de leurs autels.

Au maître du tonnerre,
Les ſuperbes Titans,
Qui déclaroient la guerre,
Sous l'Etna gémiſſants,
Par leur ſupplice ont effrayé la terre.

Quel ſort reſervez-vous à ſon impiété,
Qui, de nos ſacrifices,
Vouloit anéantir l'uſage reſpecté,
Et de ſon attentat nous rendre les complices ?

Les Sénateurs ſe levent & déliberent, pendant que Phorbas chante ce qui ſuit.

PHORBAS.

O comble de noirceur !
Suſpendez votre arrêt : au ſoin de me défendre,
Si je daigne deſcendre ;
C'eſt pour confondre un impoſteur ;
Et ſongez, Tyriens, que je ſuis le vainqueur.

ITHOBALE.

Il ſort de l'aſſemblée & s'avance dans le veſtibule.

C'eſt à votre prudence
Que nous devons, Siché, le ſalut de l'Etat.
Diſpoſez de Phorbas ; notre auguſte Sénat
Le remet en votre puiſſance.

Le CHŒUR *du Sénat.*

Le juſte Ciel couronne vos projets ;

Achevez votre ouvrage ;
Heureux Siché, qu'à vos ſuccès
Tyr doive l'avantage
D'une éternelle paix.

PHORBAS.

Il chante ceci pendant le Chœur du Sénat, qui eſt d'un chant lent ; le chant de Phorbas eſt d'une meſure redoublée.

Le juſte Ciel confondra tes projets,
Et ta jalouſe rage.
Lâche, n'eſpere aucun ſuccès.
Oui : j'aurai l'avantage
De punir tes forfaits.

SCENE V.

SICHÉ, PHORBAS, BARCIME, SOLDATS Tyriens.

Barcime ſe précipite dans les bras de Phorbas.

PHORBAS *à Siché.*

IL te manquoit encor cette victime.

SICHÉ.

Le Ciel favoriſe mes vœux !

PHORBAS.

Quel funeſte deſtin vous conduit dans des lieux ;
Où triomphe le crime ?

BARCIME.

Je venois dans nos murs couronner mon amant...

SICHÉ.

Ceſſez un diſcours qui m'offenſe.

PHORBAS.

Nous bravons ta vengeance,
Et le ſort inconſtant.

BARCIME.

Mon fils cauſoit ſeul mes alarmes;
Et vous ſeul à préſent faites couler mes larmes!
O mortelle douleur!
Ah! pour vous ſecourir, ce ſont de foibles armes.

SICHÉ.

Vous pouvez tout encor : rendez-moi votre cœur.

BARCIME.

Fut-il jamais à toi?

SICHÉ.

Perfide,
Ce mot eſt l'arrêt de Phorbas.
N'accuſez plus que vous du tranſport qui me guide;
Bientôt, pour le venger, vous verrez ſes ſoldats
Répandre dans nos murs la mort & le carnage:
Mais votre fils me ſervira d'otage;
Et ſon ſang, verſé ſous vos yeux,
Me répond du ſecours des Dieux.

BARCIME.

Tu connois bien ce cœur ſenſible.
Tu lui portes, cruel, le coup le plus horrible.
Ah ! mon fils ! ... ah ! Phorbas...

SICHÉ.

Il montre Phorbas.

Qu'on l'emmene, ſoldats.

LE CHŒUR.

Derriere la Scene.

Courons à la vengeance.

BARCIME.

Je n'y puis conſentir.
Elle veut retenir Phorbas.

PHORBAS.

J'ai ſu te vaincre ; & je ſaurai mourir.

SCENE VI.

SICHÉ, BARCIME, GULBAZE, FEMMES Tyriennes, PEUPLE de Tyr.

LE CHŒUR.

COURONS à la vengeance :
Qu'on le livre à nos coups,
L'ennemi que pourſuit notre juſte courroux :
Fermons l'oreille à la clémence.

SICHÉ

SICHÉ *à Barcime.*

De le ſauver, il eſt encore en mon pouvoir.
Vous ſavez à quel prix...

BARCIME.

Je perds donc tout eſpoir.

Elle s'en va.

LE CHŒUR.

Courons à la vengeance ;
Qu'on le livre à nos coups ;
L'ennemi que pourſuit notre juſte courroux.
Fermons l'oreille à la clémence.

SICHÉ.

à part.

Quel tranſport favorable à mes vœux les plus doux !

au peuple.

Oui, qu'il périſſe :
Rendons-lui tous les maux que nous avons ſoufferts.
Qu'une illuſtre victime apprenne à l'univers,
Que Tyr ſur les Rois même exerce ſa juſtice.

Que le plaiſir & que les jeux
Célebrent ce jour glorieux.

LE CHŒUR.

Que le plaiſir & que les jeux
Célebrent ce jour glorieux.

ON DANSE.

Divertiſſement du Peuple, qui doit caractériſer ſa joie immodérée, & ſon inſolence dans la proſpérité.

SICHÉ.

Une juſte vengeance
Rend les mortels égaux aux Dieux.
Elle nous fait partager leur puiſſance;
C'eſt le plaiſir des cœurs ambitieux.

ON DANSE.

Allons au temple ; & par nos ſacrifices
Rendons les Dieux propices
A nos juſtes ſouhaits.
Que le ſang de Phorbas ſoit le ſceau de la paix.

GULBAZE.

Que l'ennemi, qui nous opprime,
Expire aux pieds de nos autels.

LE CHŒUR *de Femmes Tyriennes.*

Ce ſera la victime
La plus digne des immortels.

Tous les CHŒURS.

Que l'ennemi, qui nous opprime,
Expire aux pieds de nos autels.
Ce ſera la victime
La plus digne des immortels.

Fin du troiſieme Acte.

ACTE IV.

Le Théâtre repréſente l'intérieur du temple de Saturne. On voit l'autel préparé pour un ſacrifice.

SCENE I.

BARCIME.

FILLE du Ciel, & mere de la paix,
Juſtice, vous avez abandonné la terre;
Et les mortels, à vos bienfaits
Ont préféré la diſcorde & la guerre.

Dans votre exil, vous cherchâtes d'abord,
Au milieu des autels, un reſpectable aſyle:
Vous y regnez peut-être encor.
Sortez de ce ſéjour tranquille,
Faites entendre votre voix;
Tous les cœurs ne ſont pas rebelles à vos loix.

SCENE II.

BARCIME, MIDRANE.

MIDRANE.

NE déſeſpérez point : un eſclave fidele,
Dans le camp de Phorbas,
De ſon danger a porté la nouvelle

BARCIME.

Secours funeſte, hélas !
Qui ſauve mon amant, & trahit ma patrie ;
Et peut-être, à mon fils, qui coûtera la vie.

On entend du tumulte.

Des Tyriens les cris tumultueux
Percent déja juſqu'en ces lieux.
De Phorbas, de mon fils, qui prendra la défenſe ?
De Siché faut-il donc implorer la clémence ?...
Mourons avec Phorbas... Puiſſé-je recueillir,
En mourant, ſon dernier ſoupir !
Et puiſſent les derniers inſtants de notre vie
A Siché faire envie.

SCENE III.

SICHÉ, GULBAZE, FEMMES Tyriennes, le PEUPLE de Tyr.

SICHÉ.

D'UNE ſainte fureur,
Miniſtre redoutable,
Rempliſſez votre cœur.
Du ſanctuaire impénétrable
Sortez, répondez à nos vœux:
Hâtez-vous de répandre
Un ſang que rien ne peut défendre
Contre la vengeance des Dieux.

LE CHŒUR.

Répondez à nos vœux:
Hâtez-vous de répandre
Un ſang que rien ne peut défendre
Contre la vengeance des Dieux.

SCENE IV.

Les mêmes, les PRÊTRES de Saturne, PHORBAS, BARCIME, SOLDATS.

Phorbas eſt enchaîné & conduit par les Soldats : Barcime l'accompagne. Au moment qu'il paroît ſur la Scene, les Prêtres armés de haches ſortent de l'intérieur du temple.

LE GRAND-PRÊTRE.

O Ciel ! quelle victime ?

SICHÉ.

Ne voyez que ſon crime.
Il inſultoit aux Immortels ;
Frappez ; & vengez leurs autels.

LE GRAND-PRÊTRE.

Arrêtez, téméraire ;
C'eſt offenſer les Dieux, que d'accuſer les Rois.
Le Ciel eſt leur ſeul juge : eux ſeuls jugent la terre.
Si par d'injuſtes loix,
Ils ſe rendoient coupables ;
C'eſt aux Dieux qu'ils ſeroient comptables
De l'abus de leurs droits.

SICHÉ.

Quoi ! miniſtre infidele,
Aux ordres du Sénat vous vous montrez rebelle ?
Frappez cette victime ; ou craignez ſon courroux.

Le GRAND-PRÊTRE.

Le Ciel, pour la ſauver, s'armeroit contre nous.

Siché témoigne de la colere, & menace Phorbas.

Le GRAND-PRÊTRE.

Arrêtez, téméraire;
C'eſt offenſer les Dieux, que d'accuſer les Rois.
Le Ciel eſt leur ſeul juge : eux ſeuls jugent la terre.
Si par d'injuſtes loix
Ils ſe rendoient coupables;
C'eſt aux Dieux qu'ils ſeroient comptables
De l'abus de leurs droits.

Venez, Phorbas, au ſein du ſanctuaire,
Toujours reſpecté du vulgaire.
Les Dieux ſeront vos défenſeurs.
L'autel eſt un aſyle,
Sûr & tranquille;
Où l'on voit des humains les aveugles fureurs,
Comme ſur les rochers protecteurs du rivage,
On voit des flots,
Effroi des Matelots,
Se briſer l'impuiſſante rage.

Le Grand-Prêtre ôte les fers de Phorbas, le place au pied de l'autel, où il eſt environné de tous les Prêtres.

Le GRAND-PRÊTRE.

Loin d'ici, profanes mortels;
Aux Rois, après les Dieux, vous devez des autels.
Et ſachez dans les Rois reſpecter leur image.

BARCIME.

O bonheur, dont mon cœur n'eût oſé ſe flatter!

SICHÉ.

à part, en regardant Barcime.

Mais il me reſte encore un coup à te porter.

aux Prêtres.

D'un ennemi de la Patrie,
Puiſque vous épargnez le ſang;
Pour ſauver l'état, notre vie,
Vous immolez donc l'innocent?

aux Femmes Tyriennes.

De vos enfants, ces victimes ſi cheres,
Quel doit être le ſort?
Tyr demande leur mort.
Voyez, cruelles meres,
Voyez couler leur ſang, qui ſur vous va jaillir.
Prêtres, à cette loi vous ſaurez obéir.

BARCIME, GULBAZE.

Enſemble.

Que plutôt ſur nos têtes
Tombe le céleſte courroux.

LE CHŒUR des Femmes.

Elles courent au-devant des Prêtres.

Ah! nous volons au-devant de vos coups.
Frappez, nous ſommes prêtes.

SCENE V.

Les mêmes, ITHOBALE.

ITHOBALE.

TYRIENS, vous perdez le temps en vains débats.
Les troupes de Phorbas
Inondent nos campagnes,
Et font de cris perçants retentir les montagnes.
Déja leurs étendarts
Menacent nos remparts.

PHORBAS.

Non, ne craignez point cet orage.
Comme alliés, recevez mes ſujets.
Pour garant de la paix
Je demeure en otage.

BARCIME.

avec tranſport.

Au gré de vos ſouhaits,
Votre ennemi met bas les armes.
Pour tarir à jamais
La ſource de nos larmes,
Renverſons cet autel ſanglant
Où nous voyons tomber d'innocentes victimes.

SICHÉ.

Vous entendez : au plus affreux des crimes,
Au blaſphême, quel châtiment

Doit préparer votre juſtice ?
Qui pourroit l'excuſer ſe rendroit ſon complice :
Qu'on l'arrête, ſoldats.

On arrête & on emmene Barcime.

à part.

A ma fureur, tu n'échapperas pas.

BARCIME *en s'en allant.*

Ah ! Tyriens, connoiſſez ce perfide.
Le zele, qui le guide,
N'eſt qu'un tranſport jaloux.
Faut-il vous dévoiler cet horrible myſtere ?...
Phorbas brûle pour moi d'une flamme ſincere :
Nous ſommes tour-à-tour l'objet de ſon courroux.

SICHÉ.

Je réponds de Barcime.
Et vous, Prêtres, ſongez
Qu'envers l'Etat vous répondez
De plus d'une victime.

Raſſemblez-vous, ſoldats :
Courez aux armes :
Suivez mes pas :
De nos foyers écartons les alarmes.

LE CHŒUR *de ſoldats.*

Raſſemblons-nous, ſoldats :
Courons aux armes :
Suivons ſes pas :
De nos foyers écartons les alarmes.

SCENE VI.

PHORBAS, les PRÊTRES, les FEMMES Tyriennes, le PEUPLE.

PHORBAS.

De ce combat redoutez le ſuccès.
Mais remettez Barcime en ma puiſſance;
Avec Tyr je fais alliance.
Dieux, recevez le ſerment que j'en fais.

Le GRAND-PRÊTRE.

Peuple, par la frayeur vous vous laiſſez abattre!
Rendez graces aux Dieux,
De n'avoir à combattre,
Qu'un ennemi ſi généreux.
Siché ſeul aujourd'hui d'une guerre cruelle
Prolonge les fureurs.
Que nous importe ſa querelle?
Périſſe mille fois l'auteur de nos malheurs!

LE CHŒUR.

Que nous importe ſa querelle?
Périſſe mille fois l'auteur de nos malheurs!

Le GRAND-PRÊTRE.

Vous, autel formidable,
Qu'un culte ancien, mais reſpectable,
A ſouvent arroſé de ſang,
Contentez-vous de notre encens.

Du feu ſacré dépoſitaires,
Prêtreſſes, venez dans ces lieux
Célébrer vos myſteres.
Leur appareil ſera moins terrible à nos yeux;
Moins triſte que l'éclat des haches ſanguinaires;
Et n'eſt peut-être pas moins agréable aux Dieux.

SCENE VII.

Les mêmes, PRÊTRESSES de Saturne.

Les Prêtreſſes ſortent du ſanctuaire : les unes portent un réchaud dans lequel brûle le feu ſacré, qu'elles poſent ſur l'autel : les autres portent des caſſolettes d'encens, & des corbeilles de fleurs & de fruits pour offrande. Les Prêtres mettent les haches de côté.

ON DANSE.

Entrée de Prêtreſſes.

Le GRAND-PRÊTRE.

O Souverain auteur de la nature,
Pere des Dieux & des mortels,
Vois nos cœurs proſternés aux pieds de tes autels.
Eſt-il une offrande plus pure?

LE CHŒUR.

O ſouverain auteur de la nature,
Pere des Dieux & des mortels,
Vois nos cœurs proſternés aux pieds de tes autels.
Eſt-il une offrande plus pure?

ON DANSE.

Entrée des Prêtres, pendant laquelle le Grand-Prêtre commence la cérémonie du ſacrifice.

Le GRAND-PRÊTRE.

A nos vœux les plus doux,
Saturne, ſois propice.
Mais ſur le bord du précipice,
Où nous conduit le ſort jaloux,
Pouvons-nous en former, ſans tenter ta juſtice;
Ou ſans l'invoquer contre nous?

ON DANSE.

On acheve la cérémonie du ſacrifice, pendant lequel le peuple, par une entrée caractériſée, témoigne ſon reſpect & ſa confiance pour la Divinité.

PHORBAS.

De l'amant le plus tendre,
D'un vainqueur généreux,
O Ciel! daignez entendre
Les ſoupirs, & les vœux...

Phorbas eſt interrompu par le Grand-Prêtre, qui quitte avec tranſport l'autel où il étoit encore occupé du ſacrifice.

Le GRAND-PRÊTRE.

De l'avenir le voile impénétrable
S'abaiſſe, & me préſente une image effroyable...
Quelle vue a glacé mes ſens!
Quels cris perçants!

Quelles alarmes !...
Egorgez les enfants...
Non, prenez pitié de nos larmes...
Quel mêlange cruel de tendreſſe, & d'horreur !...
Phorbas... Barcime...
Du déſeſpoir malheureuſe victime...
Le ſang coule... & Tyr eſt au comble du bonheur.

LE CHŒUR.

Que le plaiſir ſuccéde à la triſteſſe.
Elevons juſqu'aux Cieux
Nos tranſports d'alégreſſe.
De leurs bienfaits rendons graces aux Dieux.

Les Prêtres emmenent Phorbas dans l'intérieur du temple.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V ET DERNIER.

Le Théâtre repréſente le rivage de la mer, & ſur le côté une fortereſſe, dont les murs ſont baignés par les flots.

SCENE I.

SICHÉ, BARCIME, SOLDATS Tyriens.

Siché traîne Barcime par le bras.

SICHE'.

AH ! ſi je déſeſpere
De ſoumettre ton cœur ;
Tremble : ton ame altiere
Connoîtra, dans l'excès de ma juſte colere,
Tout ce que peut oſer un amant en fureur.

BARCIME.

A quelle ignominie,
O Dieux, vous condamnez ma vie !

SICHÉ *aux Soldats.*

Un vaiſſeau, par mes ſoins, au gré de nos ſouhaits,
Sous ces murs va ſe rendre ;
Et du prix, qu'il oſoit attendre,
Priver mon rival pour jamais.

Qu'il recueille à loiſir une ſtérile gloire.

montrant Barcime.

Mais j'emporte avec moi le fruit de ſa victoire.

Ils entrent dans la tour, dont la porte ſe ferme avec un pont-levis.

SCENE II.

MIDRANE

Voyant Barcime, Siché & ſa ſuite entrer dans la tour.

QUE faites-vous, Phorbas?
De vos exploits vous perdez l'avantage.
Laiſſez de vains combats:
Et venez ſignaler ici votre courage.

SCENE III.

MIDRANE, GULBAZE, & autres FEMMES Tyriennes.

GULBAZE.

QUEL eſt le ſort de nos enfants?

MIDRANE.

Oubliez que vous fûtes meres.

LE CHŒUR.

O Ciel, qui mets le comble à nos miſeres;
Ecraſe-nous ſur leurs corps expirants!

GULBAZE.

GULBAZE.

Quoi ! de Phorbas les promeſſes ſont vaines ?

MIDRANE.

Ah ! ne l'accuſez point d'avoir cauſé vos peines ;
Loin d'en être l'auteur,
Il en ſera peut-être le vengeur.

Déja ſes terribles cohortes,
De nos murs renverſés
Avoient franchi les portes :
Nos ſoldats terraſſés
Etoient tous livrés au carnage ;
Et les morts entaſſés
S'oppoſoient ſeuls à leur paſſage.

Du peuple épouvanté,
Au temple la foule éperdue,
Veut que la liberté
A Phorbas ſoit rendue.
Phorbas eſt libre : il vole. Mais ſa vue
De Siché ranime l'ardeur.
Le combat ſe rallume avec plus de chaleur :
On voit flotter la Victoire incertaine.
Pour la fixer le Sénat furieux,
Dans ſa crainte inhumaine,
Veut achever ce ſacrifice affreux.

Et les Prêtres, ſans doute, auront à leurs prieres
Immolé vos enfants.

LE CHŒUR.

O Ciel, qui mets le comble à nos miſeres,
Ecraſe-nous ſur leurs corps expirants.

Elles courent au temple.

SCENE IV.

MIDRANE, PHORBAS, & ſes SOLDATS.

MIDRANE

à Phorbas avec vivacité.

CETTE tour....

PHORBAS.

Je le ſais. En couvrant le rivage
Mes vaiſſeaux à Siché vont fermer le paſſage.

Et nous, amis, attaquons ces remparts...
Barcime du combat partage les hazards.
Prends ſoin des jours d'une amante fidelle,
Amour, conduits nos traits; fais-les voler loin d'elle.

LE CHŒUR.

Attaquons ces remparts:
Pleins d'une ardeur nouvelle;
Signalons notre zele:
Sur ces murs renverſés plantons nos étendarts.

On voit la flotte de Phorbas qui couvre le rivage.

PHORBAS.

Mais déja mes vaiſſeaux aſſurent la victoire.
Servons, amis, & l'Amour & la gloire.

LE CHŒUR.

Attaquons ces remparts :
Pleins d'une ardeur nouvelle,
Signalons notre zele :
Sur ces murs renverſés plantons nos étendarts.

Pendant ce dernier Chœur les Soldats approchent les échelles des murs de la fortereſſe ; ſe diſpoſent à les eſcalader, & à en enfoncer la porte.

SCENE V.

Les mêmes, SICHÉ, BARCIME.

Siché & Barcime paroiſſent ſur la plate-forme du fort. Siché tient Barcime d'une main, & de l'autre un poignard.

SICHÉ *à Phorbas.*

De me ſauver tu m'ôtes l'eſpérance ;
Je périrai, mais ſûr de ma vengeance.
Tiens : vois couler ce ſang...

Il terraſſe Barcime, & eſt prêt à la frapper.

LE CHŒUR.

Arrêtez...

PHORBAS.

Inhumain !
Tu fais tomber ce glaive de ma main.

Son épée lui échappe.

Ciel ! quel ſpectacle affreux pour mon ame attendrie !

Les Soldats font un mouvement pour eſcalader le fort : Siché fait un geſte menaçant.

à Siché. *aux ſiens.*

Arrête... Vous, ſoldats, modérez votre ardeur.
Voyez ce fer tout prêt à me percer le cœur...

à Siché.

Tu triomphes, Barbare ; & ta rage inouie
A te demander grace oblige ton vainqueur.
Qu'exiges-tu, cruel ? ordonne.

SICHÉ.

Il tient toujours le poignard levé ſur Barcime, qui eſt terraſſée.

Ce poignard menaçant te fait ici la loi...
Renonce à cet objet, qui ne peut être à toi.

PHORBAS.

Pour la ſauver, que je te l'abandonne !

SICHÉ.

De tes vaiſſeaux, de tes ſoldats ;
Purge ces bords à l'inſtant ; ou mon bras...

Il menace Barcime.

LE CHŒUR.

Arrêtez.

BARCIME.

Siché la laiſſe ſe relever.

A mon fils, Phorbas, ſervez de pere.

PHORBAS.

Trop malheureuſe mere !

BARCIME.

Ciel ! Midrane, parlez ?...

MIDRANE.

Hélas !...

BARCIME.

Il ne vit plus ?... ô Dieux ! eſt-ce-là ta promeſſe ?
Phorbas, voilà le fruit de ta tendreſſe...
Mais, non, cruel ; tu ne m'aimas jamais.
Et le Ciel, juſte en ſes décrets,
Me punit bien de ma foibleſſe.
Tu triomphes en vain d'un rival odieux :
Et ta victoire à moi ſeule eſt funeſte.
Va, porte loin de ces bords malheureux
Des feux que je déteſte...
Ah ! c'eſt à toi que j'ai recours,
Siché, pour terminer mes déplorables jours.
Je crains plus à préſent ta pitié que ta rage.
Sans balancer, acheve ton ouvrage :

Frappe :... ou donne ce fer, trop timide aſſaſſin ;
C'eſt la ſeule faveur, que j'attends de ta main.

SICHÉ.

Je ſuis vengé... La mort mettroit fin à ta peine ;
Et rendroit ma vengeance vaine.
Tu vivras, pour toujours expirer de douleur ;
Pour voir, dans mon rival, que pourſuivra ta haîne,
Du trépas de ton fils le déteſtable auteur.
Puiſſe Phorbas traîner, juſqu'au tombeau, ſa chaîne,
Et ſuccomber à ſon tourment !
Vous ſerez, l'un pour l'autre, un éternel ſupplice.
Dans cet eſpoir, je meurs content,
Et je me rends juſtice.

Siché ſe tue : la porte du fort s'ouvre : les Soldats qui y étoient renfermés avec Siché, ſortent d'un air ſuppliant.

SCENE VI.

Les mêmes, GULBAZE, & autres FEMMES Tyriennes, les ENFANTS.

Les meres amenent chacune leurs enfants : celui de Baricime eſt à la tête.

LE CHŒUR de Femmes.

SECHONS nos pleurs ;
Que l'alégreſſe
Diſſipe nos douleurs.

Les Femmes chantent ce Chœur avant que d'arriver ſur la Scene.

BARCIME *encore ſur la tour.*

Mon fils !... *Elle deſcend, & embraſſe ſon fils.*
Ah ! cher objet de ma vive tendreſſe,
Quel miracle te rend
A mon embraſſement ?

GULBAZE.

Du Roï la victoire aſſurée
A conſervé leur ſang,
Que, du Prêtre tremblant,
La main déſeſpérée
Eût en vain répandu ;
Et le fer menaçant eſt reſté ſuſpendu.

BARCIME.

J'ai peine à ſoutenir, dans l'excès de ma joie,
Le torrent de plaiſirs où mon ame ſe noie.
Ah ! Phorbas...

PHORBAS.

Ce regard, pour mon cœur, eſt bien doux ;
Vous l'aviez déchiré des plus ſenſibles coups ;
Il guérit ſa bleſſure.
Hâtez-vous, dans cet heureux jour,
De réparer l'injure
Que vous aviez faite à l'Amour.

BARCIME.

Cette eſpérance à vos vœux eſt permiſe.
Oui, cher Amant, ma foi

Vous eſt promiſe.
Mon cœur n'eſt plus à moi.

PHORBAS.

A notre bonheur tout conſpire.

BARCIME.

Mon cœur n'aſpire
Qu'au plaiſir de vous rendre heureux.

PHORBAS.

Et le mien ne reſpire,
Que pour l'objet de ſes plus tendres feux.

BARCIME, PHORBAS.

Enſemble.

Prépare, Amour, la chaîne la plus belle;
Viens couronner nos cœurs.
Que ta flamme immortelle
Ajoute encor à nos ardeurs.

SCENE VII & derniere.

Les mêmes, MATELOTS de Phorbas, ITHOBALE, PEUPLE de Tyr.

Ithobale à la tête du Peuple, vient se mettre à la discrétion du vainqueur.

PHORBAS

PEUPLE, de mes ſerments j'ai gardé la mémoire.
Mes plaiſirs ſeroient imparfaits,
Si ce jour de victoire
N'étoit marqué par mes bienfaits.
Je vous rends, Tyriens, la liberté, la paix.
Votre bonheur doit ſervir à ma gloire.

ITHOBALE.

Vous triomphez de l'univers.
Si vos exploits vous rendent redoutable,
Votre grand cœur vous rend encore plus aimable.
Tout doit voler au-devant de vos fers

LE CHŒUR *du Peuple.*

Vous triomphez de l'univers.
Si vos exploits vous rendent redoutable,
Votre grand cœur vous rend encore plus aimable.
Tout doit voler au-devant de vos fers.

ON DANSE.

Entrée du Peuple de Tyr.

ITHOBALE.

Chantons ; célebrons la clémence
D'un généreux vainqueur.
Il ne fait ſentir ſa puiſſance,
Que pour notre bonheur.

Tous les CHŒURS.

Chantons ; célebrons la clémence
D'un généreux vainqueur.
Il ne fait ſentir ſa puiſſance
Que pour notre bonheur.

ITHOBALE.

Lorſque du flambeau de la guerre
Il arme, malgré lui, ſon invincible bras ;
C'eſt pour donner le repos à la terre.
La terreur le dévance ; & la paix ſuit ſes pas.

A ſes ſujets heureux, du Héros qu'ils chériſſent,
L'Amour dicte les loix.
C'eſt ſur les cœurs, qu'il établit ſes droits ;
Et de ſon nom ſacré leurs concerts retentiſſent.

Tous les CHŒURS.

Vous triomphez de l'univers.
Si vos exploits vous rendent redoutable,
Votre grand cœur vous rend encore plus aimable.
Tout doit voler au-devant de vos fers.

ON DANSE.

BARCIME *aux Enfants.*

Vous, objets de notre tendreſſe,
Venez, connoiſſez ce Héros.
Nous lui devons vos jours & la fin de nos maux;
Que ſon nom ſoit ſans ceſſe
Le plus cher à vos cœurs.
Empreſſez-vous : baiſez la main qui vous careſſe,
Et qui vient d'eſſuyer nos pleurs.

Barcime, en chantant ceci, raſſemble les Enfants autour de Phorbas, qui les careſſe.

PHORBAS

au milieu des Enfants.

Des tréſors, que le Ciel a placés dans ſes mains,
Un Roi, pour ſes ſujets, eſt le dépoſitaire.
Mais trop heureux ! au reſte des humains,
S'il peut encor ſervir de pere.

ON DANSE.

Entrée des Enfants, qui témoignent leur reconnoiſſance à Phorbas.

PHORBAS.

Généreux compagnons de mes travaux guerriers,
Quittez, quittez les armes.
Votre valeur partagea mes lauriers ;
De la paix partagez les charmes.

ON DANSE.

Entrée des Soldats & des Matelots de Phorbas, auxquels ſe joint tout le Peuple de Tyr.

ITHOBALE
&
tous les CHŒURS.

Ah ! quel plaiſir
Ce beau jour nous apprête !
Les vaincus n'ont point à gémir
De leur défaite.
Les vainqueurs n'ont point à rougi
De l'abus odieux d'une injuſte conquête.

Chantons ; répétons mille fois :
Trop heureux qui vit ſous les loix
De ce Héros couvert de gloire.
De ſes bienfaits conſervons la mémoire.

De ſes ſujets & de tous les mortels
Il veut être le pere.
A ce Roi bien-aimé nous devons des autels :
C'eſt un Dieu ſur la terre.

ON DANSE.

FIN.

SCAMANDRE.

PASTORALE HÉROIQUE

EN QUATRE ACTES,

AVEC UN PROLOGUE.

AVANT-PROPOS.

IL s'eſt long-temps pratiqué dans les campagnes de Troye, & depuis le ſac de cette ville par la Grece conjurée, un uſage auſſi ſingulier, que plaiſant.

Les filles de ce canton, avant leur mariage, étoient obligées de ſe baigner dans les eaux du fleuve Scamandre. Cette cérémonie ſe faiſoit avec appareil, en préſence des parents des deux époux : les Prêtres ou Prêtreſſes du Dieu de ce fleuve y préſidoient : il y avoit un grand concours de peuple, qui regardoit cet uſage comme ſacré ; & en faiſoit dépendre la fertilité des terres, que les eaux du Scamandre arroſoient.

L'opinion vulgaire étoit, que pour préſerver à l'avenir cette malheureuſe contrée de déſaſtres ſemblables à ceux que lui avoit cauſés le mariage de Pâris avec Hélene, Jupiter avoit donné au Dieu Scamandre le droit d'appeller à ſon tribunal toutes les filles, qui ſe diſpoſoient au mariage, & de les forcer d'y faire preuve de virginité. La conceſſion de ce droit, qu'il eſt étonnant que Jupiter ne ſe ſoit pas réſervé à lui-même, comme devant être par ſon expérience un des plus fins connoiſſeurs, & un des juges les plus compétents en cette ma-

tiere, faiſoit honneur aux talents de Scamandre. Auſſi étoit-il en grande vénération dans le pays ; & il ſe trouvoit bien dédommagé de l'affront que lui avoit fait Vulcain ; lorſque pour faciliter à Achille la pourſuite des Troyens, il étoit venu, armé de tous ſes feux, tarir les eaux du fleuve, juſque dans leur ſource. C'eſt même à cette occaſion, que Jupiter, ſenſible à la remontrance de Scamandre, lui avoit, dit-on, accordé le droit qu'il exerçoit ſur ſes bords ; & auquel il donnoit autant d'extenſion qu'il vouloit ; car il ne s'en tenoit pas toujours à un ſimple examen.

Voilà ce que la Fable nous apprend. Cette cérémonie eſt ſans doute ridicule ; mais l'uſage n'en a pas moins conſtamment exiſté. Les gens un peu verſés dans l'étude de la Mythologie, n'auront pas de peine à croire qu'il ait été pratiqué, ni à imaginer de quelle maniere il a pu s'établir.

Le bain que les filles alloient prendre aux eaux du fleuve, avant que de ſe marier, a pu être dans l'origine ſimplement une action de propreté, pratiquée d'abord par un petit nombre. Et, à raiſonner ſuivant nos idées, cela pouvoit n'être pas ſans beſoin. Mais il ne faut pas croire que ce beſoin fût alors, plus qu'aujourd'hui, d'une néceſſité abſolue : il n'eſt que relatif au degré de chaleur du climat qu'on

qu'on habite, au degré de délicateſſe, dont les préjugés ont donné le ſentiment, & qui exige plus ou moins de ſoins pour ſe procurer une propreté de convention. Mais en cela, comme en toute autre choſe, l'habitude, jointe à l'envie de renchérir ſur ce que l'on voit faire aux autres, conduit à l'excès; & l'excès, même en fait de propreté, eſt dangereux. Les femmes en font ſouvent la funeſte expérience.

Je m'arrête : car, ſans en avoir l'intention, j'allois donner des conſeils à un ſexe, qui n'en écoute guere d'aucune eſpece ; pas même ſur ſa ſanté, quand on veut le faire renoncer à quelques préjugés favoris, ou à des pratiques d'habitude, qu'il regarde comme des moyens de plaire. Je n'ai pas envie de me faire une querelle avec nos jolies femmes. Je n'aurois pas l'adreſſe de les amuſer, en les contrariant ; comme font ſi bien leurs jolis médecins, ces bénins directeurs de leur fragile exiſtence.

Cependant, puiſque je ſuis ſur cet article, je ne veux pas quitter priſe, ſans faire cette réflexion : la propreté phyſique s'eſt accrue, toujours en proportion de la corruption morale. L'uſage fréquent & exceſſif des plaiſirs exige des ſoins proportionnés, pour en effacer les traces. Que n'en prend-on du,

moins autant, pour purifier le cœur des ſouillures honteuſes qu'il contracte !

Revenons aux jeunes Troyennes. Celles, qui les premieres ſe ſont baignées, l'ont fait par beſoin, ou par goût. Il pouvoit déja regner dans les campagnes de Troye une ſorte de coquetterie. Cela ne répugne pas à nos idées ; & par conſéquent n'eſt pas difficile à croire. Car aujourd'hui, & depuis long-temps, il n'eſt point parmi nous de jeune mariée, dans quelque baſſe condition qu'on la prenne, qui n'ait ſubi cette eſpece de purification, plus ou moins complétement. Et, quoi que j'aye dit plus haut ; cela n'en eſt pas plus mal. Car, en admettant la proportion que je viens d'établir entre la corruption morale, & la propreté phyſique, il eſt bien certain qu'en ce cas-ci, plus l'époux trouveroit à gagner dans le ſens moral, plus il y auroit pour lui à perdre au phyſique, ſans cette louable précaution.

Cet uſage, pratiqué par quelques jeunes mariées ſur les bords du fleuve Scamandre, a dû aiſément s'accréditer ; parce qu'il eſt bon en lui-même, & parce que l'émulation entre les jeunes filles, pour plaire, les fait toujours courir après la mode. Des milliers peut-être, à l'envi les unes des autres, auront fait innocemment, & ſans cérémonie, la cul-

bute au milieu des flots du Scamandre, qui ne ſongeoit pas à profiter de tant de bonnes fortunes ; juſqu'à ce qu'il ſe ſoit rencontré une bergere, qui n'avoit pas été comme les autres, impunément au bois. Le nouvel époux auroit pu ſe plaindre, en gagnant au phyſique, de trop perdre au moral. Mais, pour lui dorer la pilule, la bergere aviſée aura imaginé la fable en queſtion. La familiarité des Dieux avec les mortels paſſoit, dans ce temps-là, pour être aſſez commune. Elle n'aura pas manqué d'ajouter que le Dieu avoit porté ſur elle l'examen plus loin que ſur les autres : elle ſe ſera hautement plaint au Ciel du pouvoir funeſte de ſes charmes, qui avoient fait perdre à Scamandre le caractere d'un juge inébranlable. Je ne doute pas que, dans un ſiecle tyranniſé par la ſuperſtition, l'époux n'ait trouvé à ſe conſoler de l'aventure, en regardant les procédés plus qu'honnêtes du Dieu vis-à-vis de ſon épouſe, qu'il avoit diſtinguée des autres, comme une approbation de ſon choix, & comme une préférence qui lui faiſoit honneur. Car de quoi l'amour-propre ne conſole-t-il pas ?

Le Dieu Scamandre avoit ſes autels & ſes prêtres. Ceux-ci n'étoient pas ſans doute moins attentifs, que ceux des autres Dieux, à profiter des circonſtances propres à augmenter leur domaine. L'occaſion

étoit favorable. Et en prêtant leur crédit à cette fable, ils étoient sûrs de rendre tous les nouveaux époux leurs tributaires. Il faut croire qu'ils ont assez bien entendu leurs intérêts, pour ne pas contredire l'ingénieuse bergere, qui s'étoit si adroitement tirée d'embarras ; & qui en même temps avoit préparé une excuse bien honnête, à celles qui se trouveroient, par la suite, dans un cas semblable.

Voici encore un moyen, par lequel cette fable a pu s'accréditer. Peut-être qu'au moment de sa naissance plusieurs filles du canton se trouvoient aussi embarrassées, mais étoient moins adroites & moins hardies que celle dont je viens de parler. Elles ont sans doute accueilli cette supposition, avec un air de croyance, qui en aura persuadé d'autres. Celles qui n'étoient pas dans le même cas, & auroient auparavant craint d'en courir le risque, auront aussi contribué à fortifier une opinion, qui pouvoit, après un accident, être pour elles d'un grand secours.

En peu de temps Scamandre aura vu sur ses bords s'élever de nouveaux Autels, & ses prêtres s'engraisser des plus magnifiques offrandes. Il aura même pu voir ses ministres partager les fonctions de sa divinité. Car l'histoire rapporte que les prêtres de Scamandre, soit par zele pour son service ;

& pour mieux l'accréditer, ſoit par intérêt perſonnel, & pour ſatisfaire leurs paſſions, prenoient quelquefois l'extérieur qu'on ſuppoſoit à ce Dieu, ſe cachoient dans les roſeaux, & jouoient ſon perſonnage de maniere que les jeunes mariées devoient avoir la plus grande foi à la fable que l'on débitoit, & pouvoient ſe vanter d'avoir été bien éprouvées.

C'eſt à-peu-près ainſi que ſe ſont établies toutes les ſuperſtitions. Un intérêt particulier leur a donné naiſſance. L'intérêt général les a accréditées. L'impoſture d'un côté, & la crédulité de l'autre en ont fait des dogmes que l'ignorance a conſacrés. Aux premieres erreurs en ont ſuccédé d'autres. La raiſon humaine s'eſt long-temps égarée dans les ténebres ; juſqu'à ce qu'enfin la ſaine philoſophie, cette ſainte émanation d'une intelligence univerſelle & ſuprême eût répandu la lumiere de la vérité. *

---

* Que les Philoſophes de nos jours ne croient pas que j'ai voulu leur faire ici des remerciements, des ſervices qu'ils prétendent avoir rendus à l'humanité. La vérité s'étoit fait connoître long-temps avant qu'ils l'euſſent apperçue ; ſi toutefois on peut ſuppoſer qu'elle ſe ſoit encore montrée à eux. En tout cas, la lumiere qu'ils ſe flattent de répandre, ſeroit plus dangereuſe, que les ténebres d'où nous ſommes ſortis. Je rendrai volontiers hommage aux talents de ceux qui en ont de réels, quand ils en feront un meilleur uſage.

C'eſt donc dans l'hiſtoire de l'eſprit humain, qu'il faut chercher l'explication de toutes les fables; & celle de Scamandre ne paroîtra pas plus incroyable que les autres. Mais comme aujourd'hui la raiſon nous éclaire davantage, nous reſtons toujours étonnés que les habitants des campagnes de Troye ſe ſoient livrés à une croyance ſi abſurde. En effet quelle idée devoient-ils avoir de leur Dieu? Les jeunes mariées, qui ſubiſſoient ce prétendu examen, devoient être fort embarraſſées pour en rendre compte. Sur le récit qu'elles en faiſoient, on devoit trouver le Dieu bien honnête & bien délicat, à l'égard des unes, pour leſquelles il étoit reſté inviſible: & à l'égard des autres, qui avoient, comme celle que j'ai ſuppoſée, intérêt de faire croire qu'il n'étoit pas toujours inſenſible, ou qui étoient tombées entre les bras des prêtres déguiſés ſous les traits de la Divinité, il devoit paroître, ou bien brutal, ou bien ſéduiſant, ſelon qu'il plaiſoit aux jeunes initiées de le dépeindre. Et en général, on devoit le regarder comme un béat, pour la félicité duquel le ſort mettoit toute la province à contribution, & qui ſe trouvoit chaque jour prévenu par de nouveaux plaiſirs, ſans prendre, pour les mériter, le moindre des ſoins, qui nous les font quelquefois acheter trop cher. Mais, dans

un temps ; où preſque tous les Dieux étoient fameux par leurs débauches, celui-ci devoit avoir une grande célébrité ; & l'importance de ſon emploi devoit donner aux Phrygiens une magnifique idée de ſa divinité.

Ces malheureux eſclaves de la ſuperſtition ne trouveroient-ils pas à s'excuſer dans l'hiſtoire des ſiecles, qui les ont ſuivis ? ſoyons de bonne-foi. Pourquoi leur auroit-il dû être ſi difficile de s'accoutumer à l'idée qu'on leur donnoit de Scamandre & de ſes privileges, ſi dans le regne de l'ancienne féodalité nous voyons des peuples plus éclairés & mieux policés qu'eux laiſſer prendre à leurs Seigneurs les plus grandes libertés avec leurs filles, la veille des noces ?

C'étoit un droit matériel, une ſervitude corporelle que le vaſſal, en ſigne de ſa dépendance, ſouffroit de la part du Seigneur. Ce droit eſt nommé diverſement par quelques Auteurs. Les noms ſont peu importants ; mais l'exercice de ce droit l'étoit davantage. Originairement le ſeigneur avoit à ſa diſpoſition pendant une nuit la fille, qui, le lendemain devoit paſſer dans les bras d'un époux légitime. Le droit du ſeigneur s'eſt par la ſuite réduit à mettre ſeulement une jambe dans le lit. Mais n'y avoit-il pas alors à craindre qu'il ne donnât à ſon droit un peu trop d'extenſion ?

Nous avons vu, il y a peu de temps, ſur la Scene Françoiſe une eſquiſſe de cette cérémonie, crayonnée de la main d'un grand Maître. Il s'eſt bien gardé de bleſſer notre délicateſſe par l'exercice d'un droit trop réel. Le Seigneur qui nous eſt repréſenté dans *l'Ecueil du Sage*, n'a d'autre privilege que celui d'entretenir tête à tête la jeune mariée, pendant quelques moments ; & cela ſuffit pour faire échouer ſa ſageſſe. Il ſeroit donc devenu fou tout-à-fait, ſi l'entrevue ſe fût faite, ſuivant l'ancien uſage.

Ce n'eſt pas de folie qu'il faut accuſer les Seigneurs, au ſujet de l'impoſition & de l'exercice de ces droits bizarres. Ils en avoient ſur leurs vaſſaux de toutes les eſpeces, qui ſont aujourd'hui, pour la plupart, en déſuétude. Il s'en eſt conſervé quelques-uns, tel que celui qu'exerce encore à préſent le Seigneur de Bénéhard en Touraine. Toutes les mariées, après la bénédiction nuptiale, ſont obligées de venir dans la cour du château, & d'y ſauter à pieds-joints le baſſin d'une fontaine, dans laquelle le plus grand nombre prend involontairement un bain, qui n'eſt jamais trop chaud. Sans doute que l'on prépare un grand feu & des ſerviettes pour recevoir la mariée au ſortir du bain ; & que le Seigneur, ou ſon repréſentant, ne laiſſe pas ce ſoin à d'autres. Voilà un droit bien ſingu-

ſier. Quelle en a pu être l'origine ? Ce n'eſt pas ici le lieu de l'examiner. Cette cérémonie me paroît avoir bien de l'analogie avec celle qui ſe pratiquoit ſur les bords du Scamandre. Les anciens Seigneurs de fief n'ont pas ſans doute eu deſſein de rétablir les pratiques ſuperſtitieuſes du paganiſme. Mais on peut reconnoître dans ces ſortes de ſervitudes, dont les femmes & les filles étoient l'objet, le principe de la galanterie, qui fermentoit déja dans le cœur des anciens Braves de la nation, & qui depuis s'eſt développé & perfectionné au point qu'il a preſque abſorbé toutes leurs autres qualités.

Les vaſſaux pouvoient ſe rédimer de cette ſervitude (je parle de celle qui mettoit les filles à marier à la diſcrétion du Seigneur) mais ce n'étoit que du gré de celui-ci, qui avoit toujours la faculté de ſe faire ſervir de ſon droit en nature. Et réciproquement il ne pouvoit l'exiger en argent, quand le vaſſal l'offroit réellement. Je crois bien que lorſque Monſeigneur avoit les cheveux blancs, il en pouvoit tenir la mariée quitte pour de l'argent, & qu'il le préféroit quelquefois au ſimple hommage qu'il auroit pu exiger, & qu'en langage féodal, on pourroit appeller la bouche & les mains. Je crois encore que ſi dans un jour il arrivoit ouverture à pluſieurs droits ſur différents vaſſaux, quelques-uns

pouvoient s'en exempter pour de l'argent, à moins qu'ils n'eſpéraſſent une exemption abſolue de la ſatiété du Seigneur, comme il arrivoit ſans doute quelquefois.

Mais comment ce droit a-t-il pu s'abolir ? Je le regarde comme aboli, puiſqu'il eſt converti en une rétribution pécuniaire. Outre qu'il avoit un caractere de ſouveraineté inconteſtable, il faut convenir qu'il pouvoit avoir des agréments pour ceux qui étoient en état de le bien exercer. C'eſt dans le changement des mœurs, qu'il faut chercher la cauſe de ſon extinction. Tant que les Seigneurs ont habité leurs terres, & ont vécu au milieu de leurs vaſſaux, je ne doute point que ce droit n'ait ſubſiſté dans toute ſa vigueur. Car, quoique leur Seigneurie ne fût pas fort délicate, c'étoit ſûrement pour eux une bonne aubaine qu'une jeune fille en linge blanc & toute diſpoſée pour faire convenablement la noce. Ils devoient s'en accommoder beaucoup mieux, que d'une bergere priſe au hazard, & qui ne reſſembloit probablement pas à celles que nous peignent Virgile & Fontenelle. Mais dès qu'une fois ils ont eu quitté leurs châteaux, ils ont trouvé à la ville des plaiſirs plus piquants. Ils ont oublié les beautés ruſtiques, dont ils avoient exigé des hommages, pour en rendre à des appas moins naturels, mais

plus séduisants. L'amour des grandeurs & des richesses a éveillé en eux l'ambition, la cupidité, & toutes les autres passions, que les douceurs de la vie champêtre avoient retenues dans l'assoupissement. Ils ont perdu jusqu'au goût des honneurs légitimes, qu'ils recevoient de leurs vassaux, & se sont précipités, avec la foule, pour encenser l'idole de la fortune. Enfin de maîtres, ils sont devenus esclaves. Doit-on s'étonner que, lors d'une si prodigieuse révolution dans les mœurs, ils ayent laissé prescrire, ou échanger pour de l'argent un droit, pour lequel l'usage de plaisirs plus vifs ne leur laissoit aucun goût, & que ce même usage trop fréquent les mettoit quelquefois hors d'état d'exercer ?

Voila comme des causes vicieuses en elles-mêmes produisent de bons effets. Car on doit s'applaudir de l'extinction d'une servitude si déraisonnable, si exorbitante du droit naturel. Et quoiqu'elle ne ressemble pas au privilege qu'avoit le Dieu Scamandre, suivant la fable, par le motif qu'on lui donnoit, il n'en est pas moins vrai que lorsqu'on aura tout-à-fait perdu le souvenir de la féodalité, & l'esprit des principes sur lesquels elle étoit fondée, on rira de la bonacité des vassaux, avec autant de raison qu'on se moque aujourd'hui de l'imbécillité des Phrygiens.

Auſſi, dans l'action que je mets ſur la Scene, me ſuis-je bien gardé de repréſenter tous les perſonnages livrés à cette ſuperſtition. Ils n'auroient pas été fort intéreſſants. Je crois même que le ſpectateur n'auroit pu voir qu'avec dégoût cette cérémonie pratiquée, ſans réſiſtance & ſans ſcrupule, par la jeune Eglé, dont je fais mon héroïne. Je lui donne quelques idées philoſophiques, qui lui font ſecouer le joug de ces préjugés mal-honnêtes. Que la Philoſophie n'a-t-elle un emploi toujours auſſi louable ſur le théâtre, & dans le monde ! Elle ne ſeroit pas expoſée aux reproches qu'on eſt ſouvent en droit de lui faire. Je donne à Eglé un ſentiment de préférence pour ſon amant, qui lui fait courir le plus grand danger, dans la vue de conſerver ce qu'elle croit n'être dû qu'à un amour légitime. J'ai cru ce ſentiment naturel ; quoiqu'il fût peut-être difficile aujourd'hui de trouver une autre Eglé, qui riſquât d'être noyée, & qui voulût ſe percer le ſein, plutôt que de recevoir l'hommage d'un Dieu auſſi galant que l'étoit Scamandre. Toutes nos jeunes mariées ſe piquent-elles de tant de délicateſſe ? ne s'en trouve-t-il pas, qui faſſent à leurs époux un préſent de noces, bien différent de celui qu'Eglé reſerve à Hylas ?

Pour ſervir d'ombre au tableau, j'ai placé à côté

d'Eglé ; un perſonnage d'un caractere bien différent. C'eſt Palémon, qui recherche ſa main avec beaucoup d'ardeur. Mais il paroît avoir été bien élevé dans les principes de ſa religion. Il félicite même Scamandre de ſes bonnes fortunes. Il ſe feroit un cas de conſcience d'empêcher ſa maîtreſſe d'en augmenter le nombre. Je ne ſais pas ſi l'on trouvera ce caractere bien naturel. Il faut ſe reporter dans ces temps d'ignorance, où la ſuperſtition aveugloit tous les eſprits. Il faudroit auſſi ſavoir quel mérite on attachoit dans ces temps-là à ce dont Palémon court riſque d'être privé par Scamandre. Peut-être en avoit-on dès-lors communément l'idée, que bien des gens en ont aujourd'hui. On pouvoit le regarder, comme une choſe de fantaiſie, qui n'étoit pas du goût de tout le monde. D'ailleurs le Dieu Scamandre avoit rendu égal le ſort de tous les maris. L'uſage & la mode pouvoient bien dès ce temps-là comme de nos jours, apprendre à ſe paſſer d'une choſe, qui peut-être a un mérite réel, mais où l'on eſt convenu de n'en trouver qu'un fort médiocre.

J'ai cru qu'il étoit de la juſtice du Dieu Scamandre de récompenſer le zele religieux de Palémon. Et pour le dédommager de la perte d'Eglé, qu'à la vérité il avoit ceſſé d'aimer, il lui fait pré-

ſent d'une belle Nymphe pour laquelle il s'enflamme ſur le champ. C'eſt l'effet que doivent naturellement produire des appas divins. Ce ſera encore, ſi l'on veut, par eſprit de religion, que Palémon devient amoureux de la Nymphe. J'y conſens. Il ne ſort donc pas de ſon caractere en changeant ſi promptement de maîtreſſe ; & ſa dévotion peut lui ſervir d'excuſe à tout.

Malgré toutes ces précautions, je n'aurois pas cru pouvoir mettre ſur la Scene une action ſi choquante, dans nos mœurs, que l'étoit celle du Scamandre. Mais je n'en fais que la peur. La réſiſtance d'Eglé fait même eſpérer, dès le commencement, qu'elle ſaura ſe ſouſtraire à cette rigoureuſe épreuve ; & après en avoir crayonné le tableau, j'ai cru devoir le faire effacer par Scamandre lui-même en aboliſſant un uſage, qui nous paroît avoir toujours dû révolter le cœur & l'eſprit.

Ce que je fais dire à Scamandre, Scene II de l'Acte IV,

Peut-on trouver des charmes,
A ravir des faveurs, que l'on doit mériter ?
&c, &c.

doit être pris pour la moralité de la piece. Car il faut de la morale, dans tout ouvrage dramatique ; même à l'opéra. Il n'eſt peut-être pas néceſſaire de

prêcher celle-ci. Les raviſſeurs, ſi jamais il y en eut, ne ſont pas communs à préſent. Ils ſeroient bien plus puniſſables que jadis. Lorſque la retraite, l'innocence, la modeſtie d'un ſexe, le rendoient preſque inabordable à l'autre, & contenoient les paſſions dans le ſilence; des cœurs atroces & effrénés ſecouoient quelquefois le joug des loix divines & humaines, pour faire violence à la nature & inſulter à l'honnêteté publique. Mais aujourd'hui l'attrait du plaiſir eſt réciproque. Le commerce eſt plus libre dans la ſociété; & les mêmes déſirs en ont tellement rapproché tous les membres, qu'il n'eſt pas poſſible qu'aucun ſe trouve iſolé. D'ailleurs il y a long-temps, que, par d'autres raiſons encore, on ne croit plus à ces ſortes de violences que Scamandre exerçoit, & dont il s'avoue las, ou honteux. Il pouvoit être l'un & l'autre; car un raviſſeur, s'il y en avoit, ſeroit un homme auſſi étonnant qu'abominable.

PERSONNAGES

du Prologue.

LYCAON, fils de Priam Roi de Troye.

SOLDATS Troyens.

ACHILLE.

SOLDATS Grecs.

JUNON.

VULCAIN.

CYCLOPES.

SCAMANDRE.

TRITONS.

NAYADES.

MERCURE.

La Scene eſt ſur les bords du Fleuve Scamandre.

PROLOGUE.

Le Théâtre repréſente les Campagnes de Troye. On voit le Fleuve Scamandre qui roule tranquillement ſes eaux, & dans le lointain la Ville de Troye aſſiégée.

SCENE I.

LYCAON, SOLDATS *Troyens qui fuient.*

LYCAON.

J'ENTENDS le bruit des armes;
Achille vole ſur nos pas.
Dans ſa courſe rapide il ſeme les alarmes;
Rien ne peut réſiſter aux efforts de ſon bras.

Fuyons ſes traits, avides de carnage:
Fuyons la mort qui menace nos jours.
Et ſur l'autre rivage,
Au travers de ces flots, cherchons un prompt ſecours.

LE CHŒUR.

Fuyons ces traits, avides de carnage:
Fuyons la mort qui menace nos jours.
Et ſur l'autre rivage,
Au travers de ces flots, cherchons un prompt ſecours.

Ils ſe jettent dans le fleuve, & le traverſent à la nage.

SCENE II.

ACHILLE, SOLDATS *Grecs.*

ACHILLE.

RANIMEZ-VOUS, tranſports d'une juſte vengeance.
Toi, Lycaon, qui dois tes jours à ma clémence :
Quoi ! tu bravois encore un héros trop humain !
Guerrier foible & timide,
Que ne m'attendois-tu les armes à la main ?
Va, ton ame lâche & perfide
Ne ſait que ſupplier, ou que fuir un vainqueur ;
Mais le ſort aujourd'hui te livre à ma fureur.

Ce fleuve en vain favoriſe ta fuite ;
Il ne ſauroit arrêter ma pourſuite.
Tu vas par ton trépas enſanglanter les flots,
Et ſervir de pâture aux habitants des eaux.

Gloire, tu nous engages
A te chercher dans de nouveaux ſentiers.
Venez, braves guerriers :
Si cette plaine humide eſt fertile en orages ;
Elle n'eſt pas moins féconde en lauriers.

LE CHŒUR.

Gloire, tu nous engages
A te chercher dans de nouveaux ſentiers.
Si cette plaine humide eſt fertile en orages ;
Elle n'eſt pas moins féconde en lauriers.

Ils ſe jettent à la nage dans le fleuve qui ſe gonfle, & les oblige à ſe retirer.

ACHILLE.

Grands Dieux, qui protégez Achille,
Vous êtes donc d'un ſecours inutile ?
Reine du Ciel, & vous, invincible Pallas,
Vous, puiſſant Dieu des ondes,
Voyez, dans ſes grottes profondes,
Scamandre enſevelir ma gloire & mes ſoldats.

SCENE III.

ACHILLE, SOLDATS Grecs, JUNON *ſur un nuage.*

JUNON.

MORTELS, des cieux reconnoiſſez la Reine.
Achille, ton courroux
A mon cœur eſt bien doux ;
Il rend ma vengeance certaine.

Va, pourſuis d'Ilion les reſtes odieux :
Sur ces bords effrayés fais régner le carnage.
Je vais t'ouvrir dans ce fleuve un paſſage ;
Et réprimer ſes flots audacieux.

Dieu du feu, venge-toi d'une épouſe infidelle.
La Reine des Amours
Donne aux Troyens un injuſte ſecours.
Lance tes traits ſur eux, ils tomberont ſur elle.

De tes fourneaux brûlants

Fais bouillonner la flamme étincelante :
Fais couler dans ces flots tous tes feux dévorants :
Et de ces eaux que la ſource abondante
Se deſſeche à l'aſpect de tes braſiers ardents.

Junon s'éleve au Ciel.

SCENE IV.

ACHILLE, SOLDATS Grecs, VULCAIN, CYCLOPES.

On apperçoit Vulcain & les Cyclopes, qui ſont entrés par des ſouterrains dans le lit du fleuve : ils ſont armés de feux, en deſſéchent les eaux, & ſe retirent en laiſſant le lit du fleuve entiérement vuide.

Pendant cette action Achille & ſa ſuite chantent le Chœur ſuivant.

LE CHŒUR.

DE tes fourneaux brûlants
Fais bouillonner la flamme étincelante :
Fais couler dans ces flots tous tes feux dévorants.
Et de ces eaux que la ſource abondante
Se deſſeche à l'aſpect de tes braſiers ardents.

ACHILLE.

Amis, qui nous arrête ?
Vous voyez Scamandre aux abois.
Vulcain, par ſa défaite,
Ouvre un champ libre à nos exploits.

Servons & les Dieux, & la gloire ;
Volons à la victoire.

LE CHŒUR.

Servons & les Dieux, & la gloire :
Volons à la victoire.

En chantant ce Chœur, Achille & ſes ſoldats traverſent le lit du fleuve.

SCENE V.

SCAMANDRE, TRITONS, NAYADES.

Ils s'élevent au-deſſus du lit du fleuve, grouppés, & appuyés ſur leurs urnes, qui ne fourniſſent plus d'eau.

LE CHŒUR.

O deſtin, quelle eſt ta rigueur !
De Vulcain appaiſe l'ardeur.
Vas-tu laiſſer détruire
Ce floriſſant empire ?
Et tarir dans nos mains
Les ſources bienfaiſantes
Des moiſſons abondantes,
Qui font le bonheur des humains.

SCAMANDRE.

Puiſſant Dieu du tonnere,
Tu vois ma honte, & ne me venges pas !
Lorſque d'un mortel téméraire
Je veux punir les attentats,

Tous les Dieux conjurés me déclarent la guerre.
Fais ceſſer entre nous de ſi honteux débats ;
Et d'Ilion, ſi la perte eſt jurée,
Je ne combattrai point ta volonté ſacrée.
Répands ſur les mortels, à ton gré, tes bienfaits ;
Mais dans le Ciel fais renaître la paix.

SCENE VI.

Les mêmes, MERCURE *deſcend du Ciel.*

MERCURE.

SCAMANDRE, ceſſe de te plaindre ;
Des fureurs de Vulcain tu n'as plus rien à craindre.

L'eau coule avec abondance de toutes les urnes.

SCAMANDRE.

Quelle honte ! les yeux
D'une ſimple mortelle
Allument la guerre cruelle
Qui diviſe aujourd'hui les humains & les Dieux.

MERCURE.

Conſole-toi : la deſtinée,
Des loix de l'Hyménée,
T'établit ſur tes bords le juge ſouverain.
De la beauté, dont ſon ame eſt épriſe,
Aucun mortel ne recevra la main,
A moins qu'à tes regards cette beauté ſoumiſe
Au plus ſûr examen n'ait livré ſes appas.

D'un œil content, tu jugeras
Si lorſque ſa main fut promiſe,
Son cœur a brulé d'autres feux.
Tel eſt l'arrêt du Souverain des Dieux.

Mercure s'envole.

SCENE VII & derniere.

SCAMANDRE, TRITONS, NAYADES.

SCAMANDRE.

QUE cette Hélene, à nos bords ſi funeſte,
De cette loi n'a-t-elle éprouvé les rigueurs !
Les Troyens & les Grecs, de ſes appas trompeurs,
Ne diſputeroient pas le mépriſable reſte....
Mais oublions la cauſe de nos pleurs.

Ne voyons plus que les délices
De ce charmant emploi.
Le ſort par cette loi
De toutes les beautés nous offre les prémices.

Juſqu'à ce jour, du vrai plaiſir,
Dans un amour conſtant, je n'ai vu que l'image;
Mais pour flatter mon goût volage,
Mille beautés à mon cœur vont s'offrir.

Dans nos ondes brillantes,
Ne craignez plus que Vulcain en fureur
Allume ſon feu deſtructeur.

Du flambeau de l'amour les flammes bienfaiſantes
Y vont répandre une douce chaleur.

LE CHŒUR.

Dans nos ondes brillantes,
Ne craignons plus que Vulcain en fureur
Allume ſon feu deſtructeur.
Du flambeau de l'amour les flammes bienfaiſantes
Y vont répandre une douce chaleur.

ON DANSE.

SCAMANDRE.

Venez, jeunes beautés, venez me faire hommage
De vos premiers ſoupirs & de vos premiers feux:
Venez, du pouvoir de vos yeux
Faire ſur moi le doux apprentiſſage

LE CHŒUR.

Dans nos ondes brillantes,
Ne craignons plus que Vulcain en fureur
Allume ſon feu deſtructeur.
Du flambeau de l'amour les flammes bienfaiſantes
Y vont répandre une douce chaleur.

ON DANSE.

SCAMANDRE.

Sur nos rives fleuries
Nous verrons voltiger les folâtres zéphirs ;
Et de l'Amour les compagnes chéries,
Les Graces, vont raſſembler les Plaiſirs.

LE CHŒUR.

Sur nos rives fleuries
Nous verrons voltiger les folâtres zéphirs ;
Et de l'Amour les compagnes chéries,
Les Graces, vont raſſembler les Plaiſirs.

ON DANSE.

Fin du Prologue.

PERSONNAGES

de la Paſtorale.

SCAMANDRE, ſous les traits du Berger Hylas.

PALÉMON, Berger.

EGLÉ, Bergere.

BERGERS.

BERGERES.

PRÊTRESSES de SCAMANDRE.

La SIBYLLE du mont Ida.

MINISTRES de la SIBYLLE.

OPHIS, Nymphe de la ſuite de SCAMANDRE.

TRITONS.

NAYADES.

La Scene eſt dans les Campagnes de Troye, & ſur le mont Ida.

ACTE I.

Le Théâtre repréſente les bords fleuris du Fleuve Scamandre qui roule tranquillement ſes eaux.

SCENE I.

PALÉMON.

AMOUR, ſois propice à mes vœux :
Couronne ma flamme ſincere :
Viens embraſer des mêmes feux
Le cœur de ma Bergere.

Le choix d'Eglé, trop long-temps incertain,
Va mettre fin à mon impatience.
En vain Hylas me diſpute ſa main ;
Elle ſera le prix de ma conſtance.

Amour, ſois propice à mes vœux :
Couronne ma flamme ſincere :
Viens embraſer des mêmes feux
Le cœur de ma Bergere.

Que vous êtes heureux,
Vous qui régnez ſur ce rivage !
O Scamandre, de tous les Dieux
Vous avez le plus beau partage.

Vous jouiſſez le premier de l'hommage,
Qu'à l'Amour dans vos eaux vont rendre nos beautés.
C'eſt dans vos bras que leurs ſens enchantés
Du plaiſir font l'apprentiſſage ;
Et leurs premiers tranſports ſont ſouvent votre ouvrage.

A cette loi du ſort, malgré moi, j'obéis.
J'accuſe en vain le Ciel d'une rigueur extrême ;
Et je ſerai trop heureux à ce prix
D'obtenir ce que j'aime.

Amour, ſois propice à mes vœux :
Couronne ma flamme ſincere :
Viens embraſer des mêmes feux
Le cœur de ma Bergere.

On entend un air de muſette.

Ces chants annoncent à mon cœur
L'inſtant de mon bonheur.

SCENE II.

PALÉMON, BERGERS, BERGERES.

Entrée de Bergers.

ON DANSE.

LE CHŒUR.

QUITTONS nos tranquilles retraites :
Laiſſons-là nos troupeaux :
Uniſſons nos tendres muſettes
Au ſon des chalumeaux.

UNE BERGERE.

Eglé, c'eſt trop vous faire attendre :
Répondez à nos vœux :
Venez offrir au Dieu Scamandre
Le tribut de vos feux.

Cet hommage à nos champs fertiles
Aſſure ſes bienfaits,
Et le cours de ſes eaux paiſibles,
Qui comble nos ſouhaits.

LE CHŒUR.

Cet hommage à nos champs fertiles
Aſſure ſes bienfaits,
Et le cours de ſes eaux paiſibles,
Qui comble nos ſouhaits.

ON DANSE.

PALÉMON.

Je ne vois point Eglé... la voici... qu'elle eſt belle !
Mais mon rival accompagne ſes pas.
Hylas, trop importun Hylas,
En vain vous pourſuivez un cœur qui m'eſt fidele.

SCENE III.

Les mêmes, ÉGLÉ, HYLAS, les PRÊTRESSES *de Scamandre.*

PALÉMON.

NON, jamais ces bords fortunés
Ne virent briller tant de charmes.
Heureux l'Amant, dont les feux couronnés
Vont à cette beauté faire rendre les armes !

HYLAS.

Plus heureux mille fois le Dieu qui va jouir
De ſon premier ſoupir !

ÉGLÉ.

Funeſte loi du ſort, qui cauſe mes alarmes !

La grande PRÊTRESSE.

Nommez votre vainqueur :
Au Dieu de ce rivage
Accordez tous les droits qu'il a ſur votre cœur :
A Scamandre, à l'Amour c'eſt rendre un double hommage.
Calmez une vaine frayeur.

Quoi qu'il en coûte, Églé, ne ſoyez point rebelle ;
Plus la victime eſt chere, & plus l'offrande eſt belle.
Quand il ſeroit jaloux d'un amant trop heureux,
Le Dieu bientôt vous rendroit à ſes vœux.

Qu'une beauté timide

A de charmes, d'appas !
L'innocence la guide,
Mais ne la défend pas.

Sa foible réſiſtance
De ſon vainqueur enflamme le deſir.
Et bientôt elle eſt ſans défenſe
Au premier attrait du plaiſir.

Le Dieu, du ſein de ſa grotte profonde,
Pour recevoir Églé, va s'élever ſur l'onde.

ÉGLÉ.

Hélas !

La grande PRÊTRESSE.

Bergers, par vos jeux, par vos chants,
Du Dieu célébrez la préſence :
D'Églé raſſurez l'innocence :
Et rempliſſez les airs de vos concerts charmants.

LE CHŒUR.

Par nos jeux, par nos chants,
Du Dieu célébrons la préſence :
D'Églé raſſurons l'innocence :
Et rempliſſons les airs de nos concerts charmants.

ON DANSE.

Une BERGERE.

Aux maîtres de la terre
C'eſt un bonheur de plaire.
Beautés, cédez à leur deſir.

De tant d'appas, ſi le Dieu de Cythere
Daigne vous enrichir,
Vous les devez au ſoin qu'il prend de leur plaiſir.

Empreſſez-vous de leur offrir l'hommage
De tout ce qui charme leur cœur.
Le triomphe le plus flatteur
Eſt de fixer leur goût volage.

ON DANSE.

LE CHŒUR.

Par nos jœux, par nos chants,
Du Dieu célébrons la préſence :
D'Églé raſſurons l'innocence :
Et rempliſſons les airs de nos concerts charmants.

ÉGLÉ.

Suſpendez vos chants d'alégreſſe ;
Ils pénetrent mon cœur d'une affreuſe triſteſſe.

PALÉMON.

Vous connoiſſez, Églé, l'excès de mon ardeur ;
Couronnez ma conſtance.
L'Amour, dans votre cœur,
Doit m'accorder la préférence
Sur un amant nouveau,
Inconnu dans notre hameau.

ÉGLÉ *à part.*

De me ſauver aura-t-il le courage ?

HYLAS.

C'eſt un foible avantage ;
Pour enflammer d'amour
Le cœur de ſa bergere ;
Que d'avoir ſi long-temps eſſayé de lui plaire.
Aimer, charmer, c'eſt l'ouvrage d'un jour ;
Pour un amant tendre & ſincere.

ÉGLÉ.

Enfin il faut décider de mon ſort ;
Ecoutez la loi que j'impoſe.
Ma main ſera le prix d'un généreux effort ;
Et le plus amoureux l'acceptera, s'il oſe.

L'un de vous deux a ſu toucher mon cœur ;
Je me rendrois ſans peine à ſon ardeur,
Si mon choix pouvoit me ſouſtraire
Au ſacrifice affreux & néceſſaire
Qu'exige, dit-on, le deſtin.
Bergers, qui de vous deux acceptera ma main ?

Je la donne à celui dont la flamme jalouſe
Défendra ſon épouſe ;
Dût-il perdre, avec moi, la lumiere du jour,
Pour conſerver un bien qui n'eſt dû qu'à l'Amour.

LA GRANDE PRÊTRESSE.

Ne craignez-vous pas la colere
Du Dieu qu'offenſe un diſcours téméraire ?

PALÉMON.

N'eſt-ce donc pas aſſez des feux les plus ardents,
Belle Églé, pour toucher votre ame ?
Et le crime ?...

ÉGLÉ.

Arrêtez : j'entends ;
Et je connois par-là l'excès de votre flamme.

Je reſpecte des Dieux les ſouverains arrêts ;
Mais des préjugés, qu'un faux zele
Inſpire, au lieu de leurs ſages décrets,
Je ſecouerai le joug, ſans être criminelle.

HYLAS.

J'accepte votre main ; & je fais mon bonheur,
Églé, de mériter, à ce prix, votre cœur.

ÉGLÉ.

Avec tranſport je vous la donne.
Et c'eſt à vous que ma ſecrete ardeur,
Du tendre amour deſtinoit la couronne.

Palémon ſort.

HYLAS, ÉGLÉ

Enſemble.

Du Dieu d'Amour implorons les bienfaits :
De ſon flambeau qu'il nous éclaire ;
Il conduira nos pas ſous un ciel moins contraire,
Où nous pourrons aimer en paix.

SCENE IV.

Les PRÊTRESSES, les BERGERS, PALÉMON.

Les eaux du fleuve ſe gonflent avec grand bruit, & ſe répandent hors de leur lit.

LE CHŒUR.

DIEU, détournez votre vengeance
De ces bords malheureux :
Ne confondez pas l'innocence
Avec les attentats de ce couple odieux.

Palémon rentre ici.

PALÉMON.

Bergers, fuyez de ce rivage :
Fuyez un Dieu jaloux.
Le Scamandre, en courroux,
Porte au loin le ravage.
Il roule, avec fracas, ſes flots dans les vallons,
Et détruit à jamais l'eſpoir de nos moiſſons.

Hylas eſt déja ſa victime.
Le ſacrilege Hylas, pourſuivi par les flots,
Aux yeux de ſon amante, eſt puni de ſon crime ;
Il a ſoudain diſparu ſous les eaux.

D'Églé tremblante, épouvantée,
Dans un déſordre affreux,
Une fuite précipitée
A ſauvé les jours malheureux.

LA GRANDE PRÊTRESSE.

Son ſang peut ſeul appaiſer la colere
Du Dieu juſtement irrité.

PALÉMON.

Non, non ; jamais d'un zele téméraire
Le mouvement ne doit être écouté.

Laiſſons le Ciel, ſi fertile en miracles,
Prononcer ſes arrêts.
Allons, au mont Ida, conſulter ſes oracles,
Et ſur le ſort d'Églé connoître ſes décrets.

Palémon ſort.

LE CHŒUR.

Dieu, détournez votre vengeance
De ces bords malheureux :
Ne confondez point l'innocence
Avec les attentats de ce couple odieux.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le Théâtre repréſente le mont Ida. On voit dans le fond l'antre de la Sibylle.

SCENE I.

PALÉMON.

O vous, qui du deſtin connoiſſez les ſecrets,
Organe reſpectable
De ſes ſages décrets,
De l'avenir, pour nous impénétrable,
Percez le voile épais :
A mon cœur agité daignez rendre la paix.

Au nom du tendre feu qui me conſume encore,
Au nom d'une ingrate beauté,
De cet aſyle redouté
Sortez, fille du Ciel : Palémon vous implore.

SCENE II.

PALÉMON, les MINISTRES de la Sibylle.

Un MINISTRE.

C'EST donc en vain que la bonté des Dieux
A caché l'avenir aux mortels curieux.

LE CHŒUR.

C'eſt donc en vain que la bonté des Dieux
A caché l'avenir aux mortels curieux.

Le MINISTRE.

De l'avenir la fatale ſcience
Eſt le plus grand des maux.
Des dons du ſort, ſans tant de prévoyance;
Mortels, jouiſſez en repos.

Si le Ciel vous deſtine
Des jours heureux;
Pour vous les envoyer, la juſtice divine
N'attendra pas vos vœux.

Mais ſi la vengeance céleſte,
Pour vous punir, forge ſes traits;
Profitez du temps qui vous reſte;
Pourquoi le perdre en vains ſouhaits?

PALÉMON.

C'eſt pour le ſort d'Eglé que mon cœur s'intéreſſe;

Et malgré ſes mépris, le danger de ſes jours
Alarme ma tendreſſe.
Je viens de la Sibylle implorer le ſecours
Contre la fureur ſanguinaire...

LE CHŒUR,

Derriere la Scene.

Du Scamandre jaloux appaiſons la colere.

SCENE III.

Les mêmes, BERGERS, BERGERES.

Les Bergers entrent tumultueuſement & vont droit à l'autel de la Sibylle.

Le MINISTRE.

BERGERS, éloignez-vous:
Ou des Dieux craignez le courroux.
Ce redoutable ſanctuaire
Eſt inacceſſible au vulgaire.
Eſt-ce par des clameurs que l'on fléchit les Dieux?
Ils n'écoutent que d'humbles vœux.

ON DANSE.

Entrée de Bergers qui préſentent pour offrande aux Miniſtres des corbeilles de fruits, des agneaux, &c, &c.

CHŒUR de Bergers.

Ciel, comblez nos ſouhaits:
Et daignez nous apprendre

A quel prix le Scamandre
Nous rendra ſes bienfaits.

LE MINISTRE.

Au Dieu que nous ſervons préſentons leur offrande :
Rendons-le par nos chants ſenſible à leur demande.

ON DANSE.

Entrée des Miniſtres, qui prennent de la main des Bergers leurs préſents, & les offrent au Ciel.

CHŒUR des Miniſtres.

Dieu puiſſant, deſcendez :
Que votre ſouffle inſpire
A la Sibylle un ſaint délire :
Echauffez, embraſez,
Et pénétrez ſon ame :
Lançez vos traits de flamme.

ON DANSE.

CHŒUR de Bergers.

Ciel, comblez nos ſouhaits ;
Et daignez nous apprendre
A quel prix le Scamandre
Nous rendra ſes bienfaits.

Ces deux Chœurs ſont entre-mêlés de danſe, & doivent être répétés alternativement pluſieurs fois.

ON DANSE.

PALÉMON.

O Dieu charmant, qu'on adore à Cythere,
Viens ; c'eſt de toi que j'attends mon bonheur.
Du feu qui me dévore, enflamme ma bergere.

L'oracle, ſur ſon cœur,
Aura moins de puiſſance.
Peut-être, hélas ! ſa réſiſtance
Va lui faire du ſort éprouver la rigueur.

O Dieu charmant, qu'on adore à Cythere,
Viens ; c'eſt de toi que j'attends mon bonheur.
Du feu qui me dévore, enflamme ma bergere :

ON DANSE.

LE MINISTRE.

C'eſt aſſez, Bergers, c'eſt aſſez :
Vos vœux ſont exaucés ;
Et du Dieu je ſens la préſence.
Tremblez : la Sibylle s'avance.

SCENE IV.

Les mêmes, la SIBYLLE.

La Sibylle paroît à l'entrée de ſon antre, & delà prononce ſon oracle.

LA SIBYLLE.

EGLÉ, tu fais un vain effort,
Pour te ſouſtraire au ſort
Que le Ciel te prépare;
A ſes faveurs ta réſiſtance eſt rare.
D'un Amant empreſſé va combler les ſouhaits:
Va jouir des tranſports de l'amour le plus tendre.
C'eſt à ce prix que le Scamandre,
Bergers, vous rendra ſes bienfaits.

SCENE V.

PALÉMON, BERGERS, BERGERES.

PALÉMON.

LE Ciel pour moi conſpire.
Vous l'avez entendu:
Cherchons Eglé, Bergers: hâtons-nous de lui dire
L'oracle, que ſon cœur a déja prévenu.

Palémon ſort.

LE CHŒUR.

Triomphe, Palémon ; à ton obéiſſance
Le Ciel prépare un prix bien doux.
Avec l'Amour, le ſort d'intelligence
Couronne ta conſtance.
Hâte-toi : va, d'un Dieu jaloux
Déſarmer la vengeance.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

Le Théâtre repréſente une Colline, ſur laquelle on voit Eglé aſſiſe près d'un tombeau champêtre, qu'elle a commencé à élever : elle tient à ſa main des branches de Cyprès.

SCENE I.

EGLÉ.

De ma tendreſſe
Eternel monument,
Loin de ſoulager ma triſteſſe,
Que vous augmentez mon tourment!

C'eſt moi, chere ombre que j'adore,
C'eſt ton amante, hélas! qui proſcrit tes beaux jours!
Et je reſpire encore!
Et la mort de mes pleurs n'interrompt pas le cours!

De ma tendreſſe
Eternel monument,
Loin de ſoulager ma triſteſſe,
Que vous augmentez mon tourment!

Comme une roſe,
A peine écloſe,

Qu'Aquilon jaloux vient flétrir ;
Ma félicité s'eſt paſſée ;
Et ma triſte pénſée
N'en garde, hélas ! qu'un cruel ſouvenir.

De ma tendreſſe
Eternel monument,
Loin de ſoulager ma triſteſſe ;
Que vous augmentez mon tourment !

Dans les intervalles de ces couplets, Eglé continue de couvrir le tombeau de feuillages.

SCENE II.

EGLÉ, PALÉMON.

PALÉMON.

LE Ciel met fin à mes alarmes ;
Et comble tous mes vœux.

EGLÉ.

Rien ne ſauroit tarir la ſource de mes larmes.

PALÉMON.

Je viens les eſſuyer.

EGLÉ.

Vos ſoins trop généreux
Ne doivent pas s'étendre
Juſqu'à ſécher les pleurs qu'un rival fait répandre.

PALÉMON.

Je n'ai plus de rival : ſon amour indiſcret ;
A vos yeux, a reçu le prix qu'il méritoit.
Rendez graces au Ciel, Eglé, dont la clémence
Veut bien borner, contre vous, ſa vengeance ;
A fixer votre choix
Sur un cœur fidele à ſes loix.

EGLÉ.

Que dites-vous ?

PALÉMON.

L'oracle a couronné ma flamme.

EGLÉ.

Mais il n'a pas changé mon ame.

PALÉMON.

Je voudrois vous laiſſer ignorer pour jamais
Que notre Hymen eſt néceſſaire :
Ne devoir qu'à l'Amour le bonheur de vous plaire :
Pour mon cœur ce triomphe auroit bien plus d'attraits.

EGLÉ.

Apprenez-moi cet oracle funeſte.

PALÉMON.

L'obéiſſance aux Dieux eſt tout ce qui vous reſte.
Voici leurs ordres ſouverains :
» D'Eglé tous les efforts ſont vains.
» Au Dieu Scamandre

» Bientôt elle va rendre
» L'hommage que ſon cœur oſa lui diſputer ;
» Et couronner les feux de l'amant le plus tendre.
» C'eſt à ce prix qu'elle peut mériter...

EGLÉ, *interrompant Palémon.*

J'aurois pu craindre un arrêt plus ſévere ;
S'il eſt vrai que du Ciel j'excite la colere.
Je ſais quel eſt mon crime... & j'en ſais le vengeur...
L'oracle eſt dans mon cœur...
Je lui ſerai fidelle...
Je connois mon devoir.
Volez vers nos Bergers : qu'ils comptent ſur mon zele
A remplir leur eſpoir.

SCENE III.

EGLÉ, PALÉMON, BERGERS, BERGERES.

PALÉMON,

aux Bergers.

JE les entends... j'obtiens le prix de ma tendreſſe.
L'oracle s'accomplit : Eglé ſoumet ſon cœur.
Célebrez ſa défaite & ſon heureux vainqueur.

LE CHŒUR.

Célebrons ſa défaite & ſon heureux vainqueur.

EGLÉ.

Faites treve un inſtant aux tranſports d'alégreſſe :

Et laiſſez-moi goûter un douloureux plaiſir.
Pour la derniere fois, laiſſez mon cœur gémir,
Et ma voix emprunter l'accent de la triſteſſe.

Éloignez-vous, Palémon, de ces lieux.
Cet appareil n'eſt pas fait pour vos yeux.

PALÉMON *s'en allant.*

Amour, conſerve ta conquête :
Fais ſuccéder aux pleurs la plus brillante fête.

SCENE IV.

EGLÉ, BERGERS, BERGERES.

EGLÉ.

DE mon funeſte ſort
Hylas eſt la victime ;
L'Amour a fait ſon crime.
Pourrez-vous refuſer des larmes à ſa mort ?

Appaiſons les mânes plaintives
De ce Berger, digne de nos regrets ;
Et ſur les infernales rives
Que ſon ame deſcende en paix.

LE CHŒUR.

Appaiſons les manes plaintives
De ce Berger, digne de nos regrets ;
Et ſur les infernales rives
Que ſon ame deſcende en paix.

EGLÉ,

EGLÉ.

Ah ! dans ce triſte miniſtere
Aidez mes foibles mains :
Au Ciel il ne ſauroit déplaire ;
C'eſt un devoir ſacré qu'il preſcrit aux humains.

LE CHŒUR.

Appaiſons les mânes plaintives
De ce Berger, digne de nos regrets ;
Et ſur les infernales rives
Que ſon ame deſcende en paix.

Pendant ce Chœur les Bergers achevent le mauſolée. L'aſperſion avec les eaux luſtrales, & toutes les cérémonies funébres s'obſervent dans le coſtume champêtre.

ON DANSE.

EGLÉ.

Au fond du noir ſéjour des ombres ;
Entends, Hylas, nos lugubres accents :
Et que nos longs gémiſſements
Percent juſqu'aux royaumes ſombres.

LE CHŒUR.

Au fond du noir ſéjour des ombres ;
Entends, Hylas, nos lugubres accents :
Et que nos longs gémiſſements
Percent juſqu'aux royaumes ſombres.

ON DANSE.

EGLÉ.

Sur ce tombeau,
Arroſé de nos larmes,
Que l'Amour dépoſe ſes armes;
Et qu'il éteigne ſon flambeau.

Hylas n'eſt plus ; il n'eſt plus ſur la terre
De Berger fidele & ſincere.

Sur ce tombeau,
Arroſé de nos larmes,
Que l'Amour dépoſe ſes armes;
Et qu'il éteigne ſon flambeau.

LE CHŒUR.

Au fond du noir ſéjour des ombres,
Entends, Hylas, nos lugubres accents:
Et que nos longs gémiſſements
Percent juſqu'aux royaumes ſombres.

EGLÉ.

Amour, tu triomphes du ſort.
Il fait un vain effort
Pour ſéparer deux ames
Qui brûlent de tes flammes;
Et malgré ſa rigueur,
Hylas vit dans mon cœur.

ON DANSE.

SCENE V.

Les mêmes, PALÉMON.

PALÉMON.

VENEZ, Eglé ; ſur les bords du Scamandre,
Hâtons-nous de nous rendre.
Il a déja calmé ſes flots.
Du prix de votre obéiſſance
Ce Dieu nous fait jouir d'avance.
Venez de nos Bergers aſſurer le repos.

EGLÉ.

Allons ; & par un ſacrifice
Rendons ce Dieu propice.

PALÉMON.

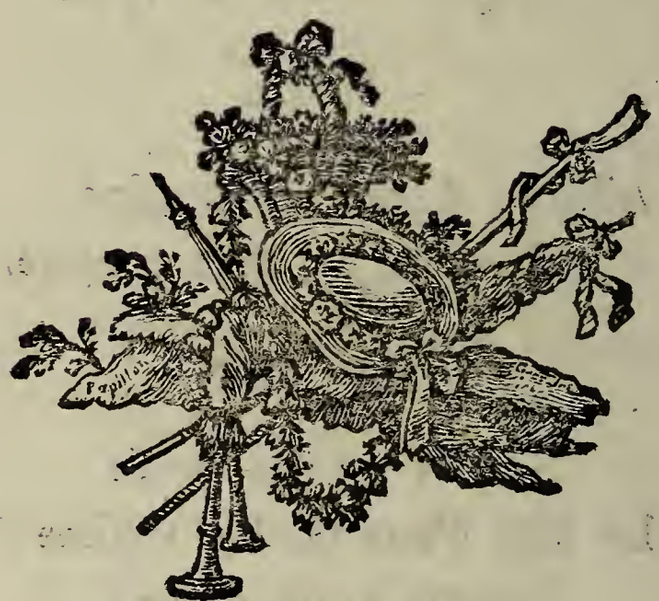
Sur les mêmes autels
Le ſang d'une double victime
Expiera votre crime,
Et ſcellera nos ſerments ſolemnels.

Au Dieu, qu'un long refus outrage,
Rendez hommage.
D'Hymen faiſons briller les feux :
Ne tardez plus à combler tous mes vœux.

LE CHŒUR.

Au Dieu, qu'un long refus outrage,
Rendez hommage.
D'Hymen faites briller les feux:
Ne tardez plus à combler tous nos vœux.

Fin du troiſieme Acte.



ACTE IV ET DERNIER.

Le Théâtre repréſente, comme au premier Acte, les bords du Scamandre. On y voit un autel préparé pour un ſacrifice, & ſur lequel le feu eſt allumé.

SCENE I.

EGLÉ, PALÉMON, PRÊTRESSES de Scamandre, BERGERS, BERGERES.

ON DANSE.

Entrée de Bergers qui précedent Eglé & Palémon conduits par les Prêtreſſes : celles-ci portent le couteau ſacré, & les autres choſes néceſſaires au ſacrifice, qu'elles dépoſent ſur l'autel.

CHŒUR de Bergers.

SUR ces bords l'Amour vous appelle :
Venez, heureux amants.
Non, jamais Bergere plus belle
N'alluma de feux plus conſtants.

PALÉMON.

Pourquoi ſoupirez-vous ſans ceſſe ?
Dans ces moments délicieux,

Ouvrez votre ame à la tendreſſe :
Qu'elle brille dans vos beaux yeux.

EGLÉ.

Cet aſpect formidable,
Ce flambeau... cet autel...
Et ce couteau mortel...
Feroient trembler un cœur inébranlable.

PALÉMON.

Pour le vôtre ils devroient n'avoir que des appas.

EGLÉ.

Hélas !... pourquoi ne commençons-nous pas ?

La GRANDE-PRÊTRESSE.

Qu'à célébrer la fête
Chacun s'apprête :
De ces époux, que les plus belles fleurs
Ceignent la tête :
Que leurs lacs amoureux, leurs brillantes couleurs
Soient la naïve image
Du nœud qui les engage,
Du feu qui regne dans leurs cœurs.

ON DANSE.

Entrée de Prêtreſſes, qui préſentent à Eglé & à Palémon des Couronnes. D'autres ſe diſpoſent pour le ſacrifice, & amenent les victimes.

EGLÉ.

Ne cherchez point d'autre victime.

Amour, ſoutiens mon bras:
Je vais te ſuivre, Hylas.

Eglé s'eſt ſaiſie du couteau ſacré : elle a voulu ſe frapper : l'autel ſur lequel elle s'appuyoit eſt renverſé. Les eaux du fleuve ſe gonflent avec grand bruit : Eglé demeure interdite : les Prêtreſſes lui ôtent le couteau des mains.

PALÉMON.

Ce nouveau crime
Outrage mon amour.
C'en eſt fait. Le mépris & la haine à leur tour
S'emparent de mon ame.
Vous ne méritez pas une ſi belle flamme.

Il jette la couronne qu'il tenoit.

EGLÉ.

Où ſuis-je ? ô ciel ! ... Deſtin jaloux !

La GRANDE-PRÊTRESSE.

Vous bravez ſon courroux:
Vous inſultez à ſa clémence.
Tremblez : voilà l'inſtant de ſa vengeance.

Les eaux du fleuve s'appaiſent.

PALÉMON.

Quel ſon mélodieux
Succede au bruit que nous venons d'entendre ?

LA GRANDE-PRÊTRESSE.

Je vois de ſes roſeaux ſortir le Dieu Scamandre.

Elle ne voit encore que la crête d'une conque qui s'éleve du ſein des eaux, & dans laquelle paroît enſuite Hylas.

EGLÉ.

Mourons... rendez ce fer à mon bras furieux.

SCENE II.

Les mêmes, HYLAS.

HYLAS.

EGLÉ, qu'allez-vous faire ?
Pour un amant, enchanté de vous plaire,
Conſervez des jours précieux.

EGLÉ.

C'eſt vous, Hylas ; objet de tant de larmes !

HYLAS.

Je viens diſſiper vos alarmes.
Palémon veut ſe retirer.
Palémon, arrêtez.
Bergers, ne craignez plus le courroux de Scamandre ;
Il affranchit ces bords, & vos jeunes beautés
De l'hommage forcé qu'elles venoient lui rendre.

L'Amour peut ſeul offrir des biens parfaits.

Le devoir & les craintes,
Au lieu de doux ſoupirs, n'excitent que des plaintes.
L'Amour ſeul aux plaiſirs peut donner des attraits.

Peut-on trouver des charmes
A ravir des faveurs que l'on doit mériter ?
Doit-on contraindre une Bergere en larmes,
A donner des plaiſirs qu'elle ne peut goûter ?

Scamandre eſt las de ce plaiſir barbare ;
Et ſon cœur en ce jour,
Avec tranſport répare
Les outrages faits à l'Amour.

Il aime d'une ardeur ſincere...

EGLÉ.

Seroit-ce une Bergere,
Dont il auroit fait choix ?

HYLAS.

C'eſt Eglé.

EGLÉ.

Sur mon cœur ce Dieu n'a point de droits.

C'eſt vous qui m'annoncez cette triſte nouvelle !
Non, cher Hylas, je vous ſerai fidelle.

HYLAS
ou
SCAMANDRE.

D'Hylas le Dieu devient jaloux.

De mes tranſports je ne ſuis plus le maître.
Scamandre à vos genoux
Eteindra-t-il les feux qu'un Berger a fait naître ?

Il ſe jette au pied d'Eglé qui le releve.

EGLÉ.

O Ciel !... ô doux inſtant !...
Ah ! je ne vois en vous que mon amant.

SCAMANDRE.

D'un Dieu vous préſenter l'hommage,
C'eût été vous flatter, & non vous attendrir.
J'ai voulu d'un Berger emprunter le langage ;
Et ſans vous éblouir,
J'ai voulu, pour toucher votre ame,
Employer les tranſports de la plus vive flamme.

Pardonnez, ſi j'ai craint d'obtenir votre choix,
Au prix d'un attentat contre mes propres loix.
Mais à votre conſtance,
Je devrai mon bonheur :
Et c'eſt un droit de plus que la reconnoiſſance
Vous donne ſur mon cœur.

Mon triomphe ne peut exciter ton envie.
Je ne ſuis plus, Palémon, ton rival.
Rappelle cet inſtant fatal,
Où tu voyois Eglé renoncer à la vie.
Dans ton cœur, l'amour outragé

A fait place à la haine ;
Et des rigueurs d'une inhumaine
Tu désirois d'être vengé.

C'est à moi de remplir cette juste vengeance.
De ton respect envers les Dieux,
La Nymphe Ophis sera la récompense :
Elle va paroître à tes yeux.

PALÉMON.

Non, d'Eglé la main fortunée
Au bonheur d'un mortel n'étoit pas destinée.

SCAMANDRE.

Nymphes, Tritons, habitants de mes eaux,
Prenez part à la fête :
Sortez du sein des flots :
Venez célébrer ma conquête.

SCENE III & derniere.

Les mêmes, OPHIS, NAYADES, TRITONS.

Ophis & les autres Dieux des eaux s'élevent dans des conques ſur la ſurface du fleuve, & y reſtent juſqu'à l'invitation que leur fait enſuite Scamandre.

SCAMANDRE.

VENEZ, Ophis; aſſurez le bonheur
Du mortel le plus tendre.
Je ſuis garant de ſon ardeur.
Il ne le céde en amour qu'à Scamandre.

Ophis s'avance.

PALÉMON.

Que d'attraits! pour mon cœur quelle félicité!
Je perds une Bergere:
J'obtiens une divinité
Que rien ſur terre
Ne peut égaler en beauté.

à Ophis.

Un mortel pourra-t-il eſpérer de vous plaire?

OPHIS.

Si vous brûlez d'un feu conſtant,
Je m'engage avec vous ſans peine.
Je ne rougis pas de ma chaîne;
Je ferai d'un mortel le plus heureux amant.

SCAMANDRE.

Chantez, Bergers, ſur la muſette
De nouveaux airs pour ce beau jour;
Et que l'Echo répete
Les ſoupirs de l'Amour.

Le CHŒUR des Bergers.

Chantons ſur la muſette
De nouveaux airs pour ce beau jour;
Et que l'écho répete
Les ſoupirs de l'Amour.

ON DANSE.

Entrée de Bergers.

ÉGLÉ.

Amants, le plaiſir n'a de charmes;
Vous ne pouvez le bien goûter,
Que lorſqu'il a coûté des larmes;
Par les ſoupirs il le faut acheter.

SCAMANDRE.

Vous, qui partagez mon empire,
Partagez auſſi mon bonheur;
Et que chacun ouvre ſon cœur
Au plaiſir que ce jour inſpire.

De ces Bergers, écoutez les chanſons;
Ils peuvent de l'Amour vous donner les leçons.
Ce Dieu ſe plaît dans leurs bocages;
Il folâtre avec eux ſous leurs riants feuillages.

CHŒUR de Tritons & de Nayades.

Ils ſortent de leurs conques.

De ces Bergers, écoutons les chanſons;
Ils peuvent de l'Amour nous donner les leçons.
Ce Dieu ſe plaît dans leurs bocages;
Il folâtre avec eux ſous leurs riants feuillages.

ON DANSE.

Entrée de Tritons & de Nayades.

SCAMANDRE.

Prêtreſſes, conſacrez, ſur cet heureux rivage,
Ce jour marqué par mes bienfaits.
Qu'Eglé partage avec moi votre hommage:
Que dans vos chants ſon nom vive à jamais.

Tous les CHŒURS.

Conſacrons, conſacrons, ſur cet heureux rivage,
Ce jour marqué par ſes bienfaits.
Qu'Eglé partage avec lui notre hommage:
Que dans nos chants ſon nom vive à jamais.

ON DANSE.

Entrée des Prêtreſſes, auxquelles ſe mêlent les Tritons, les Nayades, les Bergers & les Bergeres.

SCAMANDRE, EGLÉ

Enſemble.

Vous regnez ſur mon ame;
Et vous y regnerez toujours.

Rien de ma vive flamme
Ne peut interrompre le cours.

ON DANSE.

PALÉMON, OPHIS
Enſemble.

Que de plaiſirs l'Amour promet aux cœurs ſinceres !
Aimons-nous ; goûtons ſes douceurs.
Pour les ames légeres
Il garde ſes rigueurs.

ON DANSE.

PALÉMON.

A la voix d'un Berger fidele,
Volez, Plaiſirs ; Palémon vous appelle.
Les Dieux habitent parmi nous.
Leur ardeur mutuelle,
Pour rendre leur chaîne éternelle,
N'attend que vous.
Volez, & couronnez les tranſports les plus doux.

ON DANSE.

SCAMANDRE, EGLÉ, PALÉMON, OPHIS.
Enſemble.

Quel triomphe, Amour, quelle gloire !
Dans ce charmant ſéjour
Viens établir ta cour :
Jouis de ta victoire.
Les Dieux & les mortels
T'élevent des autels.

Tous les CHŒURS.

Quel triomphe, Amour, quelle gloire!
&c, &c, &c.

ON DANSE.

FIN.

MASSILIE,
OU
LA FONDATION
DE MARSEILLE.
OPÉRA
EN CINQ ACTES.

AVANT-PROPOS.

Les Grecs de la ville de Phocée en Ionie avoient ſuccédé à ceux de Rhodes dans l'empire des mers. Ils vouloient avoir un comptoir dans la Méditerranée, à l'exemple des Rhodiens qui avoient bâti Rhodes à l'embouchure du Rhône.

L'an 154 de la fondation de Rome, ils équiperent une flotte qui fut à la découverte, & s'arrêta ſur les côtes des Salyens qui habitoient la Gaule Ligurienne. Les Phocéens, charmés de la beauté du climat, voulurent s'y établir. Mais les Gaulois s'oppoſerent à leur deſſein. Belloveſe, Prince de la Gaule Celtique, qui conduiſoit une puiſſante colonie en Italie, & qui ſe trouvoit arrêté au pied des Alpes par la difficulté du paſſage, favoriſa l'établiſſement des Phocéens : les mit en poſſeſſion d'un territoire d'une lieue de circonférence, & obligea même les Salyens à faire alliance avec eux. Ceux-ci ne tarderent pas à envoyer à Phocée des nouvelles ſi heureuſes. La République chargea Euxène, ſon premier magiſtrat, d'équiper une flotte, & de ſe tranſporter dans ce nouvel établiſſement, avec tous les ſecours & toutes les proviſions néceſſaires pour le fortifier & l'enrichir. Euxène partit ſans délai ; &, entre autres choſes, il emporta des ſeps

de vigne, des oliviers, des grenadiers, des orangers, &c.

Il arriva ſur les côtes de Provence l'an 156 de la fondation de Rome. C'eſt préciſément à cette époque que l'on doit fixer la fondation de Marſeille ; quoique quelques-uns prétendent qu'elle tire ſon nom de Marſalias, qui commandoit la flotte arrivée deux ans auparavant. Si ce chef avoit donné ſon nom à la ville, il faudroit croire qu'elle auroit été bâtie par lui, & auſſi-tôt après ſon arrivée. Mais juſqu'à l'expédition d'Euxène, il eſt certain que les Phocéens n'avoient été, en quelque ſorte, que campés ; & que c'eſt lui qui conſtruiſit le port & la ville, & les mit à l'abri de toute inſulte.

Cette ville n'a pu avoir de nom qu'après ſa conſtruction. Des ſavants cherchent l'étymologie de celui qu'elle porte, dans deux mots grecs qu'ils réuniſſent : ſavoir ἁλιευς, qui ſignifie *pêcheur*, & μασσειν, qui veut dire *amarrer, attacher le vaiſſeau.* Ils ſuppoſent que le pilote du vaiſſeau d'Euxène, en approchant de la côte, & appercevant un pêcheur, s'écria : *Voici un pêcheur ; c'eſt ici qu'il faut amarrer* : & que ce premier cri ſervit à former le nom de la ville, que les Phocéens bâtirent dans l'endroit même où ils étoient abordés. Ainſi

elle fut nommé μασσ-αλιευς, d'où les Romains ont tiré *Maſſilia*, qui eſt, en latin, le nom de *Marſeille*.

Il peut être permis aux Savants de raiſonner ainſi. Mais une ſi profonde érudition ne pourroit pas avoir place dans un Opéra. Et étant obligé de faire donner à la ville, dont je chante la fondation, par ſon fondateur même, le nom qu'elle porte aujourd'hui, j'ai tâché de lui trouver une étymologie plus galante & plus théâtrale.

Euxène, à ſon arrivée, confirma l'alliance que les Phocéens avoient faite avec les Salyens. Son premier ſoin fut d'aller à la cour de Nanus, leur Roi, qui lui fit un bon accueil.

Nanus avoit vu, d'un autre œil que ſes ſujets, l'établiſſement des Grecs dans ſon voiſinage. Il enviſageoit toutes les richeſſes de l'Orient qui viendroient fondre dans ſes états par le commerce de ces Aſiatiques, l'abondance qu'ils y feroient regner, les ſecours de terre & de mer qu'il en pourroit tirer contre ſes ennemis, enfin les Arts & les Sciences qu'ils introduiroient dans les Gaules.

Euxène trouva Nanus occupé à donner les ordres d'un feſtin, à la fin duquel Petta, ſa fille, que quelques Auteurs nomment Gyptis, devoit ſe choiſir un époux, ſuivant l'uſage pratiqué de tout temps chez les Gaulois de la Ligurie.

Tel étoit cet uſage. Le pere invitoit à un feſtin tous ceux qui prétendoient à la main de ſa fille ; & à la fin du repas la fille préſentoit une coupe à celui qu'elle aimoit le mieux

Nanus, pour faire honneur à ſon nouvel hôte, à ſon allié, invita Euxène à ce feſtin. Petta, charmée de ſes graces & de ſa bonne mine, qu'elle préféroit apparemment à la rudeſſe des manieres gauloiſes, lui offrit la coupe nuptiale qu'il accepta ſans balancer.

Le Roi applaudit au choix de ſa fille, dont le mariage avec Euxène fut incontinent célébré ſuivant le Rit Gaulois, auquel il ſe mêla ſans doute une nuance de la gaieté & de la politeſſe des mœurs grecques.

L'hiſtoire a conſervé le portrait de cette Princeſſe ; & elle nous apprend qu'outre toutes les qualités de ſon ſexe qu'elle poſſédoit à un degré éminent, elle avoit beaucoup de capacité pour les affaires : elle aidoit ſon époux de ſes avis : elle formoit d'heureux projets pour ſon agrandiſſement, & ſe chargeoit même de leur exécution : elle avoit une grande adreſſe à manier les eſprits : elle concilioit à Euxène l'eſtime & l'amitié des Lyguriens : elle contribua infiniment à l'établiſſement de la République de Marſeille, & fut par conſéquent une

des cauſes premieres de ſa proſpérité. Si Marſeille avoit toujours eu à la tête des affaires des perſonnes auſſi cheres aux Liguriens que l'étoit cette Princeſſe, elle n'auroit pas eſſuyé de la part de ſes voiſins de ſi fréquentes inſultes. Car on ſait que par la ſuite les Marſeillois ont eu de ſanglantes guerres avec les Liguriens, dans leſquelles les Romains les ont ſouvent aidés de leur crédit & de leurs forces.

Voilà en racourci l'hiſtoire de la fondation de Marſeille, tirée des Auteurs les plus dignes de foi, dont les recherches ſavantes & laborieuſes nous ont conſervé un événement intéreſſant pour la nation Gauloiſe en général, & particuliérement pour la ville de Marſeille.

Ceux qui ſont un peu verſés dans l'hiſtoire nationale, ſavent à quel haut degré de puiſſance s'éleva la République de Marſeille : quelle influence elle avoit dans les affaires des Gaules : combien d'établiſſements conſidérables elle forma dans l'Europe : quelle amitié & quelle eſtime les Romains vainqueurs de toute la terre lui conſerverent. Que cette République étoit une école de ſageſſe, de politeſſe & de ſcience pour la jeuneſſe Romaine, & à plus forte raiſon pour les Gaulois qui en étoient plus voiſins.

Les Gaulois, qui étoient toujours armés, & qui vivoient du fruit de leurs conquêtes, n'avoient aucune connoiſſance des arts, des mœurs, ni des loix néceſſaires à une ſociété bien policée. Je parle de ces premiers Gaulois, tels qu'ils pouvoient être à l'arrivée des Phocéens, & dans un temps plus reculé.

L'origine de ce peuple eſt aſſez incertaine. Mais on ſait que la Gaule eſt reſtée couverte de forêts, de lacs, & de marais pendant bien long-temps, & même depuis l'établiſſement des Phocéens. Les peuples, qui l'habitoient, vivoient ſous différents chefs, diſperſés ſur une terre inculte. Ils n'avoient pour retraite, que des huttes pratiquées groſſiérement au pied des collines ou dans les bois.

La Gaule étoit bornée par les Alpes, les Pyrénées, la Mer, & le Rhin. Ces barrieres la ſéparoient des autres contrées voiſines ; & formoient obſtacle à leur communication. Les Gaulois, ſobres & patients, n'avoient pas de grands beſoins ; & ils pouvoient d'autant mieux ſe paſſer du commerce avec les autres peuples, qu'ils ſavoient leur enlever à main armée les choſes d'une abſolue néceſſité qui pouvoient leur manquer, & qu'ils trouvoient en abondance chez leurs voiſins. Ceux-ci n'étoient pas fort curieux de communiquer avec un peupe,

dont ils craignoient les incurſions, & avec lequel il n'y avoit rien à gagner pour eux.

C'eſt donc à l'arrivée des colonies que les Gaulois ont été peu-à-peu inſtruits dans les ſciences, dans les arts, & dans la connoiſſance des mœurs & des loix ſi utiles à la ſociété. Comme la colonie de Marſeille eſt peut-être la premiere qui ſe ſoit établie ſur les côtes de la Gaule, & qu'elle eſt certainement celle qui a fait le plus de progrès, on peut aſſurer que les Phocéens ont été, ſinon les premiers, au moins les meilleurs maîtres des Gaulois.

La religion des Gaulois étoit plus pure que celle des Grecs. Ils adoroient des Divinités, auxquelles ils ne donnoient ni noms, ni forme corporelle. Leur ſyſtême étoit à-peu-près celui de la religion de Zoroaſtre. Ils admettoient juſqu'à un certain nombre la pluralité des Dieux. Ils diſtinguoient ſur-tout ceux qui préſidoient à la guerre, & qui régnoient dans les lacs, les rivieres & les forêts.

La morale des Druides, qui étoient les miniſtres de la religion, avoit beaucoup d'auſtérité. Ces Prêtres jouiſſoient du plus grand pouvoir chez les Gaulois. Ils préſidoient aux aſſemblées de la nation; nommoient les chefs & les dépoſoient : ceux-ci ne pouvoient rien entreprendre de conſidérable, ſoit en paix, ſoit en guerre, ſans leur avis.

Les Druides étoient adonnés à la magie & à la divination. Ils rendoient des oracles, dans leſquels le peuple avoit la plus grande confiance. Ils en abuſoient quelquefois, & prononçoient des arrêts de mort contre des têtes reſpectables qu'ils jugeoient à propos de proſcrire, pour maintenir leur autorité par la crainte. Les autels qu'ils élevoient à la divinité, étoient ſouvent ſouillés du ſang de victimes humaines. Ils faiſoient leurs ſacrifices & tous les actes de religion dans le fond des bois, où ils conſervoient perpétuellement un feu myſtérieux. Ils croyoient que la Divinité habitoit dans les chênes. Ils avoient pour ces arbres la plus grande vénération. Il y avoit dans la forêt voiſine de Marſeille un fameux college de Druides, qui étoit le ſecond de la nation : le premier étoit dans le pays Chartrain.

Les Grecs, en communiquant aux Gaulois leurs mœurs, leur communiquerent auſſi leurs dogmes & leur culte religieux. Les changements dans la religion ne furent ni prompts, ni conſidérables. Les Gaulois apprirent dabord à connoître un plus grand nombre de Dieux, auxquels ils donnerent les noms ſous leſquels les Grecs les connoiſſoient. Mais ce ne fut qu'après bien du temps qu'ils leur éleverent des temples.

C'eſt à-peu-près là tout ce que j'ai cru néceſſaire de rapporter ſur les mœurs & ſur la religion des Gaulois, telles qu'elles étoient à l'arrivée des Phocéens. Ils avoient déja dépouillé cette groſſiéreté matérielle, ſous les traits de laquelle on nous peint les premiers hommes errants ſur la ſurface de la terre, & vivants à la maniere des bêtes : ils l'avoient quittée avec le nom d'Aborigènes, qu'ils avoient long-temps porté, comme tous les autres peuples dont on ne connoiſſoit pas l'origine, & qu'on ſuppoſoit être nés de la terre qu'ils habitoient. J'ai tâché de ſaiſir le caractere des Gaulois dans l'inſtant où ils conſervoient encore quelque choſe de la férocité qu'ils avoient apportée, comme les autres hommes, en ſortant des mains de la nature, pour mieux faire contraſter leurs mœurs avec celles des Grecs, & pour former de cet enſemble un tableau d'un ton ferme, & en même temps éclairci par quelques nuances légeres.

Le deſir de traiter un ſujet national, comme plus intéreſſant, quoique plus difficile à adapter au genre Lyrique, m'avoit fait trouver dans les mœurs de nos peres des images frappantes, & propres à attirer les regards de notre nation, qui peut au moins, autant qu'aucune autre, ſe glorifier d'une origine ancienne & reſpectable. Mais il me man-

quoit une action dramatique. Il n'eſt pas facile d'en trouver dans l'hiſtoire des anciens Gaulois, qui eſt obſcure, incertaine, & dont les événements les plus conſidérables ne nous ont pas été conſervés. Mes recherches m'ont conduit à la fondation de Marſeille. J'ai ſaiſi avidement ce ſujet, qui m'a ſemblé être naturellement lié à l'hiſtoire des Gaules, & qui m'offroit les ſecours de la Mythologie. J'y ai trouvé auſſi avec plaiſir l'occaſion de payer à une ville, qui tient un rang diſtingué dans le royaume, le tribut d'éloges qu'elle mérite. Bien des gens peuvent ignorer ſon hiſtoire, & toute la conſidération dont elle a joui dans l'antiquité chez ſes voiſins. Cet ouvrage pourra piquer leur curioſité, & les engager à s'inſtruire dans les ſources mêmes, de tout ce qu'il y a d'intéreſſant & d'honorable pour la ville de Marſeille.

L'hiſtoire elle-même m'avoit tracé le plan de mon drame. J'ai changé le nom de *Nanus*, chef des Gaulois, en celui de *Britomare*, comme plus propre à la muſique, & celui de *Petta*, ou *Gyptis*, ſa fille, en celui de *Maſſilie* qu'*Euxène* donne à la ville qu'il fonde, qu'elle porte aujourd'hui, & qui ſe dit en latin *Maſſilia*. Au lieu d'une coupe, j'ai mis à la main de Maſſilie une couronne qu'elle préſente à ſon amant ; parce que l'on n'eſt pas dans l'uſage

de repréſenter à table les Héros de Théâtre.

L'hiſtoire ne dit point que le choix de Maſſilie ſouffrît de difficulté. J'ai été obligé d'y mettre des obſtacles pour former le nœud de l'action. J'ai ſuppoſé que les mariages avec les étrangers étoient défendus chez les Gaulois. J'ai même de la peine à me perſuader que cela ne fût pas ainſi. Car les Gaulois ne ſe communiquoient point à leurs voiſins ; & la communication ſe ſeroit établie facilement ſi les mariages euſſent été permis.

J'ai cru pouvoir faire uſage de la Mythologie des Grecs, parce que dans ces temps reculés nos peres eux-mêmes étoient plongés dans les ténebres de l'idolâtrie. Leur théologie n'étoit qu'un tiſſu de fables qu'ils ont conſervées long-temps ; & auxquelles ils en ont ajouté d'autres depuis l'événement que j'ai traité. Mais elle ne pouvoit pas être pour le théâtre d'un grand ſecours, puiſque les Gaulois n'adoroient que des Dieux inconnus, & des êtres, pour ainſi-dire, métaphyſiques. J'ai cependant hazardé de mettre les noms de Mars & de Bellone dans la bouche de Britomare, parce qu'il falloit néceſſairement qu'un peuple guerrier eût quelques ſignes pour diſtinguer les Dieux de la guerre. A la vérité les Gaulois nommoient *Héſus* celui que les Grecs appeloient *Mars* ; mais

j'ai préféré ce dernier nom, comme plus connu. Les Dieux que j'ai introduits dans cette action, ſont les premiers que les Grecs ont fait connoître aux Gaulois. Euxène, en quittant Phocée, étoit paſſé par Epheſe & en avoit apporté le culte de Diane, qui s'eſt dès ce moment répandu dans toutes les Gaules. La forêt entiere des Ardennes lui a été conſacrée. Il étoit naturel auſſi que les Grecs, qui apportoient les arts dans les Gaules, y fuſſent introduits ſous la protection de Minerve qui les avoit inventés. Et d'ailleurs il eſt certain que les Gaulois ont adoré Minerve, dès les premiers temps de leur communication avec les Grecs.

Outre les défauts, communs à mes autres ouvrages, que l'on pourra trouver dans celui-ci, je crains qu'on n'y en remarque un autre, que j'ai cependant tâché d'éviter : c'eſt de n'avoir peut-être pas repréſenté aſſez dignement l'action & les perſonnages que j'ai mis ſur la Scene. Je conviens que le plus grand mérite de cet ouvrage, eſt le choix d'un ſujet ſi intéreſſant ; & qu'il auroit demandé des talents ſupérieurs aux miens. Je croirai néanmoins y avoir ſuppléé, ſi j'ai réuſſi à faire naître les ſentiments de reconnoiſſance dus aux fondateurs de Marſeille, qui ont les premiers enrichi la Gaule de la plupart des arts utiles à la ſociété ;

& ſi, en même temps, j'ai conſervé aux Gaulois le ton de ſupériorité, le caractere de grandeur & de nobleſſe qui leur ont depuis aſſuré l'Empire, dans le ſein duquel Marſeille elle-même trouve aujourd'hui la ſource de ſon bonheur.

PERSONNAGES.

EUXÈNE, Chef de la Colonie des PHOCÉENS.
TIMANDRE,
PHOCÉENS,
PHOCÉENNES,
SOLDATS,
MATELOTS,
} de la ſuite d'EUXÈNE.
BRITOMARE, Chef des Gaulois de la Ligurie.
MASSILIE, fille de BRITOMARE.
PEUPLE,
SOLDATS,
} Gaulois.
FEMMES Gauloiſes.
Le CHEF des Druides.
Le COLLEGE des Druides.
DIANE.
NYMPHES,
PRÊTRESSES,
} de Diane.
MINERVE.
GÉNIES des Arts & des Sciences.

La Scene eſt ſur la côte de Marſeille, & dans les bois de la Gaule Ligurienne.

ACTE I.

ACTE I.

Le Théâtre repréſente la ville de Marſeille, dont les édifices & les remparts ne ſont encore qu'en partie élevés.

La Scene commence au lever du Soleil.

SCENE I.

EUXÈNE, TIMANDRE.

EUXÈNE.

C'ÉTOIT aſſez des ſoins attachés à l'Empire,
Sans que l'Amour vînt troubler mon repos.
Pour un objet trop cher vainement je ſoupire;
Et l'Amour, ſans eſpoir, eſt le plus grand des maux.

D'une fête barbare
Le ſpectacle bizarre,
A mon œil enchanté,
Offrit cette beauté.
Son pere, le fier Britomare,
Aux farouches Gaulois
Commande dans ces bois.

Mais pour regner ſur tous les cœurs ſenſibles,
Le Ciel de Maſſilie a formé les attraits.

Et de ſes yeux les charmes invincibles
De l'Amour ſur mon cœur ont épuiſé les traits.

C'étoit aſſez des ſoins attachés à l'Empire,
Sans que l'Amour vînt troubler mon repos.
Pour un objet trop cher vainement je ſoupire ;
Et l'Amour, ſans eſpoir, eſt le plus grand des maux.

TIMANDRE.

Aimez, aimez ; & que de votre chaîne
L'Hymen forme les nœuds.
Rien ne doit s'oppoſer à l'ardeur de vos feux.
A vos nouveaux ſujets en donnant une Reine,
Vous comblez à la fois vos deſirs & leurs vœux.

EUXÈNE.

A ſa main je ne peux prétendre ;
La loi de ſon pays exclut tout étranger.
Peut-être un autre amant, plus heureux & moins tendre
Va bientôt l'engager.

C'étoit aſſez des ſoins attachés à l'Empire,
Sans que l'Amour vînt troubler mon repos.
Pour un objet trop cher vainement je ſoupire ;
Et l'Amour, ſans eſpoir, eſt le plus grand des maux.

TIMANDRE.

Ne déſeſpérez point d'une flamme ſi belle :
Peut-être Maſſilie a-t-elle un cœur fidele.

EUXÈNE.

Ah ! tu ne connois pas l'excès de mon malheur.

A l'objet qui m'engage
Je n'ai pu déclarer le ſecret de mon cœur.
J'ai fait parler mes yeux : mais ce foible langage
Exprime-t-il aſſez une ſi vive ardeur ?....

Je veux la voir encore.....
Mais comment obtenir ce moment plein d'appas ?...
Oui... vole ſur ſes pas :
Apprends-lui qu'Euxène l'adore.

Loin des regards jaloux, conduis cette beauté :
Dans l'ombre du myſtere,
Raſſure ſa timidité.
Et le cœur, plein de mon amour ſincere,
Tu me verras bientôt à ſes genoux.
Heureux, dans des moments ſi doux,
Si je ſavois lui plaire !
Mes tranſports, mes ſerments,
Pourront l'inſtruire au moins de mes tourments.

On entend le tumulte des Phocéens qui viennent reprendre leurs travaux.

EUXÈNE.

Des Grecs, avec le jour, l'ardeur ſe renouvelle.
Va, ſonge que j'attends mon bonheur de ton zele.

SCENE II.

EUXÈNE, PHOCÉENS.

LE CHŒUR.

REDOUBLONS nos efforts : élevons jusqu'aux cieux
De nos remparts le front audacieux.

EUXÈNE.

Vous, qui du sein de la Phocide,
Au milieu des vents & des flots,
A nos destins errants, avez servi de guide,
Diane, protégez, secondez nos travaux.

Sur ces bords étrangers s'éleve à votre gloire
Un temple, où l'encens à jamais
De vos bienfaits
Eternisera la mémoire.

Le Ciel favorise nos vœux.
Sur ce rivage
Il nous promet des jours heureux.
Amis, prenons courage.

Les Phocéens, en chantant ce chœur, se mettent à l'ouvrage, qu'ils continuent jusqu'après l'arrivée des Phocéennes : la ville s'éleve.

LE CHŒUR.

Le Ciel favorise nos vœux.
Sur ce rivage

Il nous promet des jours heureux.
Amis, prenons courage :
Redoublons nos efforts : élevons juſqu'aux cieux
De nos remparts le front audacieux.

EUXÈNE.

Ici, le Ciel eſt ſans nuage :
L'air doux & pur en bannit les frimats :
La nature toujours ſemble être au premier âge :
Un printemps éternel embellit ces climats.

Sur ces bords fortunés Vertumne ſe couronne
Des plus riantes fleurs :
Et la riche Pomone
Prodigue ſes faveurs.

Si les Dieux ſur la terre avoient beſoin d'azile,
Ils viendroient habiter un ſéjour ſi tranquille.

LE CHŒUR.

Le Ciel favoriſe nos vœux.
Sur ce rivage
Il nous promet des jours heureux.
Amis, prenons courage :
Redoublons nos efforts : élevons juſqu'aux cieux
De nos remparts le front audacieux.

EUXÈNE.

La nature indulgente
D'elle-même préſente
Aux nautonniers un port,

Que ſa main bienfaiſante
A creuſé ſur ce bord.

Des flots la vague menaçante
Paroît, en approchant, oublier ſon courroux.
Du pied de ces rochers, où l'Aquilon plus doux
Se joue avec Zéphir dans l'onde careſſante,
Elle vient embraſſer cette rive charmante.

LE CHŒUR.

Le Ciel favoriſe nos vœux.
Sur ce rivage
Il nous promet des jours heureux.
Amis, prenons courage :
Redoublons nos efforts : élevons juſqu'aux cieux
De nos remparts le front audacieux.

EUXÈNE.

La ville que je fonde,
Sera le centre un jour du commerce du monde,
Et la Reine des mers.
Dans nos murs Eole & Neptune
Appellent la fortune
De cent climats divers.
Tous les dons, qu'aux champs de l'aurore
Le ſoleil voit éclore,
Vont, par nos mains, enrichir l'univers.

SCENE III.

Les mêmes, PHOCÉENNES.

LE CHŒUR de femmes

RENDONS un tendre hommage
Au Heros qui conduit nos pas;
Et qu'il regne ſur nous dans ces heureux climats.
L'Amour, bien mieux que le courage,
Sera l'appui de ſes nouveaux états.

Une PHOCÉENNE.

Comblez notre eſpérance :
Et ſur ces bords, déja remplis de vos bienfaits,
Faites vivre à jamais
Un nom ſi cher à la reconnoiſſance.

L'Hymen à vos neveux
Doit aſſurer l'Empire.
Des beautés, qui juſqu'en ces lieux
Suivent votre ſort glorieux,
Vous n'en voyez point qui n'aſpire
Au moment de vous rendre heureux.

Tout vous invite
A faire un choix.
Le Plaiſir vole à votre ſuite.
De l'Amour connoiſſez les loix.

LE CHŒUR de femmes.

Tout vous invite
A faire un choix.
Le Plaiſir vole à votre ſuite.
De l'Amour connoiſſez les loix.

ON DANSE.

Entrée de Phocéennes : les Phocéens quittent leurs travaux, & ſe mêlent avec les femmes.

Une PHOCÉENNE.

Livrez votre ame à la tendreſſe :
Ne craignez point ſon appas enchanteur.
L'Amour, dans un grand cœur,
N'eſt pas une foibleſſe.
Si la vertu fait les Héros,
C'eſt à l'Amour d'adoucir leurs travaux.

Tous les CHŒURS.

Tout vous invite
A faire un choix.
Le Plaiſir vole à votre ſuite.
De l'Amour connoiſſez les loix.

EUXÈNE *à part.*

Je ne ſens que trop ſon empire !...

Une PHOCÉENNE.

Quoi ! votre cœur ſoupire ?

EUXÈNE *à part.*

Timandre ne vient point.... hélas !

Une PHOCÉENNE.

Pour un cœur tendre
Que l'Amour a d'appas !
Pourquoi chercher à s'en défendre ?
Moments perdus !... Il faut ſe rendre:
Ne lui réſiſtez pas.

Tous les CHŒURS.

Tout vous invite
A faire un choix.
Le Plaiſir vole à votre ſuite.
De l'Amour connoiſſez les loix.

ON DANSE.

SCENE IV.

Les mêmes, TIMANDRE.

TIMANDRE.

QUE votre cœur oublie
L'amour de Maſſilie.
Entre mille rivaux, qui recherchent ſa main,
A choiſir elle eſt prête.
Déja de ſon hymen
On prépare la fête.

EUXÈNE.

Ciel !... Amour, je perdrois l'eſpoir des plus beaux feux !
Amis, je vais mourir, ou ſeconder vos vœux.

Euxène ſort, Timandre le ſuit.

LE CHŒUR.

Entends la voix d'un amant qui t'implore ;
Vole, Dieu de l'Amour :
Lance tes traits : que l'objet qu'il adore
Les reſſente à ſon tour.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le Théâtre repréſente l'habitation de Britomare dans les bois. Elle eſt couverte d'une eſpece de baldaquin groſſiérement ſuſpendu aux arbres : des armes, quelques tapis, & des peaux d'animaux, en ſont tout l'ornement.

SCENE I.

BRITOMARE, pluſieurs GAULOIS, Amants de MASSILIE.

BRITOMARE.

METTEZ fin, ô Gaulois, à d'odieux débats.
L'Amour doit dans vos ames
N'allumer que de tendres flammes,
Et non pas exciter la fureur des combats.

LE CHŒUR.

Oui : tant que l'eſpérance
Animera nos feux,
Périſſe mille fois l'amant audacieux,
Qui de la préférence
Oſe d'avance
Flatter ſes vœux.

BRITOMARE.

Si de l'Amour vos cœurs ſauvages
Méconnoiſſent les droits ;
L'honneur à vos mâles courages
Impoſera des loix.

Jurez que, ſi ma fille, aujourd'hui moins ſévere,
Couronne enfin l'amant qui ſait lui plaire...

LE CHŒUR.

Oui : nous jurons de reſpecter ſon choix.

BRITOMARE.

Et vous allez l'apprendre.
En vain, pour différer cet inſtant redouté,
Ma fille imploroit ma bonté :
A vos vœux elle va ſe rendre.

Graces au Ciel, cet heureux jour
Ramene l'alégreſſe,
Que de vos feux rivaux l'impétueuſe ivreſſe
Banniſſoit de ma cour.

Paroiſſez, Maſſilie ;
Venez couronner votre amant.
Ce fortuné moment
Eſt le plus beau de votre vie.

SCENE II.

Les mêmes, MASSILIE, FEMMES Gauloises, PEUPLE Gaulois.

Le Peuple précede, en danſant, Maſſilie, qui eſt ſuivie de jeunes Gauloiſes.

LE CHŒUR.

CÉLÉBRONS les attraits qui brillent à nos yeux:
Ils feroient le bonheur des Dieux.

ON DANSE.

Un des RIVAUX.

Apprenez l'excès de ma flamme.
L'Amour, qui dévore mon ame,
Ne reconnoît point de rival.
Et qui, dans cet inſtant fatal,
Oſeroit prétendre à ma gloire?
Sa mort m'aſſureroit une double victoire.

MASSILIE.

Vous me glacez d'effroi.

BRITOMARE.

Oubliez-vous que votre Roi
A reçu vos ſermens, & que l'honneur vous lie?
Reſpectez, tel qu'il ſoit, le choix de Maſſilie.

MASSILIE.

Si l'Amour n'en forme les nœuds,
La chaîne de l'Hymen eſt un joug odieux.
Elle accable une ame ſincere;
Mais de l'Amour la chaîne eſt plus légere.

SCENE III.

Les mêmes, EUXÈNE.

BRITOMARE.

QUEL eſt cet étranger?

EUXÈNE.

Généreux Britomare,
Ne puis-je, ſans danger,
Être témoin des jeux qu'en ces lieux on prépare?

Euxène eſt devant toi.
Ici mon nom eſt ignoré peut-être.
Je reſpecte les Dieux, & l'honneur eſt ma loi.
C'eſt aſſez me faire connoître:
Je réclame les droits de l'hoſpitalité.

BRITOMARE.

J'admire ſa noble fierté

MASSILIE *à part.*

O Ciel!... oui.... c'eſt lui-même.

BRITOMARE *à Euxène*

Approche.

MASSILIE *à part.*

Ma joie eſt extrême.

BRITOMARE.

Jeune étranger, apprends que les Gaulois,
Dans la guerre invincibles,
D'une amitié ſincere, & des vertus paiſibles,
Connoiſſent encor mieux les loix.

EUXÈNE *à part.*

O Dieux, qui protégez Euxène,
Allez-vous terminer ſa peine?
à Britomare.
Les Grecs, qu'en ces climats
Des Dieux conduit la main puiſſante,
D'une cité naiſſante
Elevent les remparts, voiſins de vos états:
Je vous jure, en leur nom, une amitié fidelle...

BRITOMARE.

Leur haine n'auroit pas de quoi m'épouvanter;
Mais s'ils ſavent la mériter,
Je leur promets une paix éternelle.

EUXÈNE.

Je dois plus de franchiſe à des cœurs généreux...
Oui... de ces Grecs le Chef eſt à vos yeux.

BRITOMARE.

Ami, ta confiance
Nous honore tous deux.
Tu peux en assurance
Être le témoin de nos jeux.

L'Hymen d'une fille chérie
Va faire mon bonheur.
C'est en ce jour que Massilie
Doit nommer son vainqueur.

EUXÈNE.

Vole, Dieu de Cythere,
Fais briller ton flambeau :
Rassure un cœur timide ; & que ton feu l'éclaire :
De tes yeux, pour un choix si beau,
Fais tomber le bandeau.

Euxène chante d'abord cet air d'un ton modeste & à demi-voix.

EUXÈNE.
à Britomare.

Pardonnez cet excès de zele.

BRITOMARE.

Partage nos plaisirs ;
La fête en est plus belle,

EUXÈNE *à part.*

Et sert mieux mes desirs :

Euxène chante le même air d'un ton plus assuré & avec éclat.

Vole

Vole, Dieu de Cythere ;
Fais briller ton flambeau :
Raſſure un cœur timide, & que ton feu l'éclaire ;
De tes yeux, pour un choix ſi beau,
Fais tomber le bandeau.

LE CHŒUR.

Vole, Dieu de Cythere ;
Fais briller ton flambeau :
Raſſure un cœur timide, & que ton feu l'éclaire ;
De tes yeux, pour un choix ſi beau,
Fais tomber le bandeau.

ON DANSE.

EUXÈNE.

Ah ! pour une beauté ſincere,
Quel plaiſir enchanteur
De couronner l'amant qu'elle préfere !
Et plus heureux l'amant de tenir ſon bonheur
D'une main ſi belle & ſi chere !

Un des RIVAUX.

C'eſt dans nos bois
Que l'Amour a dicté ſes invincibles loix.
C'eſt de nos cœurs, pleins de courage,
Qu'il reçoit le plus pur hommage.

Ici, point de langueurs,
Point de foibles ardeurs.
La fierté de nos belles,
A leurs amants fideles,

Oppoſeroit de vains efforts.
Tous nos ſoupirs ſont des tranſports.

ON DANSE.

Entrée de jeunes Gauloiſes, qui portent une couronne qu'elles remettent entre les mains de Maſſilie.

LE CHŒUR.

Vole, Dieu de Cythere;
Fais briller ton flambeau :
Raſſure un cœur timide, & que ton feu l'éclaire :
De tes yeux, pour un choix ſi beau,
Fais tomber le bandeau.

MASSILIE.

Oui ; je reſſens ta flamme ;
Amour, tu réponds à nos voix :
Tu pénétres mon ame.
Je ſerai fidelle à tes loix.

Elle offre la couronne à Euxène, qui la reçoit.

LE CHŒUR.

O Ciel ! vengeance.
Tombe, vil étranger, ſous nos coups furieux.
Que ton ſang odieux
Efface notre offenſe.

Les Gaulois rivaux menacent Euxène.

MASSILIE.

Mon pere !...

BRITOMARE *aux Gaulois.*

Modérez ce juſte emportement ;
N'oubliez pas votre ſerment.
Si notre loi proſcrit cet Hyménée ;
Elle preſcrit de l'hoſpitalité
Le droit parmi nous reſpecté.

MASSILIE.

Elle ſe jette aux pieds de Britomare.

Ah ! votre fille infortunée
Embraſſe vos genoux.

BRITOMARE.

Il n'appartient qu'au Ciel de rendre entre elle & nous
Un jugement ſévere.
Conſultons de ſes loix le ſaint dépoſitaire.

Je ferai révoquer un choix ſi criminel,
Ou moi-même à l'autel....
Ah ! Dieux ! ô malheureuſe !

SCENE IV.

BRITOMARE, MASSILIE, EUXÈNE.

BRITOMARE.

D'UNE Princeſſe vertueuſe,
Etranger, tu ſéduis le cœur.

EUXÈNE.

J'adore Maſſilie.

BRITOMARE.

Renonce à ton ardeur.

EUXÈNE.

Ah ! dites plutôt à la vie.

BRITOMARE.

Ma généroſité
Bientôt ſe laſſe.
Crains que dans mon cœur irrité
La fureur n'en prenne la place.

Va, fuis loin de mes yeux.

EUXÈNE.

Veillez ſur ſes jours précieux.

Et vous, adorable Princeſſe,
Soyez fidelle à votre époux :
Conſervez-lui votre tendreſſe.
Vous le verrez bientôt digne de vous.

SCENE V.

BRITOMARE, MASSILIE.

BRITOMARE.

O fille, encor trop chere,
Fatal objet d'amour & de colere,
Quel démon t'a dicté ce choix ?
Vois s'allumer les feux d'une guerre cruelle,
Que l'étranger va porter dans nos bois :
Contre ton ſein rebelle,
Vois ſe lever le fer vengeur des loix.

MASSILIE.

Elle eſt dans l'enthouſiaſme, & chante du ton d'une femme inſpirée.

Une force inconnue, ...
Un pouvoir enchanteur,
Ont dirigé ſans doute & ma main & mon cœur.
Le Ciel s'eſt ouvert à ma vue....
Des céleſtes concerts j'entendois les accents....
Une flamme divine a pénétré mes ſens....
Des plus riantes fleurs l'Amour formoit la chaîne
Qui, pour jamais, m'unit avec Euxène.

Maſſilie quitte bruſquement Britomare.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

Le Théâtre repréſente une épaiſſe forêt, dans laquelle les Druides célebrent leurs myſteres : ſur le devant eſt une enceinte circulaire, bordée de vieux chênes : au fond on apperçoit l'extrémité d'un lac, ſur le bord duquel eſt un autel formé d'un tronc d'arbre ; une obſcurité profonde couvre la Scene.

SCENE I.

Les GAULOIS rivaux, Amants de MASSILIE, PEUPLE Gaulois.

Ils entrent précipitamment & en chantant.

LE CHŒUR.

PUNISSEZ, Dieux vengeurs,
Cet étranger qui nous outrage.
Son ſang de ſon amante éteindra les ardeurs.
Que ſon corps déchiré, victime de la rage,
Soit le ſanglant hommage
De nos juſtes fureurs.

SCENE II.

Les mêmes, BRITOMARE.

BRITOMARE.

PEUPLE, ami de Bellone,
Invoquez ſon ſecours.
A de paiſibles Dieux ceſſez d'avoir recours,
Quand le danger vous environne.

Déja de ſes remparts,
Que nous réduirons en pouſſiere,
L'étranger fait ſortir ſes étendards.
Entendez-vous la trompette guerriere ?

Mars, en fureur, nous appelle aux combats.
Ce Dieu cruel, au bruit des armes,
Mêle ſa voix terrible ; il répand les alarmes,
L'horreur & le trépas.

Armons-nous ; le temps preſſe :
Ecraſons ſous leurs murs ces mortels odieux :
Détruiſons, renverſons ces remparts orgueilleux,
Qui recélent en vain leur crainte & leur foibleſſe.

LE CHŒUR.

Armons-nous ; le temps preſſe :
Ecraſons ſous leurs murs ces mortels odieux :
Détruiſons, renverſons ces remparts orgueilleux,
Qui recélent en vain leur crainte & leur foibleſſe.

SCENE III.

Les mêmes, le CHEF des Druides, le COLLEGE des Druides.

Les Druides viennent du fond de la forêt.

LE CHEF des Druides

à Britomare.

OU courez-vous ?
Arrêtez, téméraire :
De ſes droits le Ciel eſt jaloux :
A ſon gré ſur la terre
Il diſpenſe aux mortels, ou la paix, ou la guerre.
Le prévenir, c'eſt braver ſon courroux.

BRITOMARE.

Mais, quand le péril eſt extrême,
A de ſtériles vœux
Pourquoi perdre un temps précieux ?

LE CHEF des Druides.

Eh ! pour qui le danger ? c'eſt peut-être vous-même,
Que menace aujourd'hui la vengeance du Ciel.
Qui, du peuple, ou de vous, eſt le plus criminel ?

Interrogeons les Dieux. Leur volonté ſacrée,
Dans cette enceinte révérée,
Plus d'une fois prononça ſes décrets ;
Et confondit vos deſirs indiſcrets.

O Dieux, cachés ſous ces chênes antiques,
Qui réglez le ſort des Gaulois,
Entendez les cantiques
De ce peuple ſoumis à vos auguſtes loix.

LE CHŒUR.

O Dieux, cachés ſous ces chênes antiques,
Qui réglez le ſort des Gaulois,
Entendez les cantiques
De ce peuple ſoumis à vos auguſtes loix.

On entend un bruit ſourd, une eſpece de mugiſſement, qui vient du fond de la forêt.

Le CHEF des Druides.

Dieux inconnus, Dieux redoutables;
De votre voix les accents formidables
D'une ſainte frayeur
Rempliſſent notre cœur.

Le bruit redouble.

Cette voix terrible m'appelle,
Pour célébrer nos myſteres ſecrets.
Miniſtres, ſecondez mon zele.
Peuple, tremblez : le Ciel va dicter ſes arrêts.

Le Chef des Druides s'enfonce dans la forêt.

SCENE IV.

Les mêmes, excepté le CHEF des Druides.

Les Druides célebrent leurs myſteres, qui conſiſtent en oblations de fleurs champêtres, de verveine, de ſélage, & autres plantes magiques, dont ils forment des guirlandes, & qu'ils ſuſpendent aux chênes, après les avoir aſpergées avec de l'eau puiſée dans le lac : toutes ces cérémonies ſont caractériſées par une danſe pantomime.

ON DANSE.

BRITOMARE *à part.*

QUEL coup affreux nous cache un ſi triſte myſtere ?
Je l'ai prévu trop tard.... J'aurois pu l'éviter....
O Maſſilie !... ô trop malheureux pere !...
A mes frayeurs je ne puis réſiſter.

Le CHŒUR de Druides
à voix baſſe.
Avec reſpect, dans un profond ſilence,
Attendons les ordres des Dieux.

Un long ſilence, pendant lequel on voit du fond de la forêt s'élever une grande flamme, qui, en ſe diſſipant, laiſſe une obſcurité encore plus profonde.

Et le Chœur continue.

De la Divinité, ces redoutables feux
Annoncent la préſence.
Avec reſpect, dans un profond ſilence,

Attendons les ordres des Dieux.
Encore un ſilence.

BRITOMARE.

Le Miniſtre s'avance.....
Je crois lire déja ma perte dans ſes yeux.

SCENE V.

Les mêmes, le CHEF des Druides.

Le CHEF des Druides.

A nos divines loix Maſſilie eſt rebelle.
D'un fol amour la flamme criminelle
De la diſcorde allume le flambeau.
De ce coupable feu pour vous tout eſt à craindre;
Mais dans le ſang hâtez-vous de l'éteindre.
Au ſein qui l'a fait naître enfoncez le couteau.

BRITOMARE.

O ſuprême juſtice!
Ciel, à quel prix nous donnez-vous la paix!
Ah! reprenez plutôt vos funeſtes bienfaits...

Il apperçoit que les Druides préparent l'autel & l'ornent de feuillages.

Epargnez à mes yeux ce ſanglant ſacrifice.
Il ſort.

Le CHEF des Druides
Et tous les Chœurs.

Rendons graces aux Dieux:

Célebrons leur clémence :
Verſons le ſang qui leur eſt odieux.
Le ſang, qui va couler, ſuffit à leur vengeance.

SCENE VI.

Les mêmes, excepté BRITOMARE.

MASSILIE *ornée comme une victime, & conduite par des Druides.*

MASSILIE.

HÉLAS ! faut-il que deux fois en ce jour
A l'autel je ſois amenée ?...
J'allois, conduite par l'Amour,
Au temple d'Hyménée....
Mais au tombeau la mort conduit mes pas...
Au-lieu de fleurs... ces ornements funebres...
Au flambeau de l'Hymen ſuccedent les ténebres,
Et les horreurs d'un injuſte trépas.

Ta flamme, Amour, m'éclaire encore ;
Mais nul eſpoir, hélas ! ne luit plus pour mon cœur ;
Et toujours plein de l'amant qu'il adore,
Il va du ſort éprouver la rigueur.

Le Druide eſt prêt à la frapper.

SCENE VII.

Les mêmes, EUXÈNE, SOLDATS PHOCÉENS.

EUXÈNE.

Il arrache la hache des mains du Druide.

AH ! cruels, arrêtez.... Miniſtre ſanguinaire,
Sur une tête innocente & ſi chere,
De quel droit oſes-tu faire tomber tes coups ?

Le CHEF des Druides.

Je ſers les Dieux qui vont confondre ton audace.

EUXÈNE.

Inutile menace :
Ils te livrent toi-même à mon juſte courroux ;
Et tu ſeras la premiere victime.
aux ſiens.
Vous, frappez, ſecondez la fureur qui m'anime.

Les Phocéens ſe diſpoſent à charger les Gaulois.

SCENE VIII.

Les mêmes, excepté MASSILIE, qui a disparu dans le tumulte.

DIANE *s'éleve & paroît au-dessus de l'autel.*

DIANE.

CONNOISSEZ enfin, ô Gaulois,
Les Dieux qui regnent dans vos bois.

Diane quelquefois, sous ces sombres feuillages;
Se plut à contempler de vos mâles courages
L'intrépide fierté,
Et de vos mœurs sauvages
La noble austérité.

Mais, par vos affreux sacrifices,
Avez-vous cru rendre les Dieux propices?
De cet autel ensanglanté
Vous avez fait fuir la divinité.

C'est en mon nom qu'Euxène vous présente
De sages loix & de plus douces mœurs.
Reconnoissez vos coupables erreurs.
Quittez ces lieux, où regne l'épouvante:
Unis avec les Grecs, formez un peuple heureux:
Chérissez les humains, & servez mieux les Dieux.

Au temple, qu'à Diane a consacré ton zele,
Tu reverras, Euxène, une amante fidelle.

Gaulois, vous héſitez ! eh ! n'avez-vous de foi
Qu'à vos prêtres, qu'à leurs oracles ?
Le Ciel doit-il pour vous prodiguer les miracles ?
De ces Dieux inconnus, qui cauſoient votre effroi,
Oſez ſoutenir la préſence.
Vous en faiſiez des Dieux cruels :
Connoiſſez-les, ces Dieux, pleins de clémence,
Dont vos fureurs ont ſouillé les autels.

Diane s'éleve dans les airs, & diſparoît. La forêt eſt ſoudain illuminée d'une vive clarté. Chacun des chênes, qui forme l'enceinte, s'ouvre ; & il en ſort une Nymphe de Diane.

Le CHEF des Druides.

Ciel, à ce ſéducteur ſoumets-tu la nature ?
Fuyons ces lieux qu'habite l'impoſture.

Le CHŒUR de Gaulois.
En s'enfuyant.

Fuyons ces lieux qu'habite l'impoſture.

SCENE IX.

NYMPHES de Diane, EUXÈNE, SOLDATS PHOCÉENS.

EUXÈNE.

O Diane, jamais ſur les monſtres des bois
Vous ne lancez en vain vos fleches immortelles :
Faites donc triompher vos loix
De la férocité de ces Peuples rebelles,

LE CHŒUR.

O Diane, jamais sur les monstres des bois
Vous ne lancez en vain vos fleches immortelles:
Faites donc triompher vos loix
De la férocité de ces peuples rebelles.

EUXÈNE.

Vous, Nymphes, qu'en ces lieux
Rassemble votre Reine,
Pour célébrer des bois l'auguste Souveraine,
A nos concerts daignez unir vos jeux.

ON DANSE.

Course, & jeux des Nymphes.

EUXÈNE.

Dans ces sombres retraites
On n'entendra plus désormais
Que de tendres musettes,
Qui de l'Amour chanteront les bienfaits.

Au plus charmant mystere
Ce bois doit être consacré;
Et la verte fougere
Sera l'autel des amants révéré.

ON DANSE.

Les Nymphes continuent leurs jeux, les Phocéens s'unissent à elles pour former le divertissement.

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

ACTE IV.

Le Théâtre repréſente le rivage de la mer : ſur le bord d'un côté on voit le temple de Diane ; de l'autre on apperçoit la poupe d'un vaiſſeau prêt à faire voile.

SCENE I.

MASSILIE *ſortant du temple.*

CRUELS remords, eſpoir flatteur,
Ceſſez de partager mon cœur.

Hélas ! Ne puis-je aimer, ſans être criminelle ?
Je me trouve à la fois
Infidelle à nos loix,
A mon pere rebelle.

Cruels remords, eſpoir flatteur,
Ceſſez de partager mon cœur.

Puis-je éteindre le feu qui dévore mon ame,
Quand tout excuſe mon amour ?
Euxène m'a ſauvé le jour.
Le Ciel même, le Ciel favoriſe ma flamme.

Cruels remords, eſpoir flatteur,
Ceſſez de partager mon cœur.

On porte ici ſes pas.... le bruit redouble.
Dans ce temple cachons mes ennuis & mon trouble.

SCENE II.

EUXÈNE, MATELOTS.

EUXÈNE.

AMIS, veillez ſur les deſtins
Du dépôt précieux que je mets en vos mains.

Neptune, calmez l'onde :
Que des vents enchaînés le ſouffle impétueux
Laiſſe, au gré de nos vœux,
Regner ſur vos états la paix la plus profonde.

Euxène entre dans le temple.

SCENE III.

MATELOTS.

LE CHŒUR.

NEPTUNE, calmez l'onde :
Que des vents enchaînés le ſouffle impétueux
Laiſſe, au gré de nos vœux,
Regner ſur vos états la paix la plus profonde.

SCENE IV.

MASSILIE, EUXÉNE, MATELOTS.

MASSILIE.

QU'OSEZ-vous exiger !

EUXÈNE.

Le ſalut de vos jours excite mes alarmes.
Ce vaiſſeau va les mettre à l'abri du danger.
Si le deſtin eſt contraire à mes armes,
J'abandonne au vainqueur ces murs & ces travaux.
Et, près de vous, Neptune à votre amant préſente
Un aſyle, où nos cœurs, tranquilles ſur les flots,
Braveront des Gaulois la fureur impuiſſante.

MASSILIE.

Je ne ſuis point en ton pouvoir.
Sous la garde des Dieux ma vertu ſe raſſure;
Et ſi l'Amour triompha du devoir,
M'en faire ſouvenir, c'eſt me faire une injure.

Oui ; quel que ſoit le ſort
Que le Ciel me prépare,
Je l'attendrai.

EUXÈNE.

Barbare;
Vous attendrez la mort.

De vos vertus l'auſtérité farouche
A donc, dans votre cœur, éteint tout ſentiment ?
Et le ſort d'un amant
N'a donc rien qui vous touche ?

Croyez-vous qu'à votre trépas
Euxène pût ſurvivre ?
Au tombeau, pour vous ſuivre,
L'Amour auroit bientôt précipité mes pas.

Au nom de l'amour le plus tendre....

Il ſe jette aux pieds de Maſſilie, qui le releve.

MASSILIE.

A vos deſirs je ne ſaurois me rendre.

Je vous dois trop, pour vous laiſſer douter
De ma vive tendreſſe.
Mais à notre bonheur le deſtin s'intéreſſe.
Eſpérons ſon ſecours : ſachons le mériter.

Amour, couronne ton ouvrage :
Vole : comble nos vœux.

EUXÈNE.

Viens recevoir l'hommage
De deux cœurs enflammés de tes plus tendres feux.

ENSEMBLE.

Amour, couronne ton ouvrage :
Vole : comble nos vœux :
Viens recevoir l'hommage
De deux cœurs enflammés de tes plus tendres feux.

EUXÈNE.

Chantez ma gloire ;
Célébrez mon bonheur.
Je triomphe d'un cœur
Qui s'applaudit de ma victoire.

LE CHŒUR.

Chantons ſa gloire ;
Célébrons ſon bonheur ;
Il triomphe d'un cœur
Qui s'applaudit de ſa victoire.

ON DANSE.

Entrée de matelots : divertiſſement provençal.

Une MATELOTTE.

Sur les flots
Les vents & l'orage,
Aux timides matelots,
Font perdre courage.

Mais les amours
S'accroiſſent par les peines ;
Et dans les chaînes
Un amant eſpere toujours.

Sa réſiſtance
Laſſe le ſort ;
Et ſa conſtance
Le mene au port.

ON DANSE.

SCENE V.

Les mêmes, BRITOMARE.

BRITOMARE.

MASSILIE!...

MASSILIE.

Ah ! mon pere...

BRITOMARE.

Ah ! lâche ſéducteur !...

EUXÈNE.

Jetez ſur vos enfants un regard moins ſévere :
D'un injuſte reproche épargnez-nous l'horreur.

Nous avouons des feux que les Dieux ont fait naître.
N'en doutez point : le Ciel de tous les cœurs eſt maître.
Sur nous, ſur nos ſujets,
S'il unit notre deſtinée,
Le flambeau d'Hyménée
Eſt l'inſtrument de ſes ſages projets.

BRITOMARE.

Tu te flattes en vain, étranger téméraire;
Et du Ciel, par ta main, que veux-tu que j'eſpere ?

EUXÈNE.

Le bonheur... oui : des mœurs douces, des loix,

Et des arts la ſcience active,
Que la nature ici tardive
Refuſe encore aux hôtes de ces bois.

BRITOMARE.

Que ne dis-tu la paix, quand le feu de la guerre
Eſt près d'embrâſer mes états ?
Tes préſents ſont les vices de la terre,
Dont tu voudrois infecter ces climats.

Déja les Gaulois ſont en armes.
De la Religion le glaive meurtrier
Eſt prêt à te ſacrifier.
Les Prêtres à leur tête excitent les alarmes...

EUXÈNE.

Leur empire eſt détruit.
Ils regnoient dans la nuit ;
Vous gémiſſiez dans l'eſclavage ;
Mais de l'erreur ce jour diſſipe le nuage.

BRITOMARE.

Dans tes projets ceſſe de t'aveugler :
Rends-moi ma fille...

EUXÈNE.

Eſt-ce pour l'immoler ?
Pere dénaturé !...

BRITOMARE.

Tu déchires mon ame.

EUXÈNE.

Ne crains rien de ma flamme ;
Sans ton aveu je ne puis être heureux ;
Et ta fille l'attend pour couronner mes vœux.

BRITOMARE.

Tu l'oſes demander ! Euxène...
Va : je te jure une immortelle haine.

EUXÈNE.

A force de vertus
Nous ſaurons vaincre tes refus.

SCENE VI.

Les mêmes, PRÊTRESSES de Diane.

EUXÈNE.

DE la plus chaſte des Déeſſes,
Reſpectables Prêtreſſes,
Venez : je vous remets ce dépôt précieux.
à Maſſilie.
Excuſez cette violence
Qui conſerve vos jours & l'eſpoir de mes feux.

BRITOMARE.

Traître, de cet affront j'aurai bientôt vengeance.
Il ſort.

EUXÈNE.

J'ai pour moi la vertu, mon amour & les Dieux.

SCENE VII.

Les mêmes, excepté BRITOMARE.

La GRANDE-PRÊTRESSE.

DES Déeſſes la plus ſévere
Daigne de deux Amants favoriſer l'ardeur.
Applaudis-toi, Dieu de Cythere;
Tu dois cette faveur
A la flamme ſincere
Que tes traits bienfaiſants allument dans leur cœur.

Le CHŒUR des Prêtreſſes.

Applaudis-toi, Dieu de Cythere;
Tu dois cette faveur
A la flamme ſincere
Que tes traits bienfaiſants allument dans leur cœur.

ON DANSE.

Entrée des Prêtreſſes, qui mettent Maſſilie au milieu d'elles, & la reconduiſent au temple : les Matelots ſuivent en danſant juſques à la porte du temple, pendant que tous les Chœurs répetent.

Tous les CHŒURS.

Des Déeſſes la plus ſévere
Daigne de deux Amants favoriſer l'ardeur.
Applaudis-toi, Dieu de Cythere;
Tu dois cette faveur
A la flamme ſincere
Que tes traits bienfaiſants allument dans leur cœur.

ACTE V ET DERNIER.

Le Théâtre repréſente la ville de Marſeille, en l'état où elle eſt reſtée à la fin du premier Acte.

SCENE I.

EUXENE, SOLDATS Phocéens.

LE CHŒUR.

REPOUSSONS dans les bois
Cette troupe barbare;
Et vainqueurs une fois
Du cruel Britomare,
Nous ferons reſpecter nos armes & nos loix.

Euxène pendant ce Chœur range ſes ſoldats en bataille.

EUXÈNE.

C'eſt ici qu'il faut les attendre.
Contre nos ennemis,
Ces murs mal affermis
Ne ſauroient nous défendre.

Le CHŒUR de Gaulois

derriere la Scene.

Courons, renverſons ces remparts.
Que la mort vole avec nos dards.

SCENE II.

Les mêmes, BRITOMARE, GAULOIS armés, les DRUIDES ſont à leur tête.

BRITOMARE,

aux ſiens.

ARRÊTEZ...

à Euxène.

Rends-moi Maſſilie,
Perfide raviſſeur:
Tu pourras à ce prix déſarmer ma fureur,
Et mériter la vie.

EUXÈNE.

Pour conſerver la ſienne & l'objet de mes vœux,
Tout mon ſang, s'il le faut, va couler à tes yeux.

BRITOMARE.

Je peux te contenter. Vous, guerriers, en ſilence
Soyez témoins de nos combats.
Pour ſervir ma vengeance
Il ſuffit de mon bras.

EUXÈNE.

Que me propoſes-tu ? lorſque du ſort des armes
Tout mon deſir eſt de ſauver tes jours.
Epargnons d'éternelles larmes
Au tendre objet de mes amours.

Britomare joint Euxène pour le combattre : les Phocéens veulent défendre leur chef qui les arrête.

BRITOMARE.

Défends ta vie ; ou, comme une victime,
J'immole un lâche au transport qui m'anime.

Euxène se dispose au combat.

SCENE III.

Les mêmes, MASSILIE.

MASSILIE.

CIEL ! Euxène... mon pere...

Massilie se précipite entre les deux combattants, & tombe aux pieds de son pere.

BRITOMARE.

A son aspect mon cœur
Sent croître sa fureur...
Retire-toi, perfide ;
Ou le désespoir qui me guide,
Peut-être dans ton sein...

Britomare menace de son épée Massilie, qui reste à ses genoux.

EUXÈNE.

Arrête... ah ! Dieux ! c'est ici que ta main
Doit assouvir ta rage.

Euxène présente son sein à Britomare.

MASSILIE *à Britomare, dont elle embraſſe les genoux.*

Ah ! mépriſez cet aveugle courage.

J'ai mérité la mort :
Heureuſe, ſi mon pere,
Dans ſa juſte colere,
Termine mon funeſte ſort !

SCENE IV.

Les mêmes, MINERVE, les GÉNIES des Arts & des Sciences.

Minerve deſcend ſur un nuage qui couvre toute la Scene : les Génies, avec leurs attributs, ſont grouppés ſur ce nuage.

EUXÈNE.

QUELS doux concerts ſe font entendre ?
Dans ces lieux pleins d'horreur,
Quel Dieu daigne deſcendre ?
Eſt-ce un Dieu favorable, ou bien un Dieu vengeur ?

A mes deſirs le Ciel n'eſt point contraire.
C'eſt Minerve, des Grecs Déeſſe tutélaire.

Le CHEF des Druides.

Quel preſtige nouveau vient éblouir nos yeux ?

BRITOMARE.

Ces Etrangers ſont-ils les favoris des Dieux ?

MINERVE.

Oui ; de ſes dons le Ciel pour vous avare ;
Sur les mortels, amis des arts & de la paix,
Verſe avec plaiſir ſes bienfaits ;
Mais de votre climat barbare
Euxène adoucira les mœurs,
Et vous fera des Dieux partager les faveurs.

Des arts puiſſants Génies,
Quittez ma cour :
Volez ; répandez-vous ſur ces rives chéries ;
Régnez dans ce ſéjour.

Les Génies deſcendent du nuage, parcourent la Scene en danſant, & diſparoiſſent.

MINERVE.

Ne craignez pas qu'Euxène ;
Gaulois, à votre liberté,
Prépare une odieuſe chaîne.
Non : la main de cette beauté,

Elle montre Maſſilie.

Des préſents qu'il vous fait, eſt le prix qu'il deſire ;
Et c'eſt à vous qu'eſt reſervé l'empire.

Sur les bords de la Seine un trône glorieux
S'éleve, & préſente à mes yeux
Un Prince né pour le bien de la terre.
L'Europe en lui reſpecte un vainqueur généreux ;
Ses ſujets chériſſent un pere.

La paix regne avec lui ;
Il enchaîne à ſes pieds Bellone & la Victoire.
La juſtice & les arts ſont le plus ferme appui
De ſa puiſſance & de ſa gloire.

Ta ville peut un jour, ſous l'empire Gaulois,
Regretter ſa gloire éclipſée,
Sa liberté, ſes loix :
Mais ſa félicité paſſée,
Euxène, renaîtra ſous le meilleur des Rois.

Minerve s'éleve avec le nuage, qui en ſe diſſipant, laiſſe voir la ville de Marſeille entierement bâtie. Les Génies des arts & des ſciences en occupent les différents points de vue.

SCENE V & derniere.

EUXÉNE, SOLDATS Phocéens, BRITOMARE, MASSILIE, DRUIDES, GAULOIS.

FEMMES Gauloiſes & Phocéennes qui arrivent de divers côtés.

GÉNIES *placés aux différents points de vue de la ville.*

EUXÈNE *en ſuivant des yeux Minerve qui s'éleve & diſparoît dans les airs.*

Eh quoi ! Déeſſe bienfaiſante,
Déja la main des arts,
De ma ville naiſſante,
Acheve les remparts !

CHŒUR *dialogué à voix baſſe, entre le Chef des Druides & les Gaulois.*

A ce nouveau prodige
Pouvons-nous réſiſter ?
Ce n'eſt point un preſtige :
La vérité nous parle ; il la faut écouter.

BRITOMARE.

Nous adorons tes Dieux, Euxène.
Je ſens que dans mon cœur
L'amitié ſuccéde à la haine.
C'eſt éprouver déja leur plus douce faveur.

EUXÈNE.

Vous triomphez : recevez notre hommage ;
O Minerve, regnez dans ce climat ſauvage.

BRITOMARE.

Et notre bonheur déſormais,
De vos bienfaits
Sera l'ouvrage.

Le CHEF des Druides.

Vous triomphez : recevez notre hommage ;
O Minerve, regnez dans ce climat ſauvage.

EUXÈNE, BRITOMARE,
Le CHEF des Druides.

Enſemble.

Et notre bonheur déſormais,

De

De vos bienfaits
Sera l'ouvrage.

BRITOMARE.

Ma fille, de la paix
Votre main doit être le gage.

MASSILIE.

A remplir vos ſouhaits ;
Sans peine je m'engage.

Britomare unit Euxène & Maſſilie.

EUXÈNE.

Célébrons ce grand jour
D'éternelle mémoire.
Les Arts, & le Dieu de l'Amour
En partagent la gloire.

Tous les CHŒURS.

Célébrons ce grand jour
D'éternelle mémoire.
Les Arts, & le Dieu de l'Amour
En partagent la gloire.

EUXÈNE.

Cité, digne ouvrage des Arts,
Vous offrirez ſans ceſſe
Les dons du Ciel à nos regards.
Portez auſſi, de ma tendreſſe,
Aux ſiecles à venir,
L'aimable ſouvenir.

Ayez nom, Massilie :
Les Arts vous auront embellie,
Pour être, sous ce nom charmant,
De mon amour l'éternel monument.
O cité trop heureuse, ayez nom, Massilie.

ON DANSE.

Entrée des Génies, qui forment un divertissement caractérisé.

LE CHŒUR.

Célébrons ce grand jour
D'éternelle mémoire.
Les Arts, & le Dieu de l'Amour
En partagent la gloire.

MASSILIE.

Qu'ils regnent toujours dans ces lieux ;
Tandis que l'art d'une riche parure
Ornera la nature,
Pour le plaisir des yeux ;
Que l'amour dans nos ames
Fasse briller ses flammes.

EUXÈNE, MASSILIE.

Ensemble.

Et les Arts & l'Amour, tout comblera nos vœux
Qu'ils regnent toujours dans ces lieux.
Tandis que l'Art, &c.

ON DANSE.

Entrée de Phocéens, Soldats, Matelots & Phocéennes.

UNE PHOCÉENNE.

Gaulois, à l'alégreſſe
Livrez vos cœurs.
Vous pouvez, ſans foibleſſe,
Du plaiſir goûter les douceurs.

Si votre vertu ſévere
Vous défend la volupté;
La raiſon, qui vous éclaire,
Vous invite à la gaieté.

LE CHŒUR de Phocéennes.

Si votre vertu ſévere
Vous défend la volupté;
La raiſon, qui vous éclaire,
Vous invite à la gaité.

ON DANSE.

Pendant ce Chœur les Phocéens danſent. Les Gaulois & Gauloiſes cédent à leurs inſtances, & forment avec eux un divertiſſement général.

EUXÈNE.

Vous, profanes mortels, qui, dans de tendres chaînes
Ne voyez que des peines,
Venez connoître ici l'Amour & ſes bienfaits.
Il fait regner la paix;

Il attendrit des cœurs ſauvages :
Aux plus indomptables courages
Il fait goûter la douceur de ſes nœuds.
Triomphe, Amour ; & nous ſerons heureux.

ON DANSE.

FIN.

THÉSÉE.

OPÉRA

EN TROIS ACTES.

AVANT-PROPOS.

THÉSÉE eſt un des perſonnages de l'antiquité, que la fable a rendus le plus fameux. Il paſſoit pour fils de Neptune ; mais ſon véritable pere étoit Egée, Roi d'Athènes.

On a toujours attaché, à une haute naiſſance, plus de mérite que l'on ne devroit raiſonnablement y en trouver. Et de tout temps les hommes ont cherché à ſe donner pour ce qu'ils n'étoient pas. A quoi ſervent les titres de nobleſſe, à la plupart de ceux qui ſe vantent d'une origine illuſtre ? ſinon à leur reprocher leur baſſeſſe perſonnelle, que ne peut couvrir une gloire d'emprunt. Il n'eſt de gloire réelle, que celle que l'on acquiere, ſoit en expoſant ſon ſang pour la patrie, ſoit en méritant d'elle par d'autres actions, qui, ſans être auſſi éclatantes, ne ſont pas moins utiles. Car les vertus pacifiques peuvent faire autant de Héros, que les qualités guerrieres. Ce ſont-là les véritables titres de nobleſſe ; & quand à ceux-ci un grand homme joint l'éclat d'une haute naiſſance, la gloire de ſes aïeux ſert à donner du luſtre à la ſienne : elle met ſes vertus & ſes actions dans un plus beau jour. On admire, on chérit, on reſpecte un ſang, qui ne s'eſt jamais démenti, & qui tranſmet l'héroïſme,

comme héréditaire, de génération en génération. Si l'idée flatteuſe, que l'on attache communément à l'avantage d'être iſſu d'aïeux illuſtres, a quelqu'autre utilité ; c'eſt de pouvoir échauffer dans des ames bien nées, mais refroidies par le poiſon contagieux du ſiecle, le principe des vertus héroïques, que la nature y a dépoſé, & lui donner l'activité dont il a beſoin pour ſe développer.

Voilà ce qui eſt arrivé à notre Héros. Sa vie eſt un mêlange de hauts faits, dignes du ſang illuſtre dont il ſe glorifioit, & d'actions honteuſes, qui avoient leur principe dans la contagion univerſelle du ſiecle où il vivoit. Cette vie eſt, au merveilleux près que la fable y a répandu, le tableau fidele de celle de la plupart des Héros de nos jours. Si le ſentiment de vanité que Théſée avoit conçu de ſa grande naiſſance, n'eût pas été un aiguillon, qui le preſſoit ſans ceſſe de ſuivre le chemin de la gloire où il étoit appellé, Théſée n'eût été, dans ſon ſiecle, qu'un brigand, un ſcélérat, fameux par la dépravation de ſes mœurs, & par l'excès de ſes violences ; & qui, dans notre ſiecle, lui reſſembleroit, ſans être ému auſſi puiſſamment que lui, par le point d'honneur, ne ſeroit que l'objet du mépris & de la haine publique, & peut-être de la juſte vengeance des loix.

Nous n'avons pas à propoſer aujourd'hui à ceux qui ont beſoin d'encouragement un motif pareil à celui qu'on donnoit à Théſée, en lui faiſant croire qu'il étoit fils d'un Dieu. Mais on en peut trouver d'équivalent. Et, à dire vrai, la politique du pere de Théſée fut principalement cauſe de cette fable.

Egée n'avoit point d'enfants. Il alla conſulter l'oracle de Delphes, ſur les moyens d'obtenir poſtérité. On voit que ces ſortes de pélerinages ne ſont pas nouveaux. Mais je ne vois pas comment ils auroient eu alors autant d'efficacité, qu'ils ont pu en avoir depuis. Car, pour cela, ce n'auroit pas dû être au pere à faire le pélerinage ; il auroit dû y envoyer ſon épouſe ; & à ſon retour il auroit pu voir ſes vœux exaucés. Mais, dans ſon voyage, Egée s'arrangea de maniere, que ſa femme n'auroit pas pu mieux faire.

Il avoit reçu de l'Oracle pour réponſe, qu'il devoit s'abſtenir des femmes, juſqu'à ſon retour à Athènes. Cet Oracle étoit fort ſage. Celui qui l'avoit rendu ſavoit apparemment que le ſeigneur Egée ne faiſoit guere abſtinence ; & que, malgré ſon âge avancé, il ne conſultoit pas le calendrier des vieillards. Les hommes peu ſobres & les femmes ne manqueront pas de dire que les gens du vieux

temps avoient de meilleurs almanachs que les nôtres. Celui de Lafontaine étoit cependant très-bon, pour le temps où il l'a fait ; car dès-lors les hommes vieilliſſoient promptement. Il eſt même aujourd'hui d'un uſage encore plus néceſſaire qu'il ne l'a jamais été. Et peut-être que bientôt les jeunes-gens, en entrant dans l'âge de puberté, ſeront obligés d'y chercher la regle de leur conduite. Il faut eſpérer que, quand les choſes en ſeront venues à ce point-là, elles reprendront un autre cours : & qu'en apprenant à conſerver la fleur précieuſe de ſa jeuneſſe, on ſaura ſe ménager, pour un âge mûr, des fruits qui, pour être attendus, n'en ſont que plus ſavoureux.

Quoi qu'en diſent ceux qui n'aiment pas l'abſtinence, il n'eſt pas moins vrai que, ſuivant l'oracle, Egée en avoit beſoin, pour ſe rendre habile à mériter, lors de ſon retour, le glorieux titre de pere.

Mais les beaux yeux d'Ethra en ordonnerent autrement. Elle étoit fille de Pithée, Roi de Tréſene, qu'Egée viſita, en retournant à Athènes. Il lui apprit le motif de ſon voyage à Delphes, & la réponſe de l'Oracle. Pithée rit de la ſimplicité du bon Roi Egée : il lui fit entendre, par je ne ſais quel raiſonnement phyſique ou moral, qu'il étoit en

état de donner un démenti à l'Oracle, s'il vouloit accepter la main de ſa fille, qu'il lui préſenta. Les charmes d'Ethra acheverent de perſuader Egée, qui en peu de temps éprouva que l'appât de la nouveauté eſt un puiſſant mobile, & qu'il peut ſuppléer quelquefois aux reſſources que fournit l'abſtinence. Si ce moyen a quelque efficacité, il n'eſt pas aſſurément auſſi honnête, que celui propoſé par l'Oracle. Mais il eſt inutile de faire le procès aux Héros des temps fabuleux, puiſqu'il n'eſt pas aujourd'hui de petit bourgeois, qui ne trouvât mauvais qu'on lui cherchât querelle ſur ce fait.

Egée partit de Tréſene, en laiſſant à Ethra le dépôt de ſes plus cheres eſpérances, qui mettoit l'Oracle en défaut. Il recommanda le plus grand ſecret ſur cette affaire, qu'il croyoit avoir intérêt de laiſſer ignorer à Pallas, dont les enfants, au nombre de cinquante, lui faiſoient ombrage.

En effet, la puiſſance d'une maiſon conſiſtoit jadis principalement dans le nombre des enfants. Les Grands ont bien changé de ſyſtême à ce ſujet. Le nombre d'enfants leur eſt à charge. Pour l'éviter, ils s'arrangent de maniere, qu'ils ſe trouvent quelquefois au dépourvu. Leur vanité eſt bien plus flattée de l'eſpérance, qu'un ſeul héritier réunira ſur ſa tête toute l'opulence de leur maiſon, que du

partage qu'il en feroit avec des freres, plus dignes que lui peut-être de ſuccéder au nom de ſes aïeux. Comme ſi la véritable gloire ne pouvoit briller ſans le faux éclat de la richeſſe : comme ſi la grandeur réelle, qui n'a d'autre fondement que la vertu, ne pouvoit ſe ſoutenir qu'à l'aide de tout ce que le luxe & la molleſſe ont inventé pour favoriſer le vice.

Afin que l'origine du fils, qu'Egée eſpéroit, demeurât mieux cachée, il fut convenu qu'on lui laiſſeroit ignorer le nom de ſon pere : qu'Ethra le lui enverroit auſſi-tôt qu'elle le jugeroit en état de porter les armes, en lui faiſant ſoulever la pierre ſous laquelle Egée avoit dépoſé ſon épée, dont on armeroit la main de ſon fils. L'événement répondit aux vœux du Roi d'Athènes. Ethra donna le jour à un Prince, qui fut nommé Théſée : & pour écarter tout ſoupçon d'un commerce honteux, elle avoit publié dès le commencement de ſa groſſeſſe, que Neptune l'avoit honorée de ſa viſite. On étoit accoutumé, dans ces temps merveilleux, à de pareilles viſites : & l'on ſavoit que ce n'étoit pas en vain que les Dieux ſe mettoient en frais auprès des jeunes mortelles. Cette impoſture fut très-utile à la mere, dont elle ſauva l'honneur, & au fils dont elle enflamma le courage, dès qu'il con-

nut les devoirs que lui impoſoit une ſi glorieuſe origine.

Quoique l'éducation ſoit bien plus puiſſante, que la force du ſang, pour porter les enfants au vice, ou à la vertu : quoique cette vérité ſe démontre tous les jours, ſoit dans les rejetons d'une tige corrompue, qui ne doivent leur proſpérité qu'aux ſoins avec leſquels on les a cultivés, ſoit dans les malheureux héritiers d'une maiſon illuſtre, qui, faute d'avoir reçu une éducation proportionnée à leur naiſſance, déshonorent le nom qu'ils portent : il y a cependant apparence que Théſée avoit reçu de ſon véritable pere le principe des vices, qui ont terni l'éclat de ſes belles actions. On a vu combien Egée étoit peu abſtinent. Quelqu'un trouvera peut-être qu'il étoit bien-heureuſement conſtitué. Mais, ſans m'amuſer à diſputer ſur les goûts, je ſoutiens que cette conſtitution produit toujours plus de mauvais effets que de bons. La vie de Théſée en eſt une preuve ; & je pourrois en trouver d'autres moins éloignées. Si cette fâcheuſe influence n'eût été un peu corrigée par l'éducation que Théſée avoit reçue, à peine ſeroit-il digne aujourd'hui de paroître ſur nos Théâtres.

Les ſoins que l'on a pris de l'enfance de Thé-

ſée, n'ont pas moins influé ſur l'être phyſique que ſur le moral. En peu de temps ſon corps robuſte devint propre aux plus grands travaux. On raconte de Théſée, & des autres Héros de ſon ſiecle, des exploits, qui nous paroiſſent incroyables, parce qu'ils ſont au-deſſus des forces actuelles de l'homme. Que l'on en retranche tout le merveilleux que la fable y a mis, il en reſtera toujours aſſez, pour nous étonner, & pour nous convaincre que la nature humaine a dégénéré.

Quelles ſont donc les cauſes de ce dépériſſement ? Elles ſont en grand nombre ; entr'autres, la molleſſe, la ſenſualité, l'abus des plaiſirs de toutes les eſpeces, qui, dans chaque génération, ont fait de nouveaux progrès, & ont toujours abaiſſé d'un degré les forces naturelles de l'homme. Qu'on examine ſeulement le tort que font à la nature ces meres criminelles, qui en violent une des plus ſaintes loix. Le fruit qu'elles portent, eſt à peine ſorti de leur ſein, qu'il en eſt écarté, & jeté au hazard dans des mains mercenaires. La nature en vain lui deſtine, pour ſon accroiſſement, une ſubſtance propre & néceſſaire ; on tarit pour lui les principes de la vie juſque dans leur ſource. On le traite comme une plante paraſite, qui ne pourroit qu'altérer l'embonpoint & la vigueur du tronc auquel

il eſt attaché ; comme ſi c'étoit le hazard, & non la nature qui l'y a placé : on l'en retranche inhumainement, pour le enter ſur un autre, d'où il ne peut tirer que des ſucs indigeſtes, parce que la nature ne les a pas préparés pour lui. Combien de ſiecles ſe ſont écoulés juſqu'à nous, depuis que les femmes, indignes du nom de meres, ſe plaiſent à outrager ainſi la nature ? doit-on chercher ailleurs la cauſe du dépériſſement phyſique de l'humanité ? Sans doute que ces hommes jadis célebres, autant par la fermeté de l'ame que par la vigueur du corps, avoient, comme Théſée, ſucé, avec le lait, toutes les qualités phyſiques & morales, qui en ont fait des Héros. Car, n'en doutons pas, un corps vigoureuſement conſtitué, ſert rarement d'enveloppe à un cœur foible & puſillanime.

Auſſi Théſée étoit-il encore fort jeune, lorſque ſa mere le conduiſit à la pierre, ſous laquelle Egée avoit caché ſon épée. Il la leva ſans peine, & ſaiſit cette épée avec une ardeur, qui fut le préſage de la gloire dont il alloit ſe couvrir. Il ne méditoit rien moins que de ſuivre les pas d'Hercule, & de purger la terre des monſtres que ce Héros y auroit laiſſés. Mais il trouvoit, en même temps, dans un ſi beau modele, des exemples qui ne flattoient pas moins les inclinations vicieuſes, que lui

avoit tranſmiſes, avec le ſang, ſon véritable pere.

L'amour, après la gloire, étoit ſa paſſion dominante. Ce n'étoit pas cet amour pur, délicat, & conſtant, ce ſentiment honnête d'un cœur vertueux. C'étoit plutôt un libertinage d'eſprit, un goût vif pour la nouveauté, un ſentiment de vanité, qui ne lui faiſoit trouver de plaiſir que dans le nombre de ſes conquêtes amoureuſes ; auxquelles il attachoit peut-être autant de mérite qu'à ſes exploits guerriers.

Eglé fut la premiere victime de ſon ardeur volage. Cette aimable fille étoit de la cour d'Ethra. Elle avoit été élevée avec Théſée dans le palais de Pithée, & ne put ſe garantir de la ſéduction que l'éclat des qualités naiſſantes de ce jeune Héros rendoit inévitable. La mere de Théſée s'apperçut bientôt de ſon intelligence avec Eglé. Et loin de s'y oppoſer, elle feignit de l'ignorer, pour laiſſer à ces jeunes amants la liberté dont leur tendre commerce avoit beſoin. Elle ne voyoit dans Eglé que l'objet aimable d'une paſſion naturelle qui retenoit ſon fils dans des liens honnêtes ; & elle craignoit qu'en les rompant, il n'allât ſe précipiter dans les déſordres honteux, où la jeuneſſe n'eſt que trop ſouvent entraînée par une paſſion qui n'a plus de frein.

Ce ſyſtême d'éducation peut avoir des cenſeurs. Il a cependant paru avoir auſſi des partiſans. Car depuis Ethra quelques meres ont ſemblé tenir la même conduite qu'elle à l'égard de leurs fils. Peut-être étoit-ce chez elles l'effet d'une indifférence qui ſeroit plus condamnable que l'eſprit de ſyſtême. Quoi qu'il en ſoit, de deux maux il faut toujours éviter celui qui paroît le plus à craindre. Et lorſque dans un jeune cœur, on ne ſauroit plus contenir la vivacité d'un feu, prêt à éclater comme un volcan, je laiſſe à décider lequel vaut le mieux, ou de lui permettre une iſſue facile, par laquelle il puiſſe s'exhaler ſans éclat & ſans danger, & même s'évaporer en peu de temps ; ou de courir le riſque de ces exploſions ſubites & périlleuſes, qui portent au loin l'incendie, ſans épuiſer les principes de la fermentation.

Quelques douceurs que dût trouver Théſée dans un commerce ſi facile, elles n'étoient pas capables de remplir ſon cœur ardent & volage. D'ailleurs, après avoir quelque temps ſervi l'Amour, il ſe reprochoit de n'avoir encore rien fait pour la Gloire. Il obtint de Pithée & d'Ethra la permiſſion de voyager. Sa route lui fut tracée vers Athènes, comme on en étoit convenu avec Egée.

Nous avons bien conſervé cet uſage de faire

voyager les jeunes-gens : nous ſommes bien perſuadés des avantages qu'ils en pourroient tirer. Mais nous y prenons-nous de maniere à rendre ces voyages auſſi utiles qu'ils devroient l'être ? Le luxe & la molleſſe accompagnent nos jeunes voyageurs. Ils voient avec indifférence, & ſouvent même n'apperçoivent pas du tout ce qui mérite le plus d'attention. Ils ſe bornent à une légere ſpéculation ſur des objets frivoles ; & ils ne rapportent chez eux que des obſervations ſtériles & minutieuſes, un goût plus vif pour la diſſipation, les modes, les ridicules, & quelquefois les vices des peuples, chez leſquels ils ont vécu.

Voilà avec quel fruit on voyage aujourd'hui. Et Théſée n'étoit pas encore arrivé à Athènes, que ſon nom étoit déja placé à côté de ceux des plus fameux Héros. Son premier pas, dans la carriere de l'honneur, fut marqué par un triomphe éclatant : & la mort de Périphete, Tiran d'Epidaure, ſervit de prélude aux exploits ſans nombre, qui l'ont couvert de gloire. C'eſt au ſortir de ce premier combat, & plein de la noble confiance que devoit lui donner la victoire, que je le fais paroître ſur la Scene.

Ce Héros a déja été préſenté ſur nos théâtres ſous différents points de vue, & y a toujours of-

fert des tableaux agréables ou touchants. J'ai cru pouvoir hazarder de l'y repréſenter encore, en ſaiſiſſant, pour le peindre, le temps de la jeuneſſe où la paſſion de l'amour eſt la plus violente, & l'inſtant d'un triomphe où la gloire environne un Héros.

Parmi nos jeunes guerriers, il s'en trouvera peut-être plus d'un, qui ſe reconnoîtra au portrait que j'ai fait de Théſée. Je ſouhaite que cette reſſemblance ſoit parfaite, & que leurs belles qualités faſſent oublier, comme dans Théſée, les défauts qu'on pourroit leur reprocher.

La Fable nous apprend que Théſée, après avoir vaincu Périphète, alla combattre Sinnis, dont le brigandage & la cruauté déſoloient l'Iſthme de Corinthe. Ce ſcélérat attachoit les voyageurs à des branches d'arbre qu'il ployoit, & qui, en ſe redreſſant, les déchiroient en morceaux. Théſée trouva moyen de ſurprendre Sinnis, & lui fit le même traitement.

Périgone, fille de ce brigand, craignant pour elle le même ſort, s'enfuyoit au travers des bois : ſes vêtements s'accrocherent à des épines : elle crut être déja entre les mains de Théſée qui la pourſuivoit : la frayeur la ſaiſit au point qu'elle tomba évanouie. Théſée naturellement ſenſible aux charmes

de la beauté, ſoit que Périgone fût véritablement belle, ſoit que ſon état lui prêtât des appas, la traita plus humainement qu'elle ne s'y attendoit. Elle fut ſi contente de la maniere dont il uſa de la victoire, qu'elle auroit voulu avoir à lui offrir tous les jours de nouveaux triomphes. Mais Théſée, auſſi volage que tendre, la donna pour épouſe à Déjonée, jeune officier Œchalien de ſa ſuite. La fable ajoute même qu'elle portoit dans ſon ſein un gage précieux de la ſenſibilité de Théſée, qu'il ne reſpecta pas plus que la bonne-foi de cette malheureuſe amante. Ce dernier trait n'eſt pas fort honnête : il n'eſt pas à la louange de Théſée, ni de Déjonée. Et quoique, en nous retraçant l'idée de ce qui arrive quelquefois parmi nous, il pût reprocher à bien des gens leur défaut de délicateſſe, j'ai cru devoir le retrancher.

Je me ſuis contenté de flétrir, dans Théſée, un vice, que la coquetterie des deux ſexes rend aujourd'hui preſque excuſable. C'eſt l'inconſtance en amour, à laquelle on ſe livre autant par ſyſtême, que par tempérament. Mais les ſentiments d'Eglé & de Périgone, que je mets en oppoſition avec ceux de Théſée, les rendent odieux : au-lieu que ceux de la plupart des femmes ſervent à préſent de prétexte aux hommes, pour ne pas ſe piquer plus qu'elles d'honnêteté.

La tendreſſe d'Eglé pour un jeune Héros, qui court après les dangers, la fait voler ſur ſes pas. Elle le trouve infidele, & prêt à conſommer ſa perfidie. Elle arrive à temps pour l'empêcher de ſe rendre indigne du pardon qu'elle lui accorde facilement, parce que la confiance des amants eſt toujours égale à leurs deſirs.

Périgone a des charmes, dont elle ignore le pouvoir. Elle a autant de franchiſe que d'innocence. Elle ſait que Théſée aimoit Eglé. Elle ne conçoit pas qu'un cœur amoureux puiſſe changer d'objet : & elle rejette l'hommage de Théſée avec mépris & indignation.

Théſée ſe trouve un peu humiliée du mauvais ſuccès de ſa légéreté. Il s'en excuſe auprès d'Eglé aſſez mal-honnêtement, & comme un jeune étourdi ; il croit s'être tiré d'affaire à merveille par un compliment que la galanterie, plutôt que le repentir, lui a dicté. Et ſans la décence requiſe pour le Théâtre, je lui aurois fait faire une pirouette ſur le talon, pour le rendre parfaitement ſemblable aux impertinents originaux de notre ſiecle, que les femmes ont la bonté de trouver ſi agréables. Cette conduite de Théſée lui attire, de la part d'une Naïade, qui croit être en droit de s'intéreſſer à la gloire du fils de Neptune, une ſemonce qui

peut ſervir de leçon à d'autres qu'à Théſée. Mais on conſent d'oublier ces écarts de jeuneſſe, pour célébrer le triomphe du vainqueur de Sinnis.

Outre quelques vérités morales, que j'ai tâché de ſaiſir, j'ai cherché à donner un ſpectacle d'un goût neuf & piquant par les ſituations. Il eſt bon d'avertir qu'Eglé doit, au moment que Sinnis eſt prêt à lui faire violence, s'évanouir réellement; de maniere que Sinnis, tout féroce qu'il eſt, s'en trouve ému, & craigne même pour ſes jours. Car ſi l'évanouiſſement d'Eglé n'étoit qu'une légere pamoiſon, ou un effet de l'art que nos coquettes mettent quelquefois dans le tête-à-tête, on ne pourroit que ſe moquer de Sinnis, comme on le fait d'un écolier ſans expérience; lorſqu'en pareil cas il court aux cordons des ſonnettes, & met toute la maiſon en rumeur pour faire donner de l'eau de méliſſe à Madame, qui ordinairement eſt revenue à elle, & a congédié le benêt, avant que le ſecours ſoit arrivé.

On trouvera peut-être que Périgone devient bien promptement ſavante en amour. Je peux répondre d'un mot à cette objection, en diſant que rien ne donne de l'eſprit aux filles comme l'amour. D'ailleurs je lui ai donné un cœur ſenſible; les développements en ſont rapides, parce que les ſitua-

tions les favoriſent, & que les efforts de la paſſion ne ſont jamais lents ſur une ame facile à émouvoir.

Mais avec ce caractere de ſenſibilité, Périgone devroit-elle accepter la main de ſon amant le jour de la mort de ſon pere ? N'auroit-elle pas dû demander, comme l'amante du Cid, un an pour eſſuyer ſes larmes ? Je ne le crois pas. Ce n'eſt là qu'une regle de bienſéance, qui doit être ignorée d'une eſpece de ſauvage, comme Périgone. Théſée lui étoit déja odieux. La mort de ſon pere ne peut qu'augmenter ſa haine pour ſon meurtrier, & ne doit pas l'empêcher de chercher une ſorte de conſolation dans les bras de ſon amant. D'ailleurs elle a paſſé un certain temps en la compagnie des Naïades, qui n'ont pas manqué de la préparer à cet événement, & de la rendre ſoumiſe aux volontés du deſtin.

On cherchera peut-être par quel motif Périgone préfere Déjonée à Théſée. On ſera peut-être étonné qu'elle n'ait pas été plutôt épriſe des qualités brillantes du Chef que du mérite ordinaire d'un Officier ſubalterne, qui ne fait même rien pour mériter la préférence. Mais on ſait qu'en général il eſt difficile de ſe rendre compte à ſoi-même de ſes goûts & de leurs cauſes, ſur-tout en amour. D'ailleurs Péri-

gone, qui n'avoit jamais vu dans ſes bois des hommes d'auſſi bonne mine que l'étoient les compagnons de Théſée, qui les avoit contemplés à loiſir, qui avoit été émue d'un ſentiment de pitié en leur faveur, ſe ſeroit déterminée pour un ſimple ſoldat, comme pour Déjonée, ſi celui-ci n'eût fixé ſon attention par la vive expreſſion de ſa reconnoiſſance. Et le paſſage de la compaſſion à l'amour eſt prompt dans un cœur ſenſible. Enfin Théſée s'étoit, dès le premier abord, rendu odieux. On voit Périgone, dans le premier Acte, arriver, toute effrayée de l'ardeur que Théſée met à la pourſuivre.

Ce dernier trait peut être une leçon utile à ceux qui veulent ſe faire aimer. Trop d'ardeur alarme un cœur innocent. Trop d'empreſſement importune celui qui a de l'expérience. Trop de confiance en ſon mérite offenſe l'amour-propre, loin d'exciter la tendreſſe. Le plus grand ſecret eſt d'intéreſſer par quelques qualités aimables, quand on n'a point de malheurs à faire parler pour ſoi; car ce dernier moyen eſt infaillible. Les Belles ſe piquent d'humanité; & elles ſe croient chargées, par état, de conſoler les malheureux.

PERSONNAGES.

THÉSÉE.

SINNIS, brigand de l'Iſthme de Corinthe.

PÉRIGONE, fille de SINNIS.

EGLÉ, Amante de THÉSÉE.

DÉJONÉE, jeune Officier de la ſuite de THÉSÉE.

GUERRIERS de la ſuite de THÉSÉE.

COMPAGNES de PÉRIGONE.

NAIADES.

CORINTHIENS.

La Scene eſt dans l'Iſthme de Corinthe.

ACTE I.

Le Théâtre repréſente une forêt & des rochers.

SCENE I.

SINNIS, DÉJONÉE, GUERRIERS.

On voit les guerriers attachés à des arbres. Sinnis, armé d'une maſſue, arrive, traînant après lui Déjonée, qu'il attache de même.

SINNIS.

VIENS : de tes compagnons viens partager le ſort :
Au milieu des tourments, viens recevoir la mort....

Vous oſez m'attaquer ! d'un projet téméraire
Vous allez, malheureux, recevoir le ſalaire.
Le courage, ſans force, a de trompeurs appas:
Il vous aveugle & vous mene au trépas.

Je veux, par vos tourments, effrayer la nature.
Vos membres diſperſés
Aux habitants de l'air vont ſervir de pâture:
De votre ſang ces rochers arroſés
Seront, pour la race future,
De mon reſſentiment
L'éternel monument.

Fille du Styx, implacable vengeance,

Viens : c'eſt à toi de punir leur offenſe.
Remplis mon cœur
Du courroux qui t'enflamme ;
Fais paſſer dans mon ame
Ta plus noire fureur.

Sinnis en chantant ce qui ſuit, abaiſſe des branches d'arbre dont il meſure la portée, pour les attacher aux membres des guerriers ; en ſorte qu'en ſe redreſſant, elles puiſſent les mettre en pieces.

Je veux, par vos tourments, effrayer la nature.
Vos membres diſperſés
Aux habitants de l'air vont ſervir de pâture :
De votre ſang ces rochers arroſés
Seront, pour la race future,
De mon reſſentiment
L'éternel monument.

SCENE II.

Les mêmes, PÉRIGONE.

SINNIS.

VOUS fuyez, Périgone ?
Quel danger menace vos jours ?

PÉRIGONE.

La force m'abandonne....
Dans mon agilité j'ai trouvé du ſecours....
Vous me voyez encor toute éperdue....

En montrant les guerriers.

Leur Chef, inſtruit de leur danger preſſant,
Voloit à leur ſecours... Il s'arrête à ma vue...
Il promene ſur moi ſon regard menaçant....
Je ne ſais pas quel ſentiment l'anime....
Il me croyoit déja ſa proie ou ſa victime;
Mais ma légéreté, d'un cruel raviſſeur
A trompé la fureur.

SINNIS.

Ma fille, tu ſeras vengée:
Vous, compagnons d'un guerrier inſolent,
Tremblez; Périgone outragée
Excite à vous punir mon bras déja trop lent.

En chantant ce qui ſuit, il abaiſſe des branches d'arbre, comme on a vu auparavant.

Fille du Styx, implacable vengeance,
Viens; c'eſt à toi de punir leur offenſe.
Remplis mon cœur
Du courroux qui t'enflamme;
Fais paſſer dans mon ame
Ta plus noire fureur.

PÉRIGONE

à part.

Eſt-ce foibleſſe?... Eſt-ce juſtice?...
J'éprouve en ce moment
Un nouveau ſentiment....
Si je pouvois au moins différer leur ſupplice!

à Sinnis.

Ces malheureux

Ne m'ont point offenſée.
Epargnez l'innocent, & pourſuivez Théſée.

SINNIS.

Ah ! ta pitié me rend encor plus furieux.

PÉRIGONE. SINNIS.

Enſemble.

Faites grace : Point de grace :
Calmez-vous : Vengeons-nous :
Mépriſez leur audace : Puniſſons leur audace.
Modérez les tranſports d'un injuſte courroux. Livrons-nous aux tranſports d'un trop juſte courroux.

PÉRIGONE.

Mais leur Chef échappé rend ma vengeance vaine.

SINNIS.

Va : ſa mort eſt certaine ;
Et je conçois, dans ma fureur,
Un projet digne de mon cœur.
Oui : je vais pourſuivre Théſée.
Tu verras ſon audace à mes pieds terraſſée,
En vain de ſon vainqueur
Implorer la clémence :
Je différerai ma vengeance :
Mais ce ſera pour mieux goûter
Le plaiſir de le tourmenter.

Ses compagnons, victimes de ma rage,
Vont, ſous mes coups, expirer à ſes yeux.
De mille morts l'horrible image,
Des mourants les cris douloureux,

Dans ſon cœur déchiré, vont s'ouvrir un paſſage.
Puiſſe-t-il ſuccomber à ce ſpectacle affreux,
De frayeur expirer lui-même !
A ce prix, je renonce à la douceur extrême
De verſer ſon ſang odieux.

SCENE III.

PÉRIGONE, DÉJONÉE, GUERRIERS de la ſuite de Théſée.

Déjonée & les autres guerriers ſont reſtés attachés aux arbres.

LE CHŒUR.

Vous, que le Ciel fit plus ſenſible,
Préſervez-nous du ſort le plus horrible.

PÉRIGONE.

Ont-ils pu mériter un ſi cruel trépas ?
A leur deſtin je m'intéreſſe.

DÉJONÉE.

D'une tendre pitié le ſentiment vous preſſe :
Ne lui réſiſtez pas.

LE CHŒUR.

Vous, que le Ciel fit plus ſenſible,
Préſervez-nous du ſort le plus horrible.

PÉRIGONE.

Dans leurs yeux regne la douceur.

On n'y voit point les traits de la fureur ;
Que portent ſur un front, obſcurci de nuages,
Les triſtes habitants de nos climats ſauvages.

DÉJONÉE.

Ah ! quittez ces déſerts affreux:
Nous guiderons vos pas ſous un ciel plus heureux.

LE CHŒUR.

Vous, que le Ciel fit plus ſenſible,
Préſervez-nous du ſort le plus horrible.

PÉRIGONE.

Je ne ſais... mais mon cœur forme mille deſirs ;
Qu'il ne connoiſſoit pas encore....
Un ſentiment ſecret me promet des plaiſirs....
Qui cauſent mes ſoupirs....
Et que j'ignore.

N'héſitons plus... oui ; je le ſens :
A mon bonheur le vôtre eſt néceſſaire....
Mais de Sinnis c'eſt fruſtrer la colere....
C'eſt l'expoſer peut-être à vos reſſentiments.

DÉJONÉE.

Non ; nous reſpecterons les jours de votre pere.

LE CHŒUR.

Nous le jurons. Croyez-en nos ſerments.

PÉRIGONE.

Elle veut délier Déjonée ; mais ſes efforts ſont vains.
Hâtons-nous

Hâtons-nous : le temps preſſe...
O Ciel, ſecondez ma foibleſſe.

Elle redouble ſes efforts ; mais inutilement : elle s'éloigne & appelle ſes Compagnes.

Venez à mon ſecours,
Mes compagnes, venez : quittez votre retraite.
Ne craignez plus rien pour vos jours;
De vos cœurs ſeulement redoutez la défaite.

SCÈNE IV.

Les mêmes, COMPAGNES de Périgone, qui ſortent les unes de deſſous les rochers, les autres du fond du bois.

Les Compagnes de Périgone forment autour des Guerriers une danſe, qui peint l'étonnement & la curioſité.

ON DANSE.

PÉRIGONE.

CES Guerriers déſarmés
Ne ſont pour vous à craindre;
Qu'autant que vos cœurs alarmés,
Comme le mien, apprendront à les plaindre.

ON DANSE.

PÉRIGONE.

Croyez-vous voir dans leurs yeux la fureur;
Sur leur front la menace ?

Non, non ; voyez quelle douceur
Et quelle grace !
Ne laiſſons point périr, dans des tourments affreux,
Des mortels faits pour être heureux.

Périgone, aidée de ſes Compagnes, détache les Guerriers.

CHŒUR de Guerriers.

De l'alégreſſe
Eclatez, doux tranſport :
Banniſſez la frayeur, banniſſez la triſteſſe
Que répandoit déja l'appareil de la mort.

DÉJONÉE.

Un Dieu puiſſant, que l'univers adore,
A protégé nos jours.
Pouvez-vous à ces traits le méconnoître encore ?
C'eſt le Dieu charmant des Amours.

Oui, belle Périgone,
Vous avez ſenti ſon ardeur.
Ce ſentiment nouveau, qui vous étonne,
Eſt le feu dont l'Amour embraſe votre cœur.

Le même trait, dont il bleſſe votre ame,
Dans la mienne a porté la flamme.

Goûtez, pour la premiere fois,
Le plaiſir d'aimer & de plaire.
A quoi vous ſert d'avoir un cœur tendre & ſincere ?
Et pourquoi vos attraits orneroient-ils ces bois,
Si, du Dieu de Cythere,

On n'y connut jamais le doux myſtere,
Et ſi vous ignorez ſes loix ?

PÉRIGONE.

Mais, pourquoi ce plaiſir eſt-il mêlé d'alarmes ?
Les Soucis devroient-ils naître avec les Amours ?
Je ne ſaurois trouver à plaire tant de charmes,
Sans l'eſpoir de plaire toujours.

DÉJONÉE.

Un cœur reconnoiſſant ne peut être infidele.
Le ſouvenir de vos bienfaits
Suffiroit, pour rendre éternelle
L'ardeur que dans le mien font naître vos attraits.

PÉRIGONE.

Ah ! qu'il eſt doux de plaire, & de l'entendre dire
Par l'objet pour qui l'on ſoupire !

Goûtons, pour la premiere fois,
Le plaiſir d'aimer & de plaire.
A quoi nous ſert d'avoir un cœur tendre & ſincere ?
Et pourquoi nos attraits orneroient-ils ces bois,
Si, du Dieu de Cythere,
On n'y connut jamais le doux myſtere,
Et ſi nous ignorons ſes loix ?

CHŒUR *des Compagnes de Périgone.*

Goûtons, pour la premiere fois,
Le plaiſir d'aimer & de plaire.
A quoi nous ſert d'avoir un cœur tendre & ſincere ?

Et pourquoi nos attraits orneroient-ils ces bois,
Si, du Dieu de Cythere,
On n'y connut jamais le doux myſtere
Et ſi nous ignorons ſes loix ?

ON DANSE.

Entrée de Guerriers, qui témoignent leur reconnoiſſance à Périgone & à ſes Compagnes.

DÉJONÉE.

Célébrons Périgone,
Et chantons ſes appas vainqueurs.
Vole, Dieu de l'Amour ; prépare la couronne
Que lui doivent nos cœurs.

CHŒUR de Guerriers.

Célébrons Périgone,
Et chantons ſes appas vainqueurs.
Vole, Dieu de l'Amour ; prépare la couronne
Que lui doivent nos cœurs.

ON DANSE.

Les Guerriers, & les Compagnes de Périgone s'uniſſent & forment une danſe paſſionnée.

DÉJONÉE.

Formons de tendres chaînes.
A ces beautés, ſi nous devons le jour,
Et la fin de nos peines ;
Elles nous devront à leur tour

Les plaiſirs de l'amour.

ON DANSE.

A la vue de Théſée, Périgone & ſes Compagnes prennent la fuite.

SCENE V.

THÉSÉE, DÉJONÉE, GUERRIERS.

THÉSÉE

à Périgone

ARRÊTEZ.... ma préſence
Semble ici cauſer de l'effroi!

DÉJONÉE.

Le feu de vos regards alarme l'innocence.

THÉSÉE.

Seriez-vous plus heureux que moi?

Beauté timide,
Ne fuyez pas
Un guerrier de plaiſir avide.
Je marche ſur les pas d'Alcide;
La gloire m'appelle aux combats;
La volupté, de même, a pour moi des appas.

De ces beautés l'air farouche & ſauvage
Excite mes deſirs.

DÉJONÉE.

Vous oubliez Eglé ? quoi ! votre cœur volage
Cherche ici de nouveaux plaiſirs !

THÉSÉE.

Je brûle pour Eglé d'une flamme ſincere ;
Mais tout autre objet, qui ſait plaire,
Peut bien amuſer mes loiſirs.

Dans les beaux jours de l'aimable jeuneſſe,
Un guerrier peut former plus d'un engagement :
Mais le premier objet de ſa tendreſſe
Eſt toujours pour ſon cœur l'objet le plus charmant.

Si dans les camps une ardeur paſſagere
Adoucit ſes travaux ;
Avec le flambeau de la guerre,
Cette flamme s'éteint dans le ſein du repos ;
Et la paix le ramene
A ſa premiere chaîne.

DÉJONÉE.

Je crains, pour vos plaiſirs, quelque revers fatal.

THÉSÉE.

Déjonée eſt-il mon rival ?

DÉJONÉE

à part. *haut.*

Diſſimulons..., d'une amoureuſe flamme
Eſt-il temps d'occuper votre ame ?

THÉSÉE.

Quelle eſt cette Beauté,
Dont vous paroiſſiez enchanté ?

DÉJONÉE.

Nous lui devons tous notre hommage.
Des fureurs de Sinnis elle a ſauvé nos jours:
Mais à le reſpecter le ſerment nous engage.

THÉSÉE.

J'ai ſu vaincre ſans vous : allez ; & mon courage
Peut encor ſe paſſer d'un ſi foible ſecours.

Du ſang du tyran d'Epidaure
La terre fume encore.
Le bruit de mes combats
M'a dévancé dans ces climats.
Sinnis tremble déja du ſort de Périphete;
Et mon premier triomphe aſſure ſa défaite.

DÉJONÉE.

Volez, jeune Héros ;
Pour combattre Sinnis, Corinthe vous appelle.
Volez ; & de lauriers une moiſſon nouvelle
Couronnera vos illuſtres travaux.

De l'Amour évitez les charmes ;
Ils ſont le poiſon d'un grand cœur.
Les combats, les alarmes,
Sont l'aliment de la valeur.

LE CHŒUR.

Pour combattre Sinnis, Corinthe vous appelle ;
Volez, jeune Héros ;
Volez ; & de lauriers une moiſſon nouvelle
Couronnera vos illuſtres travaux.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le Théâtre repréſente l'habitation de Périgone : c'eſt une grotte groſſiérement conſtruite dans un bocage ſombre, mais agréable, au pied d'une colline, du ſommet de laquelle coulent pluſieurs ſources qui ſe répandent dans le vallon.

SCENE I.

EGLÉ.

AIMABLE ſolitude,
Vallon délicieux,
Vous ne ſauriez calmer ma vive inquiétude ;
Si vous n'offrez point à mes yeux
Le ſeul objet qui mérite mes vœux.

Nous goûtions en paix à Treſene,
Qui nous donna le jour,
Les premieres faveurs d'un innocent amour :
Mais le deſtin jaloux a rompu notre chaîne ;
Et, ſans pitié, la gloire arrache de mes bras
Le jeune amant que pourſuivent mes pas.

Aimable ſolitude,
Vallon délicieux,

Vous ne ſauriez calmer ma vive inquiétude ;
Si vous n'offrez point à mes yeux
Le ſeul objet qui mérite mes vœux.

Nymphes, dont l'onde errante
Arroſe, en murmurant, ce verdoyant gazon ;
Dans cette retraite charmante,
Si de Théſée on prononça le nom,
Ah ! répétez un nom ſi cher à ſon amante.

Du Dieu, dont vous ornez la cour,
Il a reçu le jour.

Aimable ſolitude,
Vallon délicieux,
Vous ne ſauriez calmer ma vive inquiétude ;
Si vous n'offrez point à mes yeux
Le ſeul objet qui mérite mes vœux.

SCENE II.

EGLÉ, SINNIS.

SINNIS.

QUELLE Beauté nouvelle
Frappe mes regards étonnés !
Seroit-ce une immortelle,
Qui viendroit embellir ces climats fortunés !

EGLÉ.

Où fuir ? hélas ! quel danger me menace !

SINNIS.

Ne craignez point, jeune Beauté;
Dans mon cœur enchanté
Vos appas ont déja mérité votre grace.

Le Ciel, qui vous envoie, enfin en ma faveur
Veut donc adoucir ſa rigueur.
Dans ce ſéjour ſauvage,
Je n'ai jamais
Vu briller tant d'attraits.
Ah ! d'un ſi beau préſent je ſens tout l'avantage.

Il veut emmener Eglé qui réſiſte, & qui eſt alarmée de ſon empreſſement.

Raſſurez-vous... Venez... de mes tranſports
Je ne ſuis plus le maître...
Ne leur oppoſez pas d'inutiles efforts...
Vous les avez fait naître...
Il ſeroit dangereux
De mépriſer mes feux.

Il ſe ſaiſit d'Eglé, & veut l'enlever : elle tombe évanouie.

EGLÉ.

Ah ! je ſuccombe à ma frayeur mortelle.

SINNIS.

Ciel, conſervez ſes jours...
Mais la douleur la rend encor plus belle....
Quel revers imprévu !... cherchons-lui du ſecours.

Entends ma voix : hâte-toi, Périgone :
Je venois pour punir ton infidélité :
Et ſi je te pardonne,
Songe à mériter ma bonté.

Au moment que Sinnis a appellé Périgone, elle eſt ſortie de ſa retraite avec ſes Compagnes.

SCENE III.

SINNIS, EGLÉ, PÉRIGONE, & ſes COMPAGNES.

PÉRIGONE

voyant Eglé évanouie.

CIEL !

SINNIS.

Ce n'eſt point une victime
De ma fureur.
Un autre ſentiment m'anime.
C'eſt un objet cher à mon cœur ;
Et je te le confie.
Que tes ſoins empreſſés
Rappellent à la vie
Ses ſens, d'effroi preſque glacés.
Crains ma colere,
Si tu ne me réponds d'une tête ſi chere.

SCENE IV.

PÉRIGONE, EGLÉ, COMPAGNES de Périgone.

ON DANSE.

Les Compagnes de Périgone marquent leur empreſſement à ſecourir Eglé, qui eſt encore évanouie.

PÉRIGONE.

O vous, quel que ſoit votre ſort,
Ouvrez à la lumiere
Cette foible paupiere,
Qu'environnent déja les ombres de la mort.

ON DANSE.

PÉRIGONE.

Si le plus tendre zele
Pouvoit ſecher vos pleurs;
A partager tous vos malheurs,
Vous me verriez fidele.

ON DANSE.

EGLÉ.

Où ſuis-je ?... grace aux Dieux,
Je ne vois plus ce monſtre furieux...
Vous, qui cherchez à calmer mes alarmes,
Achevez de tarir la ſource de mes larmes :
Parlez... ſuis-je libre en ces lieux ?

PÉRIGONE.

Quand on donne des fers au cœur le moins ſenſible,
Devroit-on regretter encor ſa liberté ?
Si l'Amour fait triompher la Beauté,
Eſt-ce pour la rendre inflexible ?

Oui, grace à vos attraits,
L'Amour a dans ces lieux ſignalé ſa puiſſance.
Il a vaincu la réſiſtance
D'un cœur qui bravoit tous ſes traits.

EGLÉ.

Ah ! je prévois ma deſtinée....
A quelle horreur, ô Ciel, m'avez-vous condamnée !

PÉRIGONE.

Vous regnerez dans ces climats ;
Et dans ſa chaîne,
L'Amour y retiendra vos pas.
Les Belles ſe fixent ſans peine
Où l'on adore leurs appas.

LE CHŒUR,

Vous regnerez dans ces climats ;
Et dans ſa chaîne,
L'Amour y retiendra vos pas.
Les Belles ſe fixent ſans peine
Où l'on adore leurs appas.

ON DANSE.

SCENE V.

Les mêmes, DÉJONÉE.

DÉJONÉE

à Eglé, ſans voir Périgone.

QUE vois-je !... Eglé !... votre préſence
Raſſure mon amour ;
Et dans mon cœur fait naître l'eſpérance.
Oui ; je peux, par vos ſoins, être heureux en ce jour.

PÉRIGONE.

Qu'ai-je entendu ! cœur ingrat & perfide !

DÉJONÉE.

Connoiſſez mieux le tranſport qui me guide.

Théſée a pour Eglé brûlé des plus beaux feux.
Il reſſent aujourd'hui le pouvoir de vos charmes.
C'eſt un rival trop dangereux,
Pour ne pas cauſer mes alarmes.
Il ſuffit, pour aimer, de vous voir une fois :
Mais Eglé ſur ſon cœur va reprendre ſes droits.

EGLÉ.

Que dites-vous ? hélas ! Théſée eſt infidele !...
Amour, quelles ſont tes rigueurs !
Faut-il acheter tes faveurs
Par une diſgrace nouvelle !

Je retrouve un amant ; & le perds à l'inſtant ;
Si je le retrouve inconſtant.

PÉRIGONE.

De leurs diſcours que faut-il que je penſe ?
Pour me tromper, ſont-ils d'accord ?...
Eglé, puiſque le ſort
Vous met en ma puiſſance,
Contre la trahiſon
Vous ſervirez d'ôtage.
Si votre amant m'outrage,
Si le mien me trahit... tremblez... Dieux ! quel ſoupçon !...
Le temps éclaircira cet odieux myſtere.
Allez... *à Déjonée.*
Vous, de Sinnis évitez la colere.

Les Compagnes de Périgone emmenent Eglé dans la grotte.

SCENE VI.

PÉRIGONE, DÉJONÉE.

DÉJONÉE.

QUE ce courroux
Pour mon cœur a de charmes !
Et qu'il m'eſt doux
De voir couler vos larmes !
Un cœur jaloux,
Eſt un cœur que l'Amour enflamme.
Les tranſports de votre ame

Aſſurent

Assurent ma félicité ;
Et vos yeux sont garants de ma fidélité.

SCENE VII.

PÉRIGONE.

OUI : l'amant qu'on soupçonne ;
Est bien près d'être heureux.
Un cœur amoureux
Aisément pardonne
A l'objet de ses feux ;
Et plus le coupable
Est aimable,
Plus il est dangereux.

SCENE VIII.

PÉRIGONE, THÉSÉE.

Périgone à la vue de Thésée fuit : Thésée l'arrête.

THÉSÉE.

OU fuyez-vous, Beauté sauvage ?
Vous ne trouverez pas
De cœur mieux fait pour rendre hommage
A vos divins appas.

Périgone cherche à s'échapper, Thésée l'arrête encore.

Ah ! vous n'avez que trop évité ma poursuite :

Mais enfin de la fuite
Vous n'avez plus l'eſpoir.

PÉRIGONE.

Eh ! ſur moi quel eſt ton pouvoir ?

THÉSÉE.

Un cœur, ſur la beauté qu'il aime,
N'a point de droits.
Il ſe fait un bonheur ſuprême
D'en recevoir les loix.

PÉRIGONE.

Aux pieds d'Eglé va rendre
Un hommage ſi tendre ;
Elle pourra t'en accorder le prix.
Mais un cœur inconſtant de moi ne peut attendre
Que de la haine & du mépris.

THÉSÉE.

De ma légéreté n'accuſez que vos charmes.
Mon cœur brûle aujourd'hui des feux les plus parfaits.
Devenu plus fidele, en vous rendant les armes,
Il ſe promet de ne changer jamais.

Mais vous parlez d'Eglé !... le lâche Déjonée...
Je ſaurai le punir de cette trahiſon.

PÉRIGONE
à part. *haut.*
Qu'ai-je fait !... non, rejette un injuſte ſoupçon.
Eglé, par ſon amour, ſur tes pas entraînée...

THÉSÉE.

Que dites-vous ? Eglé m'a ſuivi dans ces lieux !

PÉRIGONE

à part.

Ah ! je trahis mon pere :
Il eſt encor temps de me taire.

haut.

Tu rougirois de paroître à ſes yeux.
Ne crains pas : de l'indifférence
Son honneur lui fait un devoir ;
Et, comme Périgone, elle fuit ta préſence.

THÉSÉE.

Ah ! ne réduiſez pas mon cœur au déſeſpoir.

Il arrête Périgone, qui vouloit encore s'échapper.

THÉSÉE

s'adreſſant aux fontaines.

Vous, qui du Dieu des mers embelliſſez l'empire ;
De ſon fils qui ſoupire
Reconnoiſſez la voix, & ſecondez l'amour.
Raſſemblez-vous, Nymphes, dans ce ſéjour.

SCENE IX.

THÉSÉE, PÉRIGONE, NAYADES.

Les Nayades ſortent des fontaines.

PÉRIGONE

à part.

O Ciel, conſerve un cœur fidele
A l'objet de ſes tendres feux

THÉSÉE *aux Nayades.*

La gloire à d'autres ſoins m'appelle.
Je remets dans vos mains ce dépôt précieux.

Si mon pere à mon bras accorde la victoire,
Dans ſon temple j'irai, de mes heureux combats,
Conſacrer la mémoire.
Vous, de cette Beauté conduiſez-y les pas.

PÉRIGONE *à part.*

Ne ſait-il pas encore
Que Sinnis eſt mon pere ?... ah ! qu'il l'ignore.
Il laiſſeroit Eglé dans les mains de Sinnis :
De ce honteux traité je deviendrois le prix.

THÉSÉE.

Des mains de Périgone
Je veux recevoir la couronne,
Que méritera ma valeur.

J'eſpere à mon triomphe ajouter ſa défaite ;
Et ma plus brillante conquête
Doit être celle de ſon cœur.

SCENE X.

PÉRIGONE, NAYADES.

PÉRIGONE.

VA, ſuis le tranſport qui te guide,
Guerrier audacieux.
Je craignois les deſſeins d'un cœur lâche & perfide ;
Et ton bras, pour Sinnis, n'eſt pas ſi dangereux.
Tu te flattes en vain : va, ta perte eſt certaine...
Mais de Neptune il a reçu le jour....
Cruel preſſentiment !... Ciel ! je tremble à mon tour...
Ah ! ſi ce Dieu rendoit mon eſpérance vaine...

Venez, Eglé, venez ; oubliez mon courroux.
Mon cœur vous rend juſtice :
Qu'un intérêt commun à préſent nous uniſſe :
Que l'amitié regne entre nous.

SCENE XI.

PÉRIGONE, NAYADES, EGLÉ.

PÉRIGONE.

A combattre Sinnis, votre amant ſe diſpoſe.
Volons à leur ſecours.
Arrachons au danger, où le ſort les expoſe,
Vous un amant, moi l'auteur de mes jours.

Une NAYADE.

Banniſſez de vos cœurs d'inutiles alarmes.
L'Amour vous ſerviroit moins que le ſort des armes.

à Périgone.

Quel que ſoit le ſuccès de ce combat fatal,
Votre amant n'aura point à craindre de rival.
A couronner ſes feux, que votre main s'apprête.

à Eglé.

Et de ces fiers rivaux quel que ſoit le vainqueur,
Il eſt déja votre conquête:
L'Amour vous a donné ſon cœur.

Si l'Amour a des peines,
Conſolez-vous, tendres Amants.
Les plus heureux moments
Sont dus aux cœurs accablés ſous ſes chaînes.

LE CHŒUR.

Si l'Amour a des peines,

Consolez-vous, tendres Amants.
Les plus heureux moments
Sont dus aux cœurs accablés sous ses chaînes.

ON DANSE.

Entrée de Nayades.

Une NAYADE.

Sur ces côteaux,
Cette onde pure,
Avec murmure,
Roule ses flots;
Mais dans la plaine,
Où sa chûte l'entraîne,
Elle trouve enfin le repos.

Tranquillement elle serpente:
Sur ses paisibles bords, le calme, la fraîcheur,
Tout vous présente
L'image du bonheur.

ON DANSE.

LE CHŒUR.

Si l'Amour a des peines,
Consolez-vous, tendres Amants;
Les plus heureux moments
Sont dus aux cœurs accablés sous ses chaînes.

Une NAYADE.

Venez, confiez-nous le salut de vos jours,
Et le succès de vos amours.

Fin du second Acte.

ACTE III ET DERNIER.

Le Théâtre repréſente le rivage de la mer, ſur le côté un temple de Neptune.

SCENE I.

DÉJONÉE.

AMOUR, me reſte-t-il encore quelqu'eſpoir ?
Peut-être qu'en cet inſtant même,
Théſée inſulte à ma douleur extrême.
Amour, me reſte-t-il encore quelqu'eſpoir ?
Théſée eſt jeune... aimable... il aime...
Périgone eſt en ſon pouvoir.
Amour, me reſte-t-il encore quelqu'eſpoir ?

Je n'ai de droits, pour plaire,
Que mon ardeur ſincere.
Ah ! qu'il eſt dangereux
D'avoir dans un rival à combattre la gloire !
Eh ! quelle eſt la Beauté, dont le cœur généreux
Peut, à l'éclat d'un nom fameux,
Refuſer la victoire.

On entend un chant de triomphe.

Ces chants annoncent mon rival,
Et ſont de ſon triomphe un glorieux ſignal.

SCENE II.

DÉJONÉE, CORINTHIENS.

ON DANSE.

Entrée des Corinthiens.

LE CHŒUR.

CHANTONS un guerrier invincible.
Des mortels c'eſt le plus terrible;
Et déja ſes travaux
Font oublier les plus fameux Héros.

ON DANSE.

SCENE III.

Les mêmes, THÉSÉE, GUERRIERS de ſa ſuite.

Théſée tient la maſſue de Sinnis, les Guerriers portent des trophées.

THÉSÉE.

AMIS, c'eſt trop vanter un léger avantage.
J'ai, pour exercer mon courage,
A livrer bien d'autres combats:
D'Hercule je ſuivrai les pas.

Des monſtres, des brigands je veux purger la terre;
Et j'ai puni Sinnis de ſa fureur.
Ainſi tout mortel ſanguinaire
Doit par ſa mort illuſtrer ma valeur.

LE CHŒUR.

Chantons un guerrier invincible.
Des mortels c'eſt le plus terrible ;
Et déja ſes travaux
Font oublier les plus fameux Héros.

ON DANSE.

Entrée de Guerriers.

THÉSÉE.

C'eſt trop long-temps m'occuper de ma gloire.
J'ai promis d'offrir en ce jour
Ce monument de ma victoire
Il montre la maſſue de Sinnis.
A l'objet du plus tendre amour.

Et dans ce temple Périgone...

Théſée dirige ſes pas vers le temple, Déjonée va à ſa rencontre.

DÉJONÉE

à part. *à Théſée.*

Quoi ! Dans ce temple !... O Ciel !... Et ſon cœur
Vous pardonne,
Lorſque ſon pere eſt tombé ſous vos coups !

THÉSÉE.

Sinnis, ſon pere ?... hélas ! évite mon courroux...

Tu ſavois le deſir que j'avois de lui plaire ;
Pourquoi laiſſois-tu dans mon cœur
Cette fatale erreur ?

DÉJONÉE.

Eglé ne vous eſt donc plus chere ?

THÉSÉE.

Laiſſe-moi... qu'il eſt douloureux
D'offenſer ce qu'on aime !

De ma grandeur ſuprême,
Eloignez-vous, appareil orgueilleux.

Il jette la maſſue ; on emporte les trophées.

Tout, juſques à ma gloire même,
Me devient odieux.
Ah ! qu'il eſt douloureux
D'offenſer ce qu'on aime !

C'eſt à toi de parler à ce cœur irrité :
Amour, viens ; qui peut mieux conſoler la Beauté ?

Théſée s'avance vers le temple : Eglé en ſort au moment qu'il eſt près d'y entrer.

SCENE IV.

Les mêmes, EGLÉ.

EGLÉ *après un long ſilence.*

JE devrois éclater contre un Amant volage ;
Mais ta confuſion
Me venge aſſez de ton outrage ;
Et pourra bien obtenir ton pardon.

THÉSÉE.

Ne croyez point que mon cœur ceſſe
D'adorer vos attraits.
Vous poſſédez mon ame & ma tendreſſe;
Et l'Amour à vos pieds m'enchaîne pour jamais.

Théſée ſe jette aux genoux d'Eglé qui le releve.

Oubliez que je fus ſenſible
Aux charmes d'une autre beauté.
Eh ! l'appas de la nouveauté
Trouva-t-il un cœur invincible ?

EGLÉ.

Ne cherche pas ainſi, perfide, à t'excuſer;
Ou crains encor de m'offenſer.

THÉSÉE.

Ne doutez point de ma ſincere flamme:
Connoiſſez mieux les tranſports de mon ame.

Tout ce que l'univers offre d'objets charmants,
Sans ceſſe me préſente
La Beauté qui m'enchante:
Je la retrouve à tous moments.

Par-tout je ne vois qu'elle:
Si quelquefois mon cœur fidele
Se livre à cette douce erreur,
C'eſt un nouvel hommage,

Que, ſans être volage,
Lui rend mon cœur.

Du ſein des flots quel bruit ſe fait entendre ?
C'eſt Périgone que je vois !

EGLÉ.

Les Nayades viennent la rendre
Au tendre Amant dont ſon cœur a fait choix.

SCENE V & derniere.

Les mêmes, PÉRIGONE, NAYADES, COMPAGNES de Périgone.

Les Nayades & Périgone ſortent du ſein des flots. Les Compagnes de Périgone arrivent des différents côtés de la Scene. Déjonée va au-devant de Périgone, & la reçoit des mains des Nayades.

Une NAYADE

à Théſée.

NOUS avons, plus que vous, pris ſoin de votre gloire.
Sachez mieux réſiſter à l'appas des plaiſirs :
Sachez que vaincre ſes deſirs,
C'eſt remporter la plus belle victoire.

Vous, qui, par de fameux travaux,
Voulez illuſtrer votre vie,
Croyez-vous qu'en amour la lâche perfidie
Soit digne d'un Héros ?

THÉSÉE

à Déjonée.

Ne crains plus ma colere.
Je ne connoiſſois pas les ſecrets de ton cœur.
Pour me rendre odieux, tu m'en as fait myſtere ;
Et j'ai bien ſervi ton ardeur.

à Périgone.

De ma main, belle Périgone ;
Si vous daignez recevoir un amant ;
Pour mon cœur, qui dans ce moment
A mon rival vous abandonne,
C'eſt encore un plaiſir charmant.

Theſée unit Déjonée à Périgone.

DÉJONÉE.

Uniſſons-nous ſous la chaîne
Du Dieu des Amours ;
Et nos heureux jours
Couleront ſans peine.

EGLÉ.

Des favoris
De la victoire
N'enviez point la gloire :
Laiſſez aux cœurs épris
Du faux éclat des armes
Les dangers, les alarmes :
Vivez en paix avec les Jeux, les Ris.

DÉJONÉE. PÉRIGONE.

Enſemble.

Uniſſons-nous ſous la chaîne
Du Dieu des Amours;
Et nos heureux jours
Couleront ſans peine.

ON DANSE.

Entrée des Nayades.

Une NAYADE.

Tendres Beautés, dans les ſerments
De vos jeunes Amants,
N'ayez pas trop de confiance:
Il eſt pour leur conſtance
De dangereux moments.
Sur leurs deſirs veillez ſans ceſſe;
Et ſachez du plaiſir entretenir l'ivreſſe.

Mais ſur-tout de vos bras
Qu'ils ne s'échappent pas:
Ou craignez que leur cœur volage,
A de nouveaux appas,
Bientôt ne rende hommage.

ON DANSE.

DÉJONÉE.

Tes traits ſeront toujours vainqueurs;
Amour, lorſqu'à tes armes

La Beauté prêtera ſes charmes :
Tu triompheras de nos cœurs.

Je ne connoiſſois pas encore
Le doux plaiſir d'aimer.
Je n'ai pu voir, ſans m'enflammer,
La Beauté que j'adore.

THÉSÉE. DÉJONÉE.

Enſemble.

Tes traits ſeront toujours vainqueurs,
Amour, lorſqu'à tes armes
La Beauté prêtera ſes charmes :
Tu triompheras de nos cœurs.

THÉSÉE.

De la Beauté dont je ſubis les loix,
Sur mon ame légere
Une autre alloit uſurper tous les droits.
Mais j'ai revu celle qui m'a ſu plaire ;
Je revole à mon premier choix.

ON DANSE.

THÉSÉE.

Amour, ſous ton empire,
Le plaiſir ſeul enchaîne les mortels.
Un cœur qui trop long-temps ſoupire
Eſt bien près de fuir tes autels.

Pour

Pour le rendre à tes loix fidele,
Prodigue les bienfaits;
Et rien ne ternira jamais
L'éclat de ta flamme immortelle.

LE CHŒUR.

Amour, ſous ton empire;
&c, &c, &c.

ON DANSE.

FIN.

SAPHO.

OPÉRA

EN TROIS ACTES.

AVANT-PROPOS.

L'HISTOIRE de Sapho n'eſt pas bien connue. Elle ne nous a été tranſmiſe qu'en partie par d'anciens Auteurs, qui ne s'accordent pas ſur les mœurs de cette femme célebre, ni ſur quelques événements principaux de ſa vie. Mais ils ſont tous parfaitement d'accord, pour vanter les graces de ſon eſprit, & la ſupériorité que la poéſie lui avoit donnée ſur les plus beaux génies de ſon ſiecle. Pour ſe former de Sapho une idée auſſi juſte qu'il eſt poſſible, il faut recueillir les traits épars dans les écrits, qui paroiſſent les plus dignes de foi. Je n'en citerai que ceux qui ont un rapport direct à mon ouvrage.

Sapho étoit de Mytilene, Ville capitale de l'Iſle de Lesbos. Elle y floriſſoit il y a environ 2400 ans. Ce ſiecle fut fertile en beaux eſprits. Lesbos contribua au moins, autant qu'aucune autre contrée de la Grece, à le rendre célebre. Les Arts & les Sciences étoient dès ce temps-là en grand honneur à Mytilene. Sapho eut, entre autres, pour rivaux dans la carriere du génie, Stéſichore & Alcée, dont les noms ſont paſſés à la poſtérité, mais avec moins d'éclat que le ſien, qui a fait oublier ceux de ſes autres contemporains.

Elle raſſembloit chez elle tous les beaux-eſprits de Mytilene. Elle en avoit formé une eſpece d'académie. Pour y être admis, il ne falloit d'autres titres qu'un génie naturel & cultivé, des talents réels, & du goût. La porte en étoit fermée à ceux qui croyoient qu'un grand nom peut tenir lieu de titres académiques ; à ceux qui eſpéroient d'obtenir par intrigue une faveur qui n'eſt due qu'au mérite ; à ceux dont le génie auroit pu enrichir l'académie de productions utiles, mais qui en même temps y auroient apporté l'eſprit de ſyſtême toujours nuiſible aux lettres & au bon goût. On ne s'occupoit dans les aſſemblées que de la perfection des arts. Chacun y concouroit avec un zele égal. Une noble émulation en banniſſoit la baſſe jalouſie. Les applaudiſſements étoient ſinceres. Les critiques étoient ſéveres, mais honnêtes. Les talents étoient modeſtes. Les ſuccès des uns ſervoient d'encouragement aux autres.

C'eſt ſans doute ſur ce modele qu'ont été formées, dans différents ſiecles, chez les peuples lettrés, ces compagnies d'hommes ſages, d'eſprits éclairés, qui ont travaillé avec tant de ſuccès à la propagation des Arts, des Sciences, & de toutes les connoiſſances utiles & agréables. Nos Académies mêmes aujourd'hui ſont-elles autre choſe que cette

compagnie célebre à laquelle préſidoit Sapho ? Le même eſprit y regne : les mêmes regles y ſont obſervées : le choix des membres s'en fait avec le même ſcrupule : l'amour des lettres eſt, comme du temps de Sapho, l'ame de ces corps reſpectables, & en met ſeul en mouvement tous les membres illuſtres.

On ne ſait pas ſi l'Académie fondée par Sapho, a ſubſiſté depuis ſa mort. Quoique, dans ces premiers temps, les talents n'euſſent pas plus qu'aujourd'hui beſoin d'être encouragés par aucun intérêt étranger aux lettres ; il y a lieu de croire que cette réunion de beaux eſprits ſe faiſoit chez Sapho, aux dépens de ſa fortune. Et l'on ignore ſi après elle il s'eſt trouvé quelqu'un d'aſſez généreux, pour faire aux Muſes le ſacrifice de la ſienne.

Sapho ne s'étoit trouvée en état de faire de ſa maiſon le ſanctuaire des Muſes, que par la mort de Cercala ſon mari, négociant d'Andros, qu'elle perdit lorſqu'elle étoit encore jeune, & qui lui laiſſa une fille nommée Cléis, avec de grands biens. La fille ne ſurvécut pas long-temps à ſon pere. Ce ne fut qu'après ces deux pertes, qui porterent au cœur de Sapho, naturellement tendre & ſenſible, les coups les plus cruels, qu'elle chercha des conſolations dans un commerce plus aſſidu qu'aupara-

vant avec les Muſes. Elle les avoit toujours cultivées ; & dès ſa plus grande jeuneſſe elle s'étoit fait connoître par des ouvrages, qui annonçoient déja la beauté de ſon génie. Mais tant que vécurent Cercala & Cléis, elle ſe livra toute entiere aux ſoins qu'exigeoient d'elle le négoce de ſon mari & l'éducation de ſa fille. Les lettres ne lui ſervoient alors que de délaſſement.

Bel exemple pour nos Saphos modernes ! c'eſt peut-être leur faire bien de l'honneur, que de leur donner ce nom. Mais ſuppoſons qu'elles le méritent. Que n'imitent-elles donc leur modele ? Qu'elles faſſent, comme Sapho, des ſoins de leur maiſon, des moyens de plaire à leurs époux, & de l'inſtruction de leurs enfants, leur principale affaire. Mais elles dérobent à des devoirs ſi ſacrés un temps précieux, qu'elles emploient à tenir bureau de beleſprit, à recevoir les hommages d'écrivains mercenaires, qui ſont plutôt les penſionnaires de la vanité, que les nourriſſons des Muſes.

Sapho devenue libre de tous ſoins domeſtiques, ſe livra ſans réſerve à ſon goût pour la poéſie. Les grands biens que Cercala lui avoit laiſſés, la mettoient en état de réparer les torts de la fortune, à l'égard de ceux que la nature avoit favoriſés de talents littéraires. Elle le faiſoit avec une généroſité

fort rare aujourd'hui. Ses bienfaits encourageoient le génie, loin de l'humilier ; parce que l'amour des arts, & non la vanité, en étoit le principe.

Voilà encore un bel exemple pour ceux que la fortune a comblés de ſes dons. C'eſt les faire ſervir au bien de l'humanité, que de les partager avec ceux qui travaillent à l'éclairer. Je ne veux pas dire qu'il n'y ait que cette maniere de bien employer la richeſſe. Je parle ſur-tout à ceux qui, pour acquérir de la célébrité, prodiguent leurs biens en dépenſes faſtueuſes & extravagantes. Ils parviennent ſans doute à mériter un nom, mais ce n'eſt pas celui qu'ils ambitionnent. Ne trouveroient-ils pas un emploi plus utile & plus honnête de leur ſuperflu, en le répandant dans le ſein des Muſes ? Outre la ſatisfaction douce, pour tout cœur ſenſible, de faire des heureux ; leur vanité, dont le ſentiment eſt chez eux le plus vif, ne ſe trouveroit-elle pas aſſez flattée par les témoignages publics & éclatants d'une juſte reconnoiſſance ? Nous voyons vivre dans l'hiſtoire des hommes, qui n'avoient d'autre mérite que leur bienfaiſance envers les Muſes, & dont elles ont conſacré les noms chéris dans les faſtes immortels du Parnaſſe.

Tandis que l'eſprit de Sapho brilloit dans la lice académique, ſon cœur eſſuyoit, ſous les étendards

de l'amour, des combats, dont le ſuccès étoit bien différent. Elle avoit aimé ſon époux avec une ardeur fort rare ſous les loix de l'Hymen, & plus rare encore dans le cœur d'une femme, qui pouvoit, à auſſi bon titre qu'elle, ſe piquer de bel-eſprit. Car nos femmes ſavantes n'ont pas pour leurs maris toute l'eſtime, ni toute la tendreſſe qu'elles leur doivent. Elles les traitent avec une indifférence dédaigneuſe. Toutes les facultés du cœur ſe trouvent chez elles abſorbées par celles d'une eſprit orgueilleux, qui ſouvent ſympatiſe mieux avec la morgue d'un pédant hériſſé de ſophiſmes, ou avec l'indépendance d'un jeune amateur de ſyſtêmes à la mode.

Sapho ne pouvoit vivre ſans aimer. Après la mort de Cercala, ſa fille avoit été le ſeul objet de ſa tendreſſe. Mais quand elle l'eut perdue, ſon cœur ſe trouva vuide, & ne put long-temps reſter en proie à l'indifférence. L'Amour reprit bientôt ſes droits, & lui fit chercher la félicité, dont l'inconſtance de ſes amants la privoit toujours. On attribue ſes malheurs aux diſgraces que ſa figure & ſa taille avoient reçues de la nature, & au peu de retenue avec laquelle elle pourſuivoit ſes amants. Sa paſſion dédaignée devenoit plus vive, & alloit juſques à l'emportement. Le déſeſpoir l'aveugloit ſur

les moyens de plaire. L'eſprit venoit au ſecours du cœur, & prodiguoit des fleurs, que rejetoient avec dédain ceux qui avoient déja mépriſé l'hommage d'une ame enflammée.

Cela peut ſervir de leçon à ceux qui veulent ſe faire aimer. Que les femmes apprennent à ne pas courir les mêmes riſques que Sapho, en prodiguant, comme elle, les témoignages de leur ſenſibilité. Si la nature les a favoriſées de quelques appas, la modeſtie en relevera l'éclat. Si elles ont été diſgraciées de la nature, la modeſtie leur eſt encore plus néceſſaire. On la voit ſouvent triompher ſeule des cœurs que la beauté n'a pas pu même entamer. Que les hommes apprennent auſſi que les jolis vers, les couplets peuvent tout au plus amuſer, & non pas attendrir une Belle. Le langage de l'eſprit ne ſe fait pas entendre au cœur. Et l'amour, cet enfant ſi délicat, court au moins riſque de ſe geler, s'il ne ſe noie pas dans la fontaine d'Hypocrêne.

La paſſion de Sapho pour Phaon eſt célebre. C'étoit un jeune homme de Mytilene, dont la beauté avoit attiré les regards, & excité l'appétit de Sapho. Quelques-uns diſent qu'elle parvint à ſe l'attacher, & qu'il lui fit bientôt éprouver le même ſort qu'elle avoit eu avec ſes autres amants. D'autres prétendent, & c'eſt la plus commune opinion, qu'elle ne put jamais s'en faire aimer.

C'eſt ſans doute parce qu'elle exigeoit de ſes Amants un amour pur & déſintéreſſé. Elle avoit l'ame trop noble, pour mettre les cœurs à prix. Elle ne connoiſſoit pas les moyens honteux qu'emploient, pour captiver une jeuneſſe vénale, ces beautés ſurannées, & ces femmes diſgraciées de la nature, qui mettent à profit, pour leurs plaiſirs, les excès de la cupidité de leurs amants; & qui feignent de les prendre pour les témoignages ardents du plus parfait amour.

On va juger ſi ce moyen eût pu réuſſir avec Phaon. Il n'avoit d'autre mérite que ſa figure & ſa jeuneſſe : & avec cela il étoit content de lui-même, & croyoit que rien ne lui manquoit. Il n'avoit cependant ni eſprit, ni connoiſſance, ni goût pour les choſes utiles & honnêtes, ni décence dans les procédés. Peut-être que d'autres qualités encore plus eſſentielles lui manquoient. Mais ſon amour-propre lui tenoit lieu de tout, excepté des moyens de ſatisfaire ſon goût exceſſif pour les plaiſirs diſpendieux, pour la parure, & pour toutes les dépenſes frivoles; & ce goût ne devoit-il pas lui rendre bien précieux l'attachement qu'auroit eu pour lui une femme riche & libérale ?

Combien, à ce portrait, reconnoîtra-t-on de nos jolis hommes à la mode ? Ils ne voudront pas s'y voir, parce qu'ils ſe croient doués de talents, que

je ne donne pas à Phaon. Il eſt vrai qu'ils ſavent danſer l'allemande, monter un cheval anglois, faire de la tapiſſerie & du filet, fredonner un air Italien, &c, &c. & le tout avec grace. Mais Phaon ſans doute avoit ces talents-là, ou d'autres équivalents ; & il n'en étoit pas moins un perſonnage parfaitement ridicule.

Phaon fut cependant l'objet d'une paſſion violente, & il demeura inébranlable aux attaques de Sapho, parce qu'elle n'avoit, pour plaire, que les qualités du cœur & de l'eſprit ; & ce n'étoit pas ce qui le touchoit le plus. Il ne voyoit point en elle une taille légere, une figure attrayante, ces minauderies, ces petits riens, qui faiſoient apparemment fortune alors comme à préſent. Et peut-être qu'un peu moins de délicateſſe dans le cœur de Sapho, & un peu plus de libéralité envers ſon amant, lui auroient fait trouver des appas où il n'apperçevoit que des défauts.

Nous voyons encore ces petits êtres charmants, fondus ſur le modele de Phaon, faire tourner la tête à quelques femmes. Les unes ne négligent pas le ſeul moyen qui auroit pu réuſſir à Sapho, & s'en trouvent bien. Mais les autres plus honnêtes languiſſent, victimes de leur folle paſſion. Ne pouſſons pas plus loin le parallele ; car ces amantes

malheureuſes n'auroient pas autant de titres que Sapho, pour nous intéreſſer à leur ſort.

Il y a lieu de croire que Phaon devint honteux de ſes procédés avec une amante qui en méritoit de plus honnêtes ; & que ce fut, pour ſe ſouſtraire aux reproches de ſes concitoyens, qu'il prit la fuite, & s'en fut en Sicile. Nos petits cruels ont plus de front que lui. Ils accablent de leur préſence aux ſpectacles, aux promenades, les victimes de leur indifférence & de leur légéreté.

Sapho ſuivit Phaon juſqu'en Sicile. Il ne craignoit plus là les témoins de ſa cruauté : il la porta à l'excès ; & acheva par ſes dédains obſtinés de troubler la raiſon de ſon amante infortunée. Elle ſe livra à un déſeſpoir aveugle, quitta bruſquement la Sicile ; & fut en Acarnanie ſe précipiter dans la mer, du haut du promontoire de Leucade.

Voilà une fin bien triſte pour une femme, qui n'avoit d'autre défaut qu'une extrême ſenſibilité. Ce n'eſt pas celui qu'on peut le plus communément reprocher aux femmes. Leurs paſſions ſont preſque toujours tempérées par l'amour-propre ; & leurs dépits amoureux n'ont guere d'autre cauſe qu'un orgueil irrité. Auſſi le promontoire de Leucade n'a-t-il pas été long-temps à la mode.

Du temps de Sapho on croyoit fermement que

les amants déſeſpérés, qui, du haut de ce promontoire ſe jetoient dans la mer, ſurvivoient à leur chûte, lorſqu'ils pouvoient guérir de leur amour, & que leur guériſon s'opéroit efficacement ; mais qu'ils y périſſoient, lorſque le mal étoit incurable. Apollon avoit un temple ſur ce promontoire. C'étoit ſous ſes auſpices qu'on faiſoit ce ſaut périlleux. Il faut croire que les Prêtres de ce Dieu ne laiſſoient uſer d'un remede ſi violent, qu'après avoir épuiſé tous les ſecours de la morale, contre une maladie qui n'eſt pas toujours phyſique.

Sapho fit ſans doute cette épreuve avec confiance, ſous la protection d'un Dieu, dont elle avoit déja reçu tant de faveurs. On prétend que juſques-là on n'avoit vu que des hommes chercher un ſoulagement à leurs maux, dans un remede où ils ne trouvoient ordinairement que la mort. Mais le mauvais ſuccès de Sapho n'engagea pas les femmes à l'imiter : & elle eſt la ſeule de ſon ſexe, qui ait été dupe de cette ſuperſtition. Cela prouve ce que j'ai dit plus haut : que les femmes, dans leur déſeſpoir, ne perdent pas la tête auſſi facilement que les hommes : & que dans leurs dévouements elles n'oublient jamais leurs petits intérêts.

Cette extravagante recette, pour guérir de l'amour, n'auroit-elle pas donné l'idée du remede

que l'on pratique aujourd'hui contre la rage ? Je vois beaucoup de reſſemblance entre les deux ſpécifiques : & peut-être y en a-t-il auſſi entre les deux maladies. Un amour violent, ou déſeſpéré, eſt capable des plus grands excès. L'ardeur de la paſſion enflamme le ſang. Elle lui donne une activité deſtructive, qui renverſe toutes les proportions de l'économie animale. Et la raiſon, qui n'aime pas le déſordre, ſe ſentant ébranlée juſque ſur ſon ſiege, fuit, en abandonnant les rênes aux ſens mutinés, qui ne reconnoiſſent plus de frein. Un homme, une femme, en cet état, ne peuvent-ils pas égratigner, mordre, étrangler ? &c. Ne ſont-ce pas là les ſymptomes de cette maladie, que l'on cherche à guérir par l'immerſion ? Oui : des amants de cette eſpece ne ſont pas moins à craindre que des enragés. Il faut s'en garantir, & les envoyer au promontoire de Leucade, ou à Dieppe.

Sapho ſe fit elle-même juſtice à cet égard. Mais la poſtérité la lui a faite auſſi, en conſervant pour ſon génie & pour ſes ouvrages un ſentiment d'admiration qui a triomphé du temps. Son ſiecle en a même donné l'exemple à ceux qui l'ont ſuivi. Car peu de temps après ſa mort les poëtes lui aſſignerent une place ſur le Parnaſſe, où ils feignirent qu'elle avoit été reçue par Apollon, comme dixie-

me

me Muſe. On ne pouvoit rien ajouter à cet éloge; & les louanges des contemporains ne ſont pas équivoques, quand elles ſont confirmées par les ſuffrages de la poſtérité.

Ce doit être là l'objet des vœux de tous ceux qu'Apollon inſpire. S'ils ſe propoſoient toujours une fin ſi glorieuſe, le commerce avec les Muſes ſeroit plus en honneur qu'il ne l'eſt aujourd'hui.

Le ſort de Sapho n'eſt pas moins rare que digne d'envie. On voit dans preſque tous les ſiecles de ces génies audacieux, qui font tous leurs efforts pour tyranniſer les ſuffrages de leurs contemporains, & s'arroger un deſpotiſme abſolu ſur les eſprits; qui cherchent à ſe frayer des routes nouvelles pour arriver au temple de Mémoire. Ils y briguent la premiere place, où ils ſont même quelquefois portés par la baſſe adulation des génies ſubalternes, & par la modeſte complaiſance de ceux qui pourroient la leur diſputer. Mais cet inſtant de gloire n'eſt, comme leur vie, qu'un beau ſonge. Il s'évanouit avec elle. La poſtérité les fait deſcendre au rang qui leur eſt dû, & venge avec éclat ceux dont ils vouloient uſurper la place.

Sapho a joui, ſans trouble, depuis vingt-quatre ſiecles, du rang où l'ont placée ſes contemporains. Son nom, pour paſſer à une poſtérité encore plus

reculée, n'avoit pas beſoin, ſans doute, d'être célébré par une lyre auſſi foible que la mienne ; & c'eſt moins par zele pour ſa gloire, que pour mon propre intérêt, que je la fais paroître aujourd'hui ſur le Théâtre. Ses amours avec Phaon, les excès de ſa paſſion effrénée, la dépenſe d'eſprit qu'elle faiſoit pour plaire, & ſa fin malheureuſe m'ont paru fournir un ſujet riche pour la Scene Lyrique.

J'ai adopté la fiction de ſon apothéoſe, pour la dédommager, dans l'eſprit du ſpectateur, des impreſſions défavorables que pourroient faire les écarts d'une vie peu réglée ; comme les Poëtes de ſon temps ont voulu par ce moyen la venger, aux yeux de la poſtérité, des ſoins que la malignité avoit pris de conſerver le ſouvenir de ſes erreurs.

Je ne pouvois pas l'introduire au Parnaſſe, ſans le ſecours de la Mythologie. Et je me ſuis cru autoriſé par une tradition fabuleuſe, qui s'eſt conſervée dans ſa vie, à enrichir des fictions poétiques ce ſujet, que la ſéchereſſe de l'Hiſtoire auroit rendu moins piquant.

Ses contemporains diſoient que Phaon, pour avoir rendu un ſervice important à Vénus, en avoit reçu un vaſe précieux, dans lequel étoit renfermée une pommade, dont il ſe frotta, & qui le rendit le plus beau des hommes.

Cette fable ſignifie probablement que Phaon, uniquement occupé du ſoin de ſa figure, avoit compoſé quelques drogues, propres à rafraîchir & à éclaircir le teint : qu'il en uſoit avec ſuccès : & qu'il avoit ainſi trouvé le moyen de relever l'éclat de la jeuneſſe, & de le conſerver même dans un âge plus avancé. Peut-être doit-on à Phaon l'invention du fard, que ſes imitateurs & les femmes ont ſi bien perfectionnée, qu'ils ont aujourd'hui le ſecret de ſe faire un viſage qui ne vieillit jamais. Il manquoit ce dernier trait au portrait que j'ai tâché de faire de nos Adonis jeunes ou ſurannés, en faiſant celui de l'impertinent amant de Sapho. Ainſi il y a grande apparence que nous devons à un homme une auſſi riche invention que celle du fard ; tandis que c'eſt à une femme que nous ſommes redevables de l'origine des académies.

Quel que ſoit le ſens énigmatique de cette fable, elle paſſoit pour conſtante du temps de Sapho. On ajoutoit même que c'étoit en haine d'elle, que Vénus avoit fait à Phaon préſent de cette pommade de beauté : qu'elle voyoit avec chagrin une mortelle privée de ſes dons, & enorgueillie de ceux d'Apollon, faire, avec leur ſecours, autant de conquêtes amoureuſes, que ſi elle eût été la plus belle femme de ſon ſiecle : & qu'elle eſpé-

roit, en rendant le plus beau des hommes celui qui étoit le plus indifférent pour les charmes de l'eſprit, jeter Sapho dans le déſeſpoir, & ſe venger ainſi du mépris qu'elle faiſoit de la beauté.

L'hymne à Vénus, qui nous reſte de Sapho, ne doit pas faire croire qu'elle avoit à ſe louer des faveurs de cette Déeſſe. On penſe au contraire que Sapho la fit pour détruire la fable de Phaon que je viens de rapporter.

Voilà donc le plan de vengeance médité par Vénus, & que je lui fais exécuter contre Sapho, bien établi : il étoit naturel d'appeller à ſon ſecours Apollon qui l'honoroit d'une protection ſinguliere.

Ainſi, en introduiſant ſur la Scene le Dieu des Vers, & la Déeſſe de la Beauté, je leur donne à chacun un caractere propre, & un intérêt perſonnel, qui en font des perſonnages néceſſaires à l'action.

Cependant, comme cette action tient plus aux temps hiſtoriques de la Grece, qu'aux ſiecles héroïques, j'ai obſervé de ne pas rendre ces Dieux trop familiers avec les mortels, en leur faiſant prendre des déguiſements propres aux circonſtances.

Si cet ouvrage peut faire quelque plaiſir, j'eſpere qu'il aura auſſi ſon utilité. On ne verra peut-être pas ſans fruit dans Vénus l'arrogance que donnent

aux femmes les avantages de la figure, dans Sapho la vanité que leur inſpire le bel-eſprit, & le dédain avec lequel ſe traitent réciproquement les femmes ſavantes & les belles femmes. Il a pourtant fallu que je fiſſe triompher la Beauté ; & pour ne lui pas donner plus d'avantage qu'elle n'en mérite, j'ai borné ſa conquête à un cœur que n'auroit pas regretté une femme d'un goût auſſi fin, & d'un eſprit auſſi éclairé que l'étoit Sapho, ſi ſa paſſion ne s'étoit pas trouvée irritée par les circonſtances, & réduite au déſeſpoir. Mais le triomphe de la beauté paroît ici bien peu de choſe, à côté de la gloire immortelle, qui couronne les talents de l'eſprit. Le ſort de Sapho doit rendre contentes du partage que la nature fait de ſes dons, les femmes auxquelles elle a refuſé les avantages frivoles & périſſables de la figure, en leur accordant les qualités de l'eſprit, qui ſont plus ſolides & plus durables, qui peuvent leur concilier, dans tous les âges, les ſentiments de l'eſtime, de l'admiration, & quelquefois même ceux de l'amour.

Je ne penſe pas qu'aucun de mes confreres, les faiſeurs de vers, ſoit effrayé de l'anathême que prononce Apollon, dans l'avant-derniere ſcene, contre tous ceux qui riment en dépit de lui. S'il s'en trouve d'aſſez juſtes, ou d'aſſez modeſtes, pour ſe

croire compris dans cette fatale proſcription ; ce que je peux faire de mieux, pour les conſoler, c'eſt de conſentir à deſcendre le premier dans l'ombre de la nuit, où les plonge cet arrêt fulminant.

PERSONNAGES.

SAPHO.

PHAON, jeune Mytilénien.

VÉNUS.

APOLLON.

MYTILÉNIENS, MYTILÉNIENNES, } qui cultivent comme Sapho, les Sciences & les Arts.

CHASSEURS, CHASSERESSES, } de la ſuite de Phaon.

L'AMOUR, Les GRACES, Les PLAISIRS, } de la ſuite de Vénus.

PRÊTRES d'Apollon.

Les MUSES.

POETES & autres habitants du ſacré Vallon.

Le TEMPS.

La Scene eſt dans l'Iſle de Lesbos, & au Promontoire de Leucade.

ACTE I.

Le Théâtre repréſente une forêt voiſine de Mytilene dans l'Iſle de Lesbos.

SCENE I.

PHAON *endormi ſur un gazon, où l'on voit ſon arc & ſon carquois;* VÉNUS *ſur un nuage;* GRACES, PLAISIRS, *qui ſe réuniſſent à la voix de Vénus.*

VÉNUS.

Vous, qui ſuivez mes traces,
Plaiſirs, & Graces,
Venez embellir ce ſéjour :
Venez venger la mere de l'Amour.

Une mortelle téméraire,
Que, par ſes vains préſents,
Apollon rend trop fiere,
A mes autels refuſe ſon encens.

Le croirez-vous ? Sapho veut plaire
Sans le ſecours de la Beauté.
Cet eſprit orgueilleux excite ma colere;
Confondons aujourd'hui ſa folle vanité.

Eh ! que deviendroit ma puiſſance ?
De la Beauté que deviendroient les droits ;

Si l'eſprit ſeul aux cœurs donnoit des loix ?
Non : que tout l'univers s'arme pour ma vengeance.

Elle montre Phaon.

Vous voyez ce Chaſſeur, ſous cet ombrage frais...
Morphée, à ma priere,
A fermé ſa paupiere.
Il n'a pas de l'Amour encor ſenti les traits.

C'eſt une conquête nouvelle,
Qui de la Lesbienne enflamme les deſirs....
Tu te flattes en vain, orgueilleuſe mortelle ;
Les appas d'une Belle
Ont ſeuls droit d'inſpirer l'amour, & les plaiſirs.

Vous, emparez-vous de ſon ame :
Et qu'un ſonge flatteur
Lui peigne, en traits de flamme,
De la Beauté le charme ſéducteur.

ON DANSE.

La ſuite de Vénus exécute autour de Phaon un divertiſſement caractériſé, conforme aux ordres de la Déeſſe.

VÉNUS.

Que les graces de la jeuneſſe
Ornent ſon front majeſtueux :
Que l'amour dans ſes yeux
Exprime la tendreſſe,
Et faſſe briller tous ſes feux :
Que ſes levres, à demi cloſes,

Préſentent le parfum & l'incarnat des roſes :
Que ſur ſon teint, ſemé de lys,
Voltigent les Jeux & les Ris.

ON DANSE.

Le divertiſſement continue dans un autre caractere.

VÉNUS.

J'admire mon ouvrage....
Se pourroit-il que Sapho !... quel dommage !...
De lui plaire Phaon ne ſera point tenté.
Non, avec tant de charmes,
Il peut, d'un ſort plus beau, flatter ſa vanité.
Et de Sapho le dépit & les larmes,
De ſes dédains, vengeront la Beauté.

SCENE II.

Les mêmes, APOLLON.

APOLLON.

CALMEZ, Déeſſe, une injuſte colere.
Ironiquement.
Quoi ! déja vos beaux yeux ont perdu leur langueur !
J'ai peine à reconnoître, à ces traits de fureur,
Des doux plaiſirs la tendre mere.

Vous avez à Sapho refuſé des appas.
Mais ſon cœur en eſt-il moins tendre ?
Pourquoi ne voudriez-vous pas
Qu'à charmer elle osât prétendre,

Avec les agréments
Dont l'enrichiſſent mes préſents ?

VÉNUS.

Apollon, ſur les cœurs, étend-il ſon empire ?
Ah ! quelle étrange nouveauté,
De voir ce Dieu, dans un ſavant délire,
Sur Pégaſe monté,
Dicter les loix de l'amoureux myſtere !
Laiſſez, laiſſez regner les amours à Cythere.
Retournez au Parnaſſe : à vos chers nourriſſons
Allez débiter vos leçons.

APPOLLON.

Qu'une Belle aiſément s'offenſe !
Avec quelle chaleur
De ſes attraits elle prend la défenſe !
Ne reconnoiſſez point, Amants, d'autre puiſſance ;
Ou craignez ſa fureur.

De la Beauté je ſens tout l'avantage :
Mais je connois auſſi des ans
L'irréparable outrage.
Voulez-vous fixer vos Amants ?
Belles, aux dons de la jeuneſſe
Uniſſez les talents.
Car ſur l'aîle du temps
La Beauté s'envole, & ne laiſſe
Que d'ennuyeux moments.

VÉNUS.

A l'aide d'Apollon, que Sapho nous étale
Tous ſes talents, ſon eſprit, ſa gaieté.
Je me déclare ſa rivale,
Et veux faire aujourd'hui triompher la Beauté.

APOLLON.

Phaon à vos leçons peut bien être docile.
S'il ne doit s'enflammer jamais
Que pour de frivoles attraits,
Vous pouvez-vous flatter d'un triomphe facile;

Oui; je vous en permets l'eſpoir.
Sapho le cédera ſans peine;
Ou, pour rompre ſa chaîne,
J'emploierai mon pouvoir.

SCENE III.

Les mêmes, *excepté* APOLLON.

VÉNUS.

MA gloire ſeroit imparfaite,
Si Sapho, ſans regret, me cédoit ma conquête.
Je veux, pour me venger, qu'une inutile ardeur
Conſume & dévore ſon cœur.

Quitte Cythere,
Dieu de l'Amour:
Vole dans ce ſéjour:
Venge, & fais triompher ta mere.

LE CHŒUR.

Quitte Cythere,
Dieu de l'Amour :
Vole dans ce ſéjour :
Venge, & fais triompher ta mere.

SCENE IV.

PHAON endormi, SAPHO.

SAPHO

ſans appercevoir Phaon.

AIMABLE objet, qui cauſes mon tourment,
Ne crains-tu pas de laſſer ma conſtance ?
Ou, dans ton cœur, la triſte indifférence
A-t-elle éteint le ſentiment ?

A de trop foibles charmes
Je dois peut-être tes refus.
Mais, pour te vaincre, eſſayons d'autres armes :
Ce ſera pour ma gloire un triomphe de plus.

Si la nature avare
Nous refuſe de vains attraits ;
Faut-il auſſi qu'un ſort bizarre
Des plaiſirs de l'amour nous prive pour jamais ?

Non ; pour arriver à Cythere,
Plus d'un chemin eſt fréquenté ;
Et les talents, pour plaire,

Valent bien la Beauté.

Elle apperçoit Phaon.

Mais quel objet ſe préſente à ma vue ?...
Se peut-il qu'un mortel brille de tant d'appas !...
Que mon ame eſt émue !...
C'eſt l'Amant qui me fuit, & que ſuivent mes pas !

L'Amour ſe plaît dans les bocages.
Ce Dieu, favorable à mes vœux,
T'a-t-il conduit ſous ces feuillages,
Pour couronner mes tendres feux ?

Tandis qu'un doux ſommeil s'empare de ton ame,
Ah ! la mienne eſt en proie à la plus vive flamme.

On entend un air de chaſſe dans le lointain.

Phaon s'éveille.

PHAON.

Où ſont mes traits ?
Le cor m'appelle.

SAPHO.

Que cherchez-vous dans ces forêts ?
L'Amour, ſous cet ombrage frais,
Conduit votre Amante, & près d'elle
Peut vous faire trouver des plaiſirs plus parfaits.

PHAON.

A Diane je ſuis fidele ;
Ses jeux ont pour moi plus d'attraits.

SAPHO.

Ah ! quel dommage
De perdre ainſi vos plus beaux jours !
La ſaiſon du jeune âge
Eſt celle des Amours.

PHAON.

Sans ſoins, & ſans alarmes,
Je vis en liberté :
Et de la volupté
Je redoute les charmes.

SAPHO.

La liberté, qui flatte votre cœur,
Du vrai bonheur
N'eſt qu'une trompeuſe apparence.
Et des plaiſirs la funeſte ignorance
Vous rend eſclave de l'erreur.

PHAON.

C'eſt une chaîne
Qu'un tendre engagement,
Qui nous entraîne
Au plus affreux tourment.

SAPHO.

L'Amour, ſous ſon empire,
Rend tous les cœurs heureux.
Vous ſeul craignez ſes feux.
Un Amant, qui ſoupire,

Qui gémit dans ſes fers,
Préfere ſon martyre
A tous les biens de l'univers.

PHAON.

D'une amoureuſe flamme,
Si mon cœur devenoit épris ;
Et ſi de vos talents je connoiſſois le prix,
Vous pourriez regner ſur mon ame.

On entend le cor de plus près.

PHAON.

Où ſont mes traits ?
Le cor m'appelle.

Phaon, après avoir pris ſon arc & ſon carquois veut s'éloigner ; Sapho l'arrête.

PHAON.

A Diane je ſuis fidele :
Ses jeux ont pour moi plus d'attraits.

SCENE V.

SAPHO, PHAON, CHASSEURS, CHASSERESSES.

ON DANSE.

Entrée de Chasseurs.

LE CHŒUR.

Au son du cor éclate notre zele.
D'un bon Chasseur,
Le danger renouvelle
Le courage & l'ardeur.

ON DANSE.

PHAON.

Rien de la chasse
N'égale les plaisirs ;
Quand de sa proie il suit la trace ;
Rien d'un Chasseur n'égale les désirs.

Le courage & l'adresse
Triomphent tour-à-tour dans ces aimables jeux ;
Et d'un Chasseur heureux,
Mille cris d'alégresse
Elevent jusqu'aux Cieux
Les exploits glorieux.

ON DANSE.

SAPHO, *qui s'est armée d'une pique.*

Souffrez que je partage

Tous les plaiſirs de ce beau jour.
Phaon, de ces beautés j'imite le courage;
Vous, que de leurs amants l'exemple vous engage;
Imitez-les à votre tour.
Chacun, à celle qu'il adore,
S'efforce de prouver le feu qui le dévore.
Livrez, comme eux, votre cœur à l'Amour.

Dans ces jardins, où l'art, d'une riche parure,
A, par mes ſoins, embelli la nature,
Je veux couronner le vainqueur.
Venez-y célébrer ſa gloire :
Puiſſe le ſort accorder la victoire
A celui qu'en ſecret a couronné mon cœur!

ON DANSE.

LE CHŒUR.

Rien de la chaſſe
N'égale les plaiſirs;
Quand de ſa proie il ſuit la trace;
Rien d'un Chaſſeur n'égale les deſirs.

Le courage & l'adreſſe
Triomphent tour-à-tour dans ces aimables jeux;
Et d'un Chaſſeur heureux,
Mille cris d'alégreſſe
Elevent juſqu'aux cieux
Les exploits glorieux.

ON DANSE.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le Théâtre repréſente les jardins de Sapho ; ſur le devant eſt une terraſſe à laquelle aboutiſſent différentes allées : au fond eſt un cabinet de treillage repréſentant le palais de Flore.

SCENE I.

APOLLON *ſous les traits d'Alcée.*

D'APOLLON troupe favorite,
Raſſemblez-vous dans ce jardin charmant :
La tendre Sapho vous invite.
Qu'à faire briller ſon talent
Chacun bientôt s'apprête ;
Et ſous les traits d'Alcée, Apollon de la fête
Sera le Juge & l'ornement.

Si le cœur de Sapho pour Phaon brûle encore ;
Eſſayons d'appaiſer
Le feu qui le dévore :
Ou bien des mêmes feux eſſayons d'embraſer
Le cruel qu'elle adore.

En vain de la Beauté
La jalouſe Déeſſe

Ne permet la tendreſſe
Que dans un cœur de ſes dons enchanté.

Pour rendre les mortels aimables,
Eſt-il beſoin de ſes bienfaits ?
Non : par les talents agréables
Apollon à l'Amour ſait faire des ſujets.

On entend une ſymphonie.

Mais déja la fête commence.
De ce beau jour, la muſique & la danſe
Se diſputent l'honneur ;
Et vont s'unir, Phaon, pour ſoumettre ton cœur.

SCENE II.

APOLLON, MYTILÉNIENS, MYTILÉNIENNES, *qui arrivent par différentes allées.*

ON DANSE.

Entrée des Mytiléniens.

LE CHŒUR.

LA jeune Flore,
Dans ces aimables lieux,
S'embellit, à nos yeux,
Des préſents de l'Aurore.
Le parfum le plus doux s'exhale dans les airs,
Et des tendres oiſeaux excite les concerts.

ON DANSE.

SCENE III.

Les mêmes, SAPHO.

SAPHO.

Ah ! ſuſpendez vos jeux & vos chants d'alégreſſe ;
De mon vainqueur attendez le retour.
Peut-être n'eſt-il plus digne de ma tendreſſe ;
Et peut-être ce jour
Verra la fin de mon amour.

SCENE IV.

APOLLON, SAPHO.

SAPHO.

Je ne connoiſſois pas encore
De l'Amour toutes les rigueurs.
Au danger qu'on ignore,
Il mene, hélas ! par un ſentier de fleurs.

Les tendres ſoins d'un amoureux myſtere,
Et le deſir de plaire,
Offrent mille douceurs;
Mais quand une jalouſe flamme
Vient dévorer notre ame,
Rien de l'Amour n'égale les fureurs.

Je ne connoiſſois pas encore
De l'Amour toutes les rigueurs.

Au danger qu'on ignore,
Il mene, hélas ! par un ſentier de fleurs.

J'ai cru Phaon preſqu'invincible
Aux charmes de la volupté;
Et de rendre ſon cœur ſenſible
Le mien auroit été flatté;
Mais pour une ſimple Bergere,
Je l'ai vu s'enflammer;
Et du danger d'une tête ſi chere
Je l'ai vu s'alarmer.

Un monſtre rompt les rêts, s'élance,
Frémiſſant de courroux.
Une jeune Beauté s'avance,
Et lui porte les premiers coups.
Phaon la ſuit : plein d'une ardeur nouvelle,
Il vole au ſecours de la Belle;
Et d'une main plus ſûre il lance un trait vainqueur.
De la victoire il veut lui faire honneur;
Mais la Belle, modeſte,
Diſparoît; & ne laiſſe à ce cœur inconſtant
Que le dépit funeſte
D'eſſuyer à ſon tour un refus inſultant.

APOLLON.

Oubliez un volage,
Qui de Sapho ne connoît pas le prix.
Aux frivoles appas dont ſon cœur eſt épris,
Laiſſez-le ſans regret porter un vil hommage:

Tendre Sapho, ſi votre cœur
S'eſt fait d'aimer un beſoin néceſſaire ;
Choiſiſſez mieux votre vainqueur.
Les talents ne ſont pas étrangers à Cythere.
Des lauriers d'Apollon nous diſputons l'honneur :
Mais de vous ſervir, de vous plaire,
En eſt-il parmi nous qui ne fît ſon bonheur ?

SAPHO.

Excuſez les erreurs d'une amante inſenſée.
L'eſprit & la raiſon
Me parlent pour Alcée ;
Mais mon cœur & l'Amour me parlent pour Phaon.

On entend un air de chaſſe.

Il vient : j'attends de votre zele
Pour mon amour un meilleur ſort.
Pour vaincre un cœur rebelle,
Je vais faire un nouvel effort.

Elle entre dans le cabinet de treillage.

SCENE V.

APOLLON, PHAON, CHASSEURS de ſa ſuite.
MYTILÉNIENS, qui arrivent par différentes allées.
MYTILÉNIENNES, qui ſortent du cabinet de treillage, & qui repréſentent Diane, ſes Nymphes, & la Volupté.

Au moment que Phaon & ſa ſuite arrivent d'un côté du jardin, Diane & ſes Nymphes ſortent du cabinet de treillage, & vont à la rencontre des Chaſſeurs.

ON DANSE.

Entrée des Nymphes de Diane.

APOLLON.

DIANE, moins ſévere,
A ſes Nymphes permet, dans ces aimables jeux,
De laiſſer éclater leurs feux :
Et leur courſe légere,
Heureux Chaſſeurs, vous invite aux plaiſirs.
Suivez leurs pas ; volez, & comblez leurs deſirs.

Ne craignez point de l'Amour la bleſſure.
Diane fait voler la mort dans les forêts.
De l'Amour la victoire eſt plus douce & plus ſûre :
Le plaiſir vole avec ſes traits.

LE CHŒUR.

Ne craignez point de l'Amour la bleſſure.
Diane fait voler la mort dans les forêts.
De l'Amour la victoire eſt plus douce & plus ſûre :
Le plaiſir vole avec ſes traits.

ON DANSE.

Entrée des Chaſſeurs, qui répondent à l'invitation des Nymphes.

Diane préſente une couronne de lauriers à Phaon.

APOLLON.

Phaon, ton bonheur eſt extrême.
Par la main de Diane même
L'Amour couronne tes exploits.

La Volupté offre une couronne de myrthe à Phaon.

APOLLON.

Mais la Volupté vient défendre ici ſes droits.
Eh ! qui pourroit mieux qu'elle
Couronner un Amant fidele ?

Diane & la Volupté ſe diſputent l'avantage de couronner Phaon.

APOLLON.

Accordez-vous pour ce moment ;
Vous comblerez de plaiſir & de gloire
Un Chaſſeur fier de ſa victoire,
Et le plus tendre Amant.

Diane & la Volupté ſe réuniſſent, & préſentent de concert leurs couronnes à Phaon, qui les reçoit d'un air embarraſſé.

PHAON.

De tant d'honneurs je ne reçois ce gage,
Que pour l'offrir à la Beauté

Qui l'a mieux mérité,
Pour ſes appas, pour ſon courage,
Ce laurier glorieux,
Et ce myrthe amoureux
Seront encore un foible hommage.

APOLLON.

Des plaiſirs qui te ſont offerts,
Sois ſatisfait : oublie ici tout l'univers.

Dans cette retraite charmante,
L'Amour, à notre ame contente,
Inſpire les feux les plus beaux.
Le plaiſir y regne ſans ceſſe.
Tour-à-tour la gaieté, l'ardeur & la tendreſſe
Ont des charmes toujours nouveaux.

ON DANSE.

LE CHŒUR.

Dans cette retraite charmante,
L'Amour, à notre ame contente,
Inſpire les feux les plus beaux.
Le plaiſir y regne ſans ceſſe.
Tour-à-tour la gaieté, l'ardeur & la tendreſſe
Ont des charmes toujours nouveaux.

SCENE VI.

Les mêmes, SAPHO repréſentant Flore, MYTILÉNIENNES repréſentant la ſuite de Flore, ſortant du cabinet de treillage.

ON DANSE.

Entrée des ſuivantes de Flore, pendant laquelle Flore chante ces couplets.

SAPHO.

FLORE t'appelle :
Sois plus fidele ;
Vole, Zéphyr :
De ton Amante
Viens adoucir
L'ardeur brûlante :
Vole, Zéphyr.

De ton haleine,
Quand le ſouffle flatteur
Vient pénétrer mon cœur,
Il y ramene
Le calme & la fraîcheur.

Ton charmant badinage,
Sur mon ſein amoureux,
Dans un inſtant heureux,
Peut me faire oublier que tu n'es qu'un volage.

Vole, Zéphyr:
Flore t'appelle.
Sois plus fidele:
Vole, Zéphyr.
De ton Amante
Viens adoucir
L'ardeur brûlante:
Vole, Zéphyr.

ON DANSE.

Entrée d'un Mytilénien, repréſentant le Zéphyr : à ſon arrivée toutes les ſuivantes de Flore ſe mettent en mouvement : il voltige de l'une à l'autre.

SAPHO.

Dans ta courſe rapide,
Le feu de tes deſirs
Fait voltiger ton cœur avide
De plaiſirs en plaiſirs.

Zéphyr s'approche de Flore, & paroît vouloir s'y fixer.

SAPHO.

Quel objet ſera ta conquête?...
Tu me vois... tu t'émeus...
Ma préſence t'arrête:
C'eſt à moi de fixer tes vœux.

Zéphyr folâtre autour de Flore; & ſemble vouloir lui enlever le bouquet de roſes qu'elle porte.

SAPHO.

Pourquoi chercher à me ſurprendre ?
Pourquoi chercher à me faire un larcin ?
Sois moins badin :
Deviens plus tendre ;
Il me ſera doux d'accorder
Ce que tu veux me dérober.

Zéphyr ſe paſſionne, & exprime tendrement ſes deſirs : il fait en même temps quelques tentaives pour enlever le bouquet.

SAPHO.

Des préſents de l'Aurore ;
Tu voudrois dépouiller le tendre ſein de Flore !
Songe à les mériter..*.. Cruel, à les ravir
Tu trouves donc plus de plaiſir ?

*

Zéphyr enleve le bouquet, & exprime ſa joie par une danſe vive & légere.

SAPHO.

Triomphe, cher Amant : jouis de ta conquête.
Trop aimable vainqueur,
Je m'applaudis de ma défaite,
Et je partage ton bonheur.

Entrée d'une ſuivante de Flore, que Zéphyr pourſuit.

SAPHO.

Ah ! perfide, volage,
A de nouveaux appas déja tu rends hommage !

PHAON *à part.*

Sapho veut-elle, par ces jeux,
Me reprocher ma flamme ?
Cet art ingénieux
Ne touche point mon ame.

Zéphyr, pour ſéduire la Nymphe qu'il pourſuit, lui préſente le bouquet qu'il a enlevé à Flore ; mais auſſitôt qu'elle l'a reçu, elle s'échappe, & laiſſe Zéphyr honteux de ſon inconſtance. Il revient à Flore, & ſemble demander grace.

SAPHO.

Mon cœur dédaigne le retour
D'une flamme légere :
Et c'eſt peu que de plaire ;
Il faut aimer, pour donner de l'amour.

Zéphyr exprime ſon repentir : Flore paroît inflexible ; Zéphyr ſe jette à ſes pieds.

PHAON *à part.*

Sapho ſe plaint de mon indifférence.
Une Beauté, ſans art, a mieux ſu m'attendrir...
A la froideur n'ajoutons pas l'offenſe.
Diſſimulons ; feignons le repentir.

à Sapho.

Laiſſez fléchir votre colere :
A vos genoux regardez votre Amant.
D'un repentir ſincere
Recevez le ſerment.

Flore releve Zéphyr, qui témoigne vivement ſa reconnoiſſance, & qui invite toutes les ſuivantes de Flore à lui rendre hommage. Le divertiſſement devient général; & Flore, qui en eſt toujours l'objet, reſte en ſcene au milieu des Chœurs.

APOLLON.

Votre gloire eſt complète.
Sapho, de cette fête
Les jeux variés & galants
Font triompher l'Amour & les talents.

ON DANSE.

PHAON *à part.*

Ces lieux n'offrent point à ma vue
Cette Belle inconnue...
Eh! qu'il me tarde, hélas!
De revoir ſes appas!...
Que dis-je? où la chercher? inutile eſpérance!...
Si de Sapho l'importune préſence
S'obſtine à me perſécuter;
Mes vaiſſeaux ſont tout prêts; je ſaurai l'éviter.

ON DANSE.

APOLLON.

Le Dieu qu'on adore à Cythere,
N'a pas toujours ſur les yeux un bandeau;
Et quelquefois de ſon flambeau,
Pour lancer ſes traits, il s'éclaire:

Lorſque

Lorſque le goût guide ſon choix,
A ſes dons la Beauté n'a pas ſeule des droits.

ON DANSE.

Sapho & ſa ſuite rentrent dans le cabinet de treillage.

LE CHŒUR.

Le Dieu qu'on adore à Cythere,
&c, &c, &c.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III ET DERNIER.

Le Théâtre repréſente le promontoire de Leucade : au fond on voit la mer, ſur laquelle domine un rocher eſcarpé, placé d'un côté du Théâtre ; de l'autre eſt un temple d'Apollon.

SCENE I.

La mer eſt encore agitée par l'orage, auquel le calme ſuccede inſenſiblement.

PHAON.

O Ciel, quelles ſont tes rigueurs !
Rebut des flots & de l'orage,
Incertain de mon ſort, j'erre ſur ce rivage :
Ai-je pu mériter, hélas ! tant de malheurs.

D'une Amante importune
Je fuis en vain les reproches amers :
Je confie en vain ma fortune
Aux caprices des mers.

Cette Amante inſenſée, & qu'un vain eſpoir guide,
Au mépris des vents & des flots,
Oſe fendre la plaine humide,
Et me pourſuivre ſur les eaux.

Peut-être, hélas ! pour augmenter ma peine,
Sur ces bords étrangers un même ſort l'amene.

O Ciel, quelles ſont tes rigueurs !
Rebut des flots & de l'orage,
Incertain de mon ſort, j'erre ſur ce rivage :
Ai-je pu mériter, hélas ! tant de malheurs ?

SCENE II.

PHAON, les PRÊTRES d'Apollon.

LE GRAND-PRÊTRE.

ACCUSER le Ciel d'injuſtice,
C'eſt mériter un nouveau châtiment.
On l'appaiſe aiſément,
Quand on fait de ſes maux un humble ſacrifice.

Au Dieu, que nous ſervons ſur ces rocs ſourcilleux,
Si tu l'oſes, plains-toi d'un ſort trop rigoureux ;
Il a vengé Sapho de ton outrage.
A l'aimer, ſi rien ne t'engage,
Pourquoi diſſimuler par un ſerment trompeur ?
Pourquoi d'un cœur crédule entretenir l'erreur ?

Au Dieu des vers tu ſais que ton Amante eſt chere ;
Redoute ſon courroux.

PHAON.

Pour fléchir ſa colere,
Je n'ai d'eſpoir qu'en vous.

Le GRAND-PRÊTRE.

Toi, qui du ſommet du Parnaſſe
Enchaînes les eſprits étonnés ſous tes loix;
D'un mortel qui demande grace,
Daigne entendre la voix.

LE CHŒUR.

Toi, qui du ſommet du Parnaſſe
Enchaînes les eſprits étonnés ſous tes loix;
D'un mortel qui demande grace,
Daigne entendre la voix.

Le GRAND-PRÊTRE.

Les arts ignorés du vulgaire,
Les ſublimes accents,
Que ton génie inſpire à tes enfants,
Ne touchent point un mortel ordinaire.
Il ne connoît que l'empire des ſens:
Aux ſtupides attraits d'une beauté groſſiere
Il offre ſon encens.

PHAON.

J'ignore le pouvoir de ce Dieu formidable:
Ai-je pu l'offenſer? Je ne le connois pas.
Et ſi je ſuis coupable,
C'eſt pour être ſenſible à d'aimables appas.

Le GRAND-PRÊTRE.

Au pied de ſes autels implore ſa clémence.
Heureux! ſi de ces dons la ſecrete influence

Diſſipe le nuage épais
Où t'a plongé ta funeſte ignorance.
Tu ſeras trop puni, ſi ce Dieu pour jamais
Veut te priver de ſes bienfaits.

LE CHŒUR.

Toi, qui du ſommet du Parnaſſe
Enchaînes les eſprits étonnés ſous tes loix;
D'un mortel qui demande grace,
Daigne entendre la voix.

Ils entrent tous dans le temple.

SCENE III.

VÉNUS en habit de Bergere, PLAISIRS ſous les traits de Bergers.

ON DANSE.

Les Plaiſirs forment en entrant une danſe vive.

VÉNUS.

HEUREUX habitants de Cythere,
Plaiſirs qui volez ſur mes pas,
Du Dieu d'Amour ne faites pas,
Sous ce déguiſement, reconnoître la mere.
Pour ſervir mes projets,
J'ai beſoin du myſtere;
Et les Amants lui doivent leurs ſuccès.

Pour m'enlever une conquête,

Apollon fait un vain effort ;
Et la Beauté doit triompher encor
D'un cœur déja charmé de ſa défaite,
Si je reparois aujourd'hui
Sous les traits qui l'avoient ſéduit.

Elle conſidere avec ſatisfaction la ſimplicité de ſon habit.

La plus ſimple parure
Eſt favorable à la Beauté :
Et c'eſt en ſuivant la nature,
Que l'on trouve la Volupté.

De l'aimable délire,
Qui vous inſpire,
Modérez le tranſport charmant.
Sous l'habit des Bergers, imitez leur décence ;
Et la ſimple innocence
Vous convient mieux dans ce moment.

ON DANSE.

Les Plaiſirs forment une danſe paſtorale.

SCENE IV.

Les mêmes, SAPHO.

SAPHO.

Ou ſuis-je !... à des plaiſirs tranquilles
Ces bords paroiſſent deſtinés...
De ces charmants aſyles
Habitants fortunés,

Prenez pitié d'une étrangere.
Quel eſt le Dieu qu'en ce temple on révere?
Dans quels heureux climats
Le ſort a-t-il conduit mes pas?

VÉNUS.

C'eſt Apollon, qu'en ces lieux on adore.
Dans les antres profonds de ces rochers fameux,
L'onde écumante, aux Amants malheureux,
Contre l'ennui qui les dévore,
Offre un remede ſûr, & calme tous leurs feux.

SAPHO.

O divin Apollon, dont le puiſſant génie
Daigne animer ma voix;
C'eſt à vous que je dois
Le bonheur de ma vie.
Plus heureuſe cent fois!
Si je n'avois connu que vos paiſibles loix.

Mais l'Amour, ce tyran des ames,
Sur mon ſenſible cœur,
Conſumé par ſes flammes,
Exerce toute ſa rigueur.

Enfin pour moi le ſort n'eſt plus inexorable,
Puiſqu'il conduit mes pas
Dans ce lieu ſecourable.
Si mon Amant, toujours charmé d'autres appas,
A mes deſirs réſiſte encore,
Je ſaurai me guérir du feu qui me dévore.

L'Amour, ce Dieu cruel, ſe repaît de nos pleurs;
Et ſes caprices,
Ses injuſtices
Cauſent tous nos malheurs.

VÉNUS.

Ah ! j'applaudis au tranſport qui vous guide.
Oui ; faites éclater, contre ce Dieu perfide,
Votre juſte courroux.
Vous n'avez pas encor reſſenti tous ſes coups.

SAPHO *à part.*

Quelle eſt cette Bergere ?...
Me trompé-je ?... elle offre à mes yeux
Les traits de cette Beauté fiere,
Qui dans nos jeux,
A Phaon a ſu plaire...
Non, non : n'écoutons pas un injuſte ſoupçon.
L'Amour jaloux s'alarme ſans raiſon.

à Vénus.

Des rigueurs de l'Amour avez-vous à vous plaindre :
Quand on a tant d'appas, on ne doit pas les craindre.

VÉNUS.

Sur ſes attraits peut-on compter toujours ?
Puiſque du Dieu de l'Harmonie
L'invincible Génie
Eſt pour vous d'un foible ſecours.

SAPHO.

Pour eſpérer de plaire,

La Beauté n'eſt pas néceſſaire ;
Si l'Amour ſert mal vos deſirs.

VÉNUS.

Du bel eſprit les charmes
Sont de bien foibles armes,
Pour ſoumettre un cœur aux plaiſirs.

SAPHO.

Ah ! je ſais qu'une Belle eſt rarement humaine.
Je rends juſtice à vos appas.
Ceſſons d'inutiles débats ;
Ils ne font qu'augmenter ma peine.

VÉNUS.

L'Amour, ce Dieu cruel, ſe repaît de nos pleurs ;
Et ſes caprices,
Ses injuſtices
Cauſent tous nos malheurs.

LE CHŒUR.

L'Amour, ce Dieu cruel, ſe repaît de nos pleurs ;
Et ſes caprices,
Ses injuſtices
Cauſent tous nos malheurs.

ON DANSE.

Les Plaiſirs ſemblent chercher à diſtraire Sapho de ſes ennuis ; ils ne font que l'importuner : & leurs ſoins empreſſés ont le caractere d'ironie qui eſt dans les paroles de Vénus.

VÉNUS.

Vous, qui cherchez à plaire
Sans agréments,
Vous cherchez à vous faire
Les plus cruels tourments.

LE CHŒUR.

Vous, qui cherchez à plaire
Sans agréments,
Vous cherchez à vous faire
Les plus cruels tourments.

ON DANSE.

VÉNUS.

Ah ! de votre martyre,
Et de votre dépit,
L'Amour ſe rit,
Quand il vous entend dire :

L'Amour, ce Dieu cruel, ſe repaît de nos pleurs;
Et ſes caprices,
Ses injuſtices
Cauſent tous nos malheurs.

LE CHŒUR.

L'Amour, ce Dieu cruel, ſe repaît de nos pleurs;
Et ſes caprices,
Ses injuſtices
Cauſent tous nos malheurs.

ON DANSE.

Pendant tout ce divertiſſement, Sapho témoigne ſon impatience & cherche à ſe dérober à l'empreſſement des prétendus Bergers qui l'environnent toujours : enfin elle s'échappe & porte ſes pas au temple d'Apollon. Phaon en ſort. Il eſt interdit à la vue de Sapho ; & paroît encore intimidé du danger qu'il a couru, & des remontrances des Prêtres d'Apollon.

SCENE V.

Les mêmes, PHAON.

PHAON

ſans voir Vénus.

SAPHO, votre conſtance
Mérite un meilleur ſort ;
Et ſur mon cœur, déja plein de reconnoiſſance,
Je vais faire un nouvel effort.

SAPHO.

Rends-toi digne à la fin d'une ſi belle chaîne :
L'Amour te l'offre encor ; ne la refuſe plus.
Pour entrer dans ton ame, aura-t-il tant de peine,
Quand, pour le bannir de la mienne,
Tous mes efforts ſont ſuperflus ?

PHAON

appercevant Vénus.

O Ciel, ma ſurpriſe eſt extrême !

Cette Beauté ſuit-elle auſſi mes pas ?

SAPHO.

D'où vient votre embarras ?

VÉNUS.

Mon étonnement eſt le même.
Je cherchois dans ces lieux
Un prompt remede aux feux
Qui, malgré moi, s'allument dans mon ame ;
Et contre mon eſpoir,
J'ai la douceur encor d'y voir
L'objet de ma ſecrete flamme.

PHAON *à Vénus.*

Quoi ! vous m'aimez ! j'ignorois mon honheur.

SAPHO.

Voilà de tes jeux, Dieu trompeur !

PHAON.

Il m'eſt affreux, Sapho, de vous déplaire ;
Je mérite votre courroux.
D'Apollon & de vous
Sur moi je vais attirer la colere.
Vous connoiſſez l'Amour : ne m'excuſez-vous pas ?

en regardant Vénus.

J'admire vos talents... J'adore ſes appas.

SAPHO.

D'Apollon ni de moi, va, tu n'as rien à craindre.

Tu n'as qu'à rougir de ton choix;
Il me venge trop bien, pour que j'aie à me plaindre.
Je renonce à l'Amour : je déteſte ſes loix.

L'Amour & les Graces deſcendent ſur un nuage, & ſe rangent autour de Vénus.

VÉNUS.

Ton vain dépit, orgueilleuſe mortelle,
Eſt un hommage à la Beauté :
Mais reconnois Vénus... que devient ta fierté ?
Que ton audace criminelle
S'abaiſſe, & tombe aux pieds de la Divinité.

Sapho ſe retire.

SCENE VI.

VÉNUS, PHAON, l'AMOUR, les GRACES les PLAISIRS.

VÉNUS.

JEUNE mortel, l'Amour te favoriſe :
Jouis de ton bonheur.
A ſon Amant, quand une Belle épriſe
Accorde une faveur,
Mille ſerments de ſa foi ſont le gage :
Il jure de l'aimer toujours.
La mere des Amours
Ne craint point de faire un volage.
Des Amants qu'elle engage,

Le plaiſir eſt l'unique loi :
Et ſa beauté lui répond de leur foi.

Aux Plaiſirs de ſa ſuite.

Que votre ardeur ſe renouvelle ;
De la beauté ſuite fidelle :
Plaiſirs, chantez ſon triomphe éclatant.
Vous êtes à la fois la plus chere eſpérance ;
Et la plus douce récompenſe
D'un cœur tendre & conſtant.

LE CHŒUR.

Que notre ardeur ſe renouvelle :
De la beauté ſuite fidelle,
Chantons ſon triomphe éclatant.
Nous ſommes à la fois la plus chere eſpérance ;
Et la plus douce récompenſe
D'un cœur tendre & conſtant.

ON DANSE.

SCENE VII.

Les mêmes, SAPHO paroît ſur la pointe du rocher : à ſa vue Phaon, Vénus & ſa ſuite ſe retirent : APOLLON arrive au moment où Sapho ſe précipite.

SAPHO.

ENLEVE mon Amant, implacable Déeſſe ;
Mais de mon triſte cœur
Arrache le trait qui le bleſſe...

Cruelle ! de l'Amour tu m'ôtes les douceurs,
Et tu me laiſſes ſes fureurs.

Eh ! toi, viens à mon aide,
O puiſſant Apollon ; à toi ſeul j'ai recours.
Pour oublier de funeſtes amours,
Je vais tenter un dangereux remede.
Si tu ne prends ſoin de mes jours,
Permets au moins, ſous ton auſpice,
Que j'en faſſe le ſacrifice.

Elle ſe précipite dans la mer.

APOLLON.

Malheureuſe Sapho, la mort
Peut donc ſeule éteindre ta flamme !
C'eſt pour l'étouffer que ton ame
Auroit dû faire un généreux effort.
Tu n'as pu ſur toi-même obtenir la victoire ;
Et c'eſt à moi que tu devras la gloire
De triompher du ſort.

Offrez-vous à ma vue,
Côteaux ſacrés, dont le front orgueilleux
Se cache dans la nue ;
Vallons délicieux,
Qu'arroſe l'Hypocrene,
Obéiſſez à ma voix ſouveraine.

SCENE VIII.

Le Théâtre change, & repréſente le Parnaſſe. Les Muſes deſcendent du ſommet, les Poëtes & autres habitants du ſacré Vallon ſe réuniſſent à la voix d'Apollon.

APOLLON, MUSES, POETES, &c.

APOLLON.

CHERS habitants de cet heureux ſéjour,
Faites éclater votre zele:
Célébrez ce beau jour;
D'une Muſe nouvelle
Apollon augmente ſa cour.

Au ſommet du Parnaſſe,
Sapho va prendre place.
Gardez-vous de la voir, Muſes, d'un œil jaloux:
Mon choix la rend digne de vous.

SCENE IX.

Les mêmes, le TEMPS, SAPHO.

Le Temps porté sur un nuage amene Sapho, qu'il tient d'une main.

LE TEMPS.

FAUT-il que je te céde encor cette victime ?
Tu te plais, Dieu des Vers,
A troubler l'ordre légitime,
Que le Destin impose à l'Univers.

Du Temps l'aîle rapide
Respecte ton pouvoir ;
Et de la Parque avide
Tes loix trompent l'espoir.

Quoi ! tout mortel, admis à tes mysteres,
Ose prétendre à l'immortalité !
Réglons nos droits ; mettons des bornes nécessaires
A ton autorité.

APOLLON.

En faveur de Sapho, je demande encor grace :
Mais de tous ces mortels, qu'un fol orgueil conduit,
Et qui, sans mon aveu, voudroient prendre ici place,
Je n'en réclame aucun ; confonds leur vaine audace :
Plonge-les, sans pitié, dans l'éternelle nuit.

Le Temps relâche Sapho, qui descend du nuage ; & il s'envole.

SCENE X & derniere.

Les mêmes, excepté le TEMPS.

APOLLON

à Sapho.

VENEZ, au Temple de Mémoire,
Jouïr d'une éternelle gloire.
A célébrer l'Amour vos talents deſtinés
D'un laurier immortel vont être couronnés.

LE CHŒUR.

Venez, au Temple de Mémoire,
Jouïr d'une éternelle gloire.
A célébrer l'Amour vos talents deſtinés
D'un laurier immortel vont être couronnés.

Apollon couronne Sapho.

APOLLON.

Connoiſſez le bonheur que le ſort vous apprête:
Ici, de chaque jour,
Par leurs talents divers, les Muſes tour-à-tour
Nous font un jour de fête.

Clio, pour célébrer les Dieux & les Héros,
Embouche la trompette.
Du ſon de la muſette
Euterpe fait réſonner les hameaux.

Des enfants égorgés ſur le ſein de leurs meres,

Melpomene nous peint les tragiques douleurs.
Par des tableaux comiques, mais ſinceres,
Thalie amuſe, inſtruit, & corrige les mœurs.

La céleſte Uranie,
D'un vol hardi, parcourt l'immenſité des airs;
Et la ſublime Polymnie,
Aux loix de l'harmonie,
Par ſes divins accords, ſoumet tout l'univers.

Et vous, dont la mort ſeule a pu rompre les chaînes,
Tendre Sapho, chantez-nous de l'Amour
Les douceurs & les peines
Qu'on ignoroit dans ce ſéjour.

On entend une ſymphonie brillante.

A célébrer ſes jeux, Terpſicore s'apprête.
à Terpſicore.
Venez faire briller votre légéreté.
Le plaiſir ſuit vos pas : ſans vous, ſans la gaieté,
Il n'eſt point de fête complete.

ON DANSE.

Terpſicore & ſa ſuite forment le divertiſſement, qui eſt mêlé de Pantomimes, exécutées par quelques-unes des Muſes, dans leurs différents caracteres.

SAPHO.

Chantons l'Amour : chantons ſes traits victorieux.
Il regne en Souverain ſur tout ce qui reſpire.
Il enchaîne ſous ſon empire
Les mortels & les Dieux.

LE CHŒUR.

Chantons l'Amour ; chantons ſes traits victorieux.
Il regne en Souverain ſur tout ce qui reſpire.
Il enchaîne ſous ſon empire
Les mortels & les Dieux.

SAPHO.

Dieu d'Amour, ſur nos ames
Quand tu lances tes premiers traits,
Qu'ils ont d'attraits !
Qu'il eſt doux de ſentir tes flammes !

Que les plaiſirs
Sont de près ſuivis par les peines !
Et qu'il en coûte de ſoupirs
Aux mortels qui portent tes chaînes !

Mais quel eſt ton pouvoir !
Si tu flattes un cœur, prêt à fuir l'eſclavage ;
De nouveau ſous tes loix à l'inſtant il s'engage,
Et tu triomphes par l'eſpoir.

ON DANSE.

FIN.

OBSERVATIONS

DE L'ÉDITEUR.

L'Essai sur l'Opéra étoit imprimé, lorsqu'il a paru un long traité du *Mélo-drame*, suivi de deux petits traités, insérés dans les *Mercures* de Septembre & de Novembre de cette année.

Ces ouvrages nous ont semblé contenir des principes & des conséquences fort contraires à la doctrine répandue dans l'*Essai sur l'Opéra*. Quoique l'Auteur de cet Essai n'ait pas eu dessein de réfuter directement les écrits, qui ont été publiés en différents temps contre l'Opéra & contre la Musique Françoise, qu'il n'en ait cité aucun, & qu'il n'ait même consulté ni les uns ni les autres, suivant qu'il l'annonce dans sa Préface ; nous avions pensé que, si au moment qu'il a écrit pour l'Opéra, il eût eu connoissance des efforts qu'on faisoit pour sa destruction dans le même temps qu'il travailloit pour sa défense, il se seroit mis en garde contre cette nouvelle attaque, en traitant plus à fond son sujet qu'il n'a fait qu'effleurer ; ou qu'il auroit attendu que ses adversaires eussent porté leur coup, pour se réserver l'avantage de la riposte : nous avions espéré du moins que, n'ayant pas été à portée, lorsqu'il écrivoit, ni de les prévenir, ni de leur répliquer, il auroit volontiers pris de nouveau la plume, pour réfuter des systêmes si contraires aux siens. Le zele dont il a fait preuve pour l'Opéra, son attachement au goût national, son antipathie pour la nouveauté, dans tout ce qui a rapport à nos plaisirs & à nos mœurs, sembloient per-

mettre cette espérance. Mais il a constamment résisté aux instances vives & réitérées que nous lui avons faites, pour l'engager à rentrer dans la carriere. Les motifs de son refus, qu'il a bien voulu nous expliquer, ne satisferont peut-être pas les lecteurs, à qui j'en vas faire part ; sur-tout si les réflexions, qu'il y a jointes, font regretter qu'il n'ait pas voulu vaincre sa répugnance pour toute espece de guerre littéraire, & prendre sur ses occupations le temps dont il auroit eu besoin, pour se préparer au combat. Il nous saura peut-être mauvais gré de ce que nous donnons au public les lettres qu'il nous a écrites à ce sujet ; mais nous croyons les devoir à la défense de la cause, pour laquelle il a déja lui-même montré tant de courage. S'il en manque dans cette occasion-ci (il voudra bien nous pardonner ce reproche dicté par le zele qui l'anime lui-même) s'il bat en retraite, lorsque l'affaire est engagée, & dans un moment décisif, où il devroit faire bonne contenance, c'est à nous de chercher à tirer parti, même de sa défection.

PREMIERE LETTRE.

Vous me pressez en vain, Monsieur, de m'embarquer sur une mer devenue trop orageuse. Chacun y prend sa propre opinion pour bousole, & cherche à se frayer des routes nouvelles : ceux mêmes qui voudroient suivre l'ancienne, comme la plus sûre, courroient risque de s'égarer ; car cette multitude d'écrits polémiques ressemble, comme l'a fort bien dit l'Auteur dont vous voulez que je critique l'ouvrage, à une foule de vents

oppoſés, qui ſouffient de tous les points de l'athmoſphere, entaſſent les nuages, & dérobent aux yeux du Pilote l'aſpect des aſtres qui doivent diriger ſa route.

A quoi ſervent en effet tous ces écrits ſi multipliés, ſinon à embrouiller la matiere ? s'ils ſont de quelque utilité pour les ſciences, qui s'étendent par les découvertes de la phyſique, & pour les arts qui ſe perfectionnent par la démonſtration, il n'en eſt pas de même en matiere de goût & de ſentiment. Et quoique la muſique ſoit un art, que les découvertes peuvent conduire à la perfection, les calculs, les ſophiſmes, les paradoxes de tous nos philoſophes, leur fine logique, leur métaphyſique ſublime ſeront pour cela d'un vain ſecours. La nature, la ſimple nature a ſeule droit d'enſeigner cet art charmant. Quand on connoît ce qui plaît à l'oreille, & ce qui touche agréablement l'ame, on en ſait autant, & même plus que tous ces raiſonneurs, qui veulent ſubſtituer aux loix de la nature leurs ſyſtêmes biſarres.

Or, qui eſt-ce qui n'eſt pas en état de ſentir ce qui lui chatouille l'oreille, ce qui réveille en lui un ſentiment délicieux ? chacun peut donc être juge en cette cauſe, & dire, quand il entend de la muſique : Voilà qui eſt bon, ou qui eſt mauvais. Et qu'ont à faire les artiſtes, quand ils ſont parvenus à nous plaire ? C'eſt de bien reconnoître les moyens qu'ils ont pris pour cela, de s'en aſſurer par des expériences réitérées, de s'en faire des regles, & de ne jamais s'en écarter. Cette pratique vaudra bien mieux que toute la théorie des docteurs. Ceux-ci veulent raiſonner, calculer, diſcuter, analyſer, & donner pour principes le réſultat de leurs rêveries. Ce ne ſont pas là les procédés d'un homme

ſenſible, d'un homme de goût ; il reconnoît la voix de la nature, il la ſuit, & il trouve les regles ; des regles ſimples & immuables, comme la nature qui les a poſées, & qui ſont la ſource unique des vrais plaiſirs.

Voilà mon avis, Monſieur, ſur tous ces écrits polémiques. Et d'après cela vous devez penſer que je ne chercherai point à en augmenter le nombre. J'ai écrit, à la vérité, ſur l'Opéra ; mais je l'ai fait de maniere à ne point ſurcharger l'art d'idées nouvelles & ſingulieres, & à ne point embarraſſer les Artiſtes par des ſyſtêmes biſarres, qui auroient plutôt ſervi à les mettre dans des entraves, qu'à leur applanir la route de leur art. J'ai préciſément ſuivi les procédés dont je viens de parler ; & qui ſont les ſeuls qu'on doit employer en pareille matiere.

D'ailleurs j'avoue que je me ſerois bien gardé de publier un Eſſai ſur l'Opéra, ſi j'avois ſoupçonné qu'il y eût encore de la fermentation dans les eſprits au ſujet de la muſique. Je me ſouvenois bien de cette ancienne querelle, élevée à l'occaſion des paradoxes inſultants de l'un des chefs de la ſecte philoſophique, & dans laquelle les Savants de toute eſpece, les Artiſtes, les Connoiſſeurs, les Amateurs, & le Public même ont pris parti. Mais je croyois le feu de la diſpute totalement appaiſé. J'étois même dans la confiance que l'on commençoit à revenir de l'erreur, dans laquelle avoient jeté l'attrait de la nouveauté, le goût de la frivolité, & l'enthouſiaſme qui accompagne toujours l'eſprit de parti : & je me flattois que de ſimples réflexions, à l'aide de quelques raiſonnements dictés par la nature & par la vérité, acheveroient de diſſiper le nuage. Je voyois l'Opéra-Comique commencer à perdre faveur :

je voyois ce Théâtre, où n'a que trop long-temps régné, à la honte de la Nation, une muſique déteſtable, abandonné pour le ſpectacle des comédiens de bois, & pour d'autres de différentes eſpeces, qui ne valent pas mieux : je voyois la foule ſe porter avec une ardeur égale d'une frivolité à une autre. Il y avoit bien là de quoi me faire gémir ſur le mauvais goût du ſiécle ; mais au moins je trouvois une conſolation dans l'eſpérance que le dégoût ſuccéderoit bientôt à cette avidité pour des plaiſirs ſi mal entendus. Je ſouhaite de ne m'être pas trompé dans mon eſpoir. Mais il y a lieu de le craindre ; puiſque la multitude ne reſte pas abandonnée à ſon penchant, que ſon inconſtance naturelle pourroit enfin déterminer vers le beau ; & puiſque des écrivains enthouſiaſtes recommencent à faire des efforts, pour la maintenir dans une route qui en eſt ſi fort éloignée.

Vous conviendrez, Monſieur, que je ne pouvois pas plus mal prendre mon temps, pour donner au public des ouvrages qui, à la vérité, n'ont d'abord ſervi qu'à m'amuſer ; & qui néanmoins, étant imprimés, ont l'air de prétendre à une utilité quelconque. Je vous aſſure que, ſi l'édition que vous avez bien voulu vous charger d'en faire, n'étoit pas ſi avancée, je les retirerois tous de deſſous la preſſe, ou du moins je n'y laiſſerois pas *l'Eſſai ſur l'Opéra*. Il nuira beaucoup aux Poëmes, dans l'eſprit des partiſans de la muſique nouvelle. Ils ne voudront pas croire, ni laiſſer croire à perſonne qu'un homme qui n'a pas le même goût qu'eux, qui n'eſt pas de leur parti, ait pu faire de bons Opéra. Et d'ailleurs que ſont de grands Opéra, diront-ils ? des compoſitions gothiques, des ouvrages

du vieux genre, qui pouvoient plaire aux gens de l'autre ſiecle ; mais qui ne ſont pas faits pour trouver grace auprès d'eſprits éclairés, tels que ceux d'aujourd'hui.

Je ne ſais que trop combien mes Opéra ont beſoin de l'indulgence des lecteurs, & que je n'en dois pas attendre de la part de ceux qui n'aiment que les choſes de mode. Oh ! c'eſt dans ce moment-ci que je regrette de n'avoir pas ſoigné, comme vous le deſiriez, Monſieur, ces Poëmes, autant qu'ils pouvoient le mériter ; ou plutôt qu'ils ne ſoient pas ſortis d'une plume plus correcte que la mienne. Je ſens combien des ouvrages de cette eſpece, qui auroient un mérite ſûr, qui ſeroient au-deſſus de la critique, en impoſeroient aux détracteurs de l'Opéra, combien ils les forceroient à rabattre de la haute eſtime qu'ils veulent inſpirer pour tous ces ouvrages du petit genre & d'un goût pervers, qui ſervent de matiere à leur mauvaiſe muſique.

Si je pouvois me dérober à mes occupations, ce ne ſeroit pas pour perdre le temps à réfuter les Auteurs de ſyſtêmes, par des volumes auſſi inutiles que les leurs. Je l'emploierois mieux, ſi je parvenois à corriger mes Poëmes, ou à en faire de nouveaux, qui puſſent contraindre du moins au ſilence tous ceux qui ſont déterminés à n'accorder leur approbation qu'aux ridicules productions de la mode. Qu'arriveroit-il ? Les muſiciens s'empreſſeroient à exercer leur art ſur des ouvrages qui auroient acquis déja l'eſtime publique. Nous choiſirions dans la foule des artiſtes ceux dont le talent eſt reconnu, & nous aurions de bonne muſique. Leurs œuvres ſeroient bien plus efficaces que tous les traités des ſavants, pour donner le ſentiment du bon

goût, & pour faire ceſſer les querelles, qui tendent à la deſtruction plutôt qu'à la perfection de l'art.

Je ſuis bien loin de pouvoir prétendre à opérer tant de merveilles. Mais enfin les frais en ſont faits. Je regarde tous mes ouvrages comme des enfants perdus, que j'envoie tenter fortune ; je leur ſouhaite, ainſi qu'à vous, Monſieur, qui en prenez ſoin, plus de ſuccès que je n'oſe en eſpérer.

Je ſuis, &c.

SECONDE LETTRE.

Vous ne vous contentez donc pas, Monſieur, des raiſons que je vous ai données ? Eh bien : en voici de nouvelles, que me fournit la lecture même que j'ai faite à votre ſollicitation, du *Traité du Mélo-drame.*

Je ne connois pas d'ouvrage qu'il ſoit moins néceſſaire de critiquer que celui-là. Il eſt, à bien des égards, la production d'un homme ſavant & d'un homme de goût. Si j'en faiſois une critique, je ne pourrois pas me diſpenſer de lui rendre juſtice. Or je ne vois pas de néceſſité de donner publiquement à un Auteur des louanges, qu'aucun de ſes lecteurs ne lui refuſera. Ceux qui ne penſent pas tout-à-fait comme lui, reconnoîtront néanmoins ſon mérite, & l'apprécieront, ainſi que je l'ai fait : ceux de ſon parti l'exagereront, & trouveroient certainement mes éloges trop ménagés.

Les erreurs, dans leſquelles il eſt tombé volontairement, ou ſans le ſavoir, ne méritent pas d'être relevées. Elles ſont trop groſſieres & trop choquantes,

pour qu'il y ait lieu de craindre que jamais perſonne s'y laiſſe entraîner. Il eſt donc certain qu'à cet égard-là même je prendrois une peine inutile.

Il y a plus : je crois qu'il ſeroit dangereux de critiquer un ouvrage dicté par l'eſprit de parti, comme l'a été certainement *le Traité du Mélo-drame.* Les éloges, dont on ſeroit en conſcience obligé d'entre-mêler la critique, pourroient ſéduire quelques eſprits foibles, qui ne voudroient pas croire qu'un Auteur ſi familier avec les vrais principes, ait pu tirer de ſi mauvaiſes conſéquences, & faire de ſi fauſſes applications des idées les plus juſtes. Ses partiſans applaudiroient à la ſimplicité des bonnes gens, & crieroient à l'injuſtice contre ceux qui ne voudroient pas être dupes. Une critique donneroit peut-être lieu à des libelles, auxquels il faudroit répondre par des manifeſtes : & nous verrions dans peu une guerre ouverte entre les deux partis. Voilà préciſément ce qu'il eſt eſſentiel d'éviter en pareille circonſtance.

Quand on nous a dit que nous n'avions pas de Muſique, que nous n'en pouvions pas avoir, & que, s'il nous arrivoit d'en avoir une, ce ſeroit tant pis pour nous ; il eût été à ſouhaiter qu'on n'eût répondu à cette inſulte que par un ſilence dédaigneux. Ce paradoxe abſurde ſeroit tombé dans l'oubli. Son téméraire Auteur auroit été obligé de chercher des moyens plus honnêtes, & peut-être plus ſûrs, pour acquérir la célébrité à laquelle il aſpiroit : il ne ſe glorifieroit pas aujourd'hui d'avoir mis tous les eſprits en rumeur, d'être le chef d'un parti formidable, & d'avoir excité une querelle qui ne finira peut-être que par la ruine de l'art.

Il en eſt des choſes de goût, comme en matiere d'o-

pinion ſur les points les plus graves. Si les ſyſtêmes nouveaux des philoſophes de nos jours n'avoient point de cenſeurs, ils trouveroient à peine des lecteurs, & la philoſophie ne ſeroit pas ſi fort à la mode. Ne voyons-nous pas que, quand un arrêt défend la lecture d'un livre, il fait la fortune du Libraire. Gardons-nous donc bien de donner, par une Critique, au *Traité du Mélo-drame* plus de célébrité qu'il n'en acquerra peut-être de lui-même. Il vaut mieux laiſſer ignorer les vérités qui s'y trouvent ſemées au hazard, que de riſquer à répandre les erreurs qu'il contient.

D'ailleurs, malgré toute la modération dont je me crois capable, je ne ſuis pas bien ſûr que l'humeur ne me dominât pas quelquefois : & que ma plume n'allât pas, malgré moi, ſe tremper dans le fiel. Car je vous aſſure que, ſi le *Traité du Mélo-drame* m'a fait quelque plaiſir, il a bien plus ſouvent excité mon indignation.

Tout le monde lui applaudit ſans doute, comme moi, quand il dit :

» La Muſique Italienne doit être confinée dans les » Concerts ; & la Muſique Françoiſe eſt faite pour le » Theâtre.

» Le Chant ſimple, dans lequel excellent, dit-on, » les Italiens, n'opere que ſur les organes ; & le chant » compoſé, dans lequel nous avons l'avantage ſur eux, » va juſqu'au cœur : la muſique françoiſe n'a point de » rivale dans cette eſpece de chant ; & nous ſommes » à cet égard les maîtres des Italiens.

» Les airs dramatiques des Italiens ſont ſans expreſ- » ſion, & pleins de contre-ſens.

» L'Abbé Métaſtaſe lui-même juge que la muſique

» Italienne n'eſt faite que pour l'oreille : que les mor-
» ceaux les plus admirés des étrangers, & des Italiens
« même, ſont préciſément ceux où il n'y a ni raiſon,
» ni expreſſion, ni ſens.

» Il faut appeller, avec Platon, la muſique inſtru-
» mentale une choſe ſans ſignification, un abus de la
» mélodie.

» Les Grecs avoient aſſervi la muſique à des procé-
» dés immuables. Toute innovation étoit réputée dan-
» gereuſe. Une corde de plus à un inſtrument, un mo-
» de touché à la place d'un autre, attiroit au muſicien
» la cenſure publique, & quelquefois la peine des loix.

» L'origine de la muſique, ſon ancien emploi, ſa re-
» naiſſance, prouvent qu'elle ne peut avoir d'empire
» que ſur le Théâtre.

» Il n'y a point de muſique ſans imitation.

» La muſique, comme l'a dit Cicéron, n'a d'autre
» objet que de peindre les paſſions & les mouvements
» des êtres phyſiques.

» La Langue Françoiſe eſt propre à la muſique ; il n'y
» en a point d'autre en Europe, excepté l'Italienne,
» qu'on ait tenté d'allier à la Poéſie.

» L'Auteur de l'*Eſſai ſur l'union de la Poéſie & de la*
» *Muſique* s'eſt trompé dans ſes procédés, en diſant :
» Voilà ce que les Italiens ont fait, c'eſt la loi de la
» nature ; au-lieu qu'il eût dû chercher la loi de la
» nature, & examiner ſi ce que les Italiens ont fait eſt
» conforme à cette loi.

» L'Auteur de *la Gazette littéraire* s'eſt auſſi trompé,
» quand il a dit que la muſique devient l'art dominant
» dans le chant dramatique, & que la Poéſie devient
» néceſſairement ſubordonnée.

» La nature n'a déterminé aucun rapport entre les » ſons & la matiere de nos idées : rien n'eſt plus va- » gue que le langage de la muſique, à moins que la » Poéſie ne concoure à en déterminer le ſens.

» Le chant ſimple, dans lequel les Italiens ſe piquent » de briller, a une grande reſſemblance avec le chant » purement inſtrumental.

» Il ne faut pas chercher à copier la muſique d'un » peuple, mais à perfectionner la ſienne.

» Il n'y a pas de juſtice à nous reprocher nos rou- » lements ſur *gloire*, *vole* ; quand on veut en même » temps admirer ceux des Italiens ſur *mio*, *mai*.

» Avant de nous dire d'imiter nos voiſins, il fau- » droit rechercher ſi cette imitation eſt praticable. Il » ne ſuffit pas de quelques épreuves, dont le ſuccès » n'eſt dû qu'à la nouveauté.

» La Muſique Italienne doit ſon ſuccès chez les étran- » gers à la mode, à l'opinion, à la prévention, & ſur- » tout à la facilité qu'elle trouve à ſe répandre, comme » Muſique de Concert qu'elle ne ceſſe jamais d'être, » même au Théâtre.

» Il faut à chaque peuple une Muſique propre. Re- » nonçons à tranſplanter la Muſique Italienne en-deçà » des Alpes.

» Les Compoſiteurs italiens placent hors de la voix » humaine l'effet des airs Dramatiques.

» Les Italiens ſont inconſtants en Muſique : ſi un » Muſicien a le malheur de vieillir chez eux, il ſurvit » pour l'ordinaire au goût qu'il a établi.

» Le plus célébre Compoſiteur qu'ils aient actuelle- » ment, fait faire ſes récitatifs par ſa ſervante.

» Les Vers, les Mots, les Syllabes ſont eſtropiés en » France par la Muſique Italienne.

» Les Italiens emploient à la tête des airs un motif » différent du chant ; ils le chargent d'idées étrangeres » au ſujet ; ils font éclipſer la mélodie vocale ; ils font » tous leurs efforts pour rendre leur Muſique belle, » parce qu'ils n'en ont plus à faire pour la rendre ex- » travagante.

» Il n'y a pas dans toute la Muſique moderne un ſeul » air, où l'accent muſical & l'accent oratoire concou- » rent de vers en vers, de ſyllabe en ſyllabe.

» On force aujourd'hui la voix à imiter les inſtru- » ments. L'uſage eſt ſi bien établi de compter les pa- » roles pour rien, que quelquefois on commence par » compoſer l'air.

» Auſſi-tôt qu'un art a acquis de la maturité, l'amour » de la nouveauté eſt une paſſion deſtructive ; tout ce » qui eſt vieux n'inſpire que du dégoût, par cela ſeul » qu'il eſt vieux.

» Un air Italien privé de ſa ſymphonie, reſſemble à » un ſquelette.

» Les Italiens ne ſavent peindre que dans le genre » bouffon.

Il ſeroit trop long, Monſieur, de vous extraire toutes les aſſertions de cette nature, qui ſe trouvent répandues dans le *Traité du Mélo-drame*. L'Auteur ne s'eſt pas contenté de les propoſer, comme articles de foi en muſique ; il y a joint les preuves qu'il a portées juſqu'à la démonſtration. Vous conviendrez que tout ce que je viens de vous citer, & ce que l'Auteur a dit de ſemblable, eſt de la plus grande vérité. Il ne doit pas craindre d'être contredit ſur tous ces articles. Il eſt pareillement

reillement fort croyable dans l'hiſtoire qu'il fait de l'origine de la muſique, de ſes progrès, de ſa perfection, de ſon emploi, de ſa décadence, & de ſa renaiſſance. Sa théorie, ſes vues générales ſur l'art ſont juſtes, & même les leçons de pratique qu'il donne peuvent avoir, pour la plupart, leur utilité. La critique qu'il fait des airs Italiens eſt judicieuſe, quoique trop modérée. Il réfute avec le plus grand ſuccès les ſyſtêmes de l'Auteur *de la Gazette littéraire*, de celui de l'eſſai ſur l'union de la poéſie & de la muſique, & de quelques-uns de ceux qui ont écrit avant lui d'une maniere trop ſubtile ſur un art, pour la connoiſſance duquel il faut plus de ſenſibilité & de goût, que d'eſprit & de ſcience. Mais où aboutiſſent tant de merveilles ? Vous ne le croirez pas :

Parturient montes : naſcetur ridiculus mus.

Des débris de tous les ſyſtêmes qu'il a renverſés, il veut élever un trophée à la gloire de trois ou quatre Muſiciens, qui occupent le Théâtre de l'Opéra-Comique. C'eſt ſur-tout l'un d'eux, qui eſt l'objet de ſon admiration & de ſes plus grands éloges. Il ne voit pas ſeulement en lui un Muſicien ; il y voit un grand Peintre, un Poëte ſublime.

Il n'eſt pas juſqu'aux Auteurs des Drames de ce Théâtre, qui n'ayent part à ſes louanges. *Poinſinet, quoi qu'on en diſe, a*, ſelon lui, *fait de fort bonnes choſes en ce genre. Ce n'eſt pas choſe aiſée*, dit-il, *que de mettre en muſique les Drames* de l'un de ces Auteurs : *la fierté de ſes deſſeins, la force de ſes caracteres, l'énergie de ſon dialogue, le pittoreſque de ſes tableaux, la mâle conciſion de ſon ſtyle*, &c. Ne croiriez-vous pas qu'il eſt queſtion de *Corneille* ? Non : il appelle modeſtement ce Poëte,

le *Racine* de la Scene-Lyrique. A moins qu'il n'ait voulu donner ce nom au Muſicien *du Roi & le Fermier.* C'eſt ce qui n'eſt pas clair dans le texte. Au ſurplus ce nom convient autant à l'un qu'à l'autre. *La Capitale*, dit-il, en parlant d'un autre, *poſſede un homme d'un talent bien rare dans ce genre de Drames. La poſtérité, non celle qui décerne la gloire à des cendres froides, mais celle qui s'éleve continuellement ſous nos yeux, le reclame déja comme le génie de la Scene-Lyrique. Déja il a des autels, puiſqu'il reçoit des hommages.... Ils le louent à-peu-près, comme ils ont loué autrefois Moliere & Corneille.* J'admire cependant la prudence de l'Auteur, qui n'a pas oſé placer le nom de ſon héros à côté de ceux-ci ; car certainement on ne pourroit achever de lire cet article, ſans éclater de rire. Mais qu'entend-il par *cette poſtérité qui s'éleve ſous nos yeux* ? Veut-il parler des enfants ? A la bonne heure : j'avoue que dans cette claſſe d'hommes le ſublime Auteur, dont il eſt queſtion, doit trouver des panégyriſtes & des admirateurs.

Vous avouerez, Monſieur, qu'il ſeroit bien difficile de ſe contenir à quiconque voudroit faire une critique du *Traité du Mélo-drame.* Le projet de l'Auteur étoit certainement moins de nous apprendre à faire de la muſique dramatique, que de nous propoſer les drames de l'Opéra-Comique, comme de vrais modeles de poéſie & de muſique. Il témoigne pour ces ſortes de pieces une trop grande affection, pour qu'on en puiſſe douter. Il a beau convenir quelquefois qu'elles ſont du petit genre, que la nation en connoît & en préfere un plus relevé ; les éloges qu'il prodigue aux Poëtes, aux Muſiciens, aux Acteurs comiques, la complaiſance avec laquelle il entre dans tous les plus petits détails ſur

leurs talents, le plaiſir qu'il paroît reſſentir de voir le pathétique s'introduire ſur la Scene bouffonne, tout décele ſa paſſion dominante. Je lui paſſerois volontiers ſon mauvais goût ; il importeroit peu à la nation. Mais je trouve fort à redire qu'il cherche à le communiquer, & que, pour y réuſſir, il prenne des moyens détournés, & faſſe un ſi gros volume.

Voici quels ſont ces moyens. Il étoit trop conſtant, trop univerſellement reconnu que la muſique Italienne ne peut pas nous convenir : les eſſais qui en ont été faits l'avoient prouvé : il ne l'étoit pas moins que la muſique des Opéra-Comiques n'eſt point Italienne. Les compoſiteurs de cette muſique nouvelle avoient voulu nous le faire croire, pour s'aſſurer un certain crédit ; mais les Italiens eux-mêmes leur ont donné un démenti formel. Qu'alloit donc devenir la muſique des Opéra-Comiques ? Notre Auteur a tenté de la ſauver du naufrage, en cherchant à lui donner, par un ſyſtême hardi, une exiſtence propre, indépendante de la muſique Italienne & de la Françoiſe. Il a prétendu que cette muſique eſt meilleure que l'Italienne, & qu'elle eſt la véritable & la ſeule muſique Françoiſe. Pour le prouver il a diſſéqué quelques airs Italiens, dont il a fait reconnoître les défauts ; il n'a pas eu grande peine. Il a mis en parallele trois Opéra-Comiques, dont il a relevé quelques fautes, qui ne lui ont paru que légeres ; & il s'eſt répandu, ſans réſerve, en éloges ſur tout ce qui lui a ſemblé propre à faire valoir ſon opinion. En ſuppoſant que cette comparaiſon des deux eſpeces de Muſique ſervît à prouver que la muſique des Opéra-Comiques l'emporte ſur la muſique Italienne, ce n'étoit-là encore que la moitié de la tâche que l'Auteur s'étoit

impoſée ; il lui reſtoit à prouver que ſa muſique favorite vaut mieux que ce que nous appellons muſique françoiſe. Pour cela, il devoit, en ſuivant les mêmes procédés, faire l'analyſe de pluſieurs morceaux bien choiſis de nos Opera, & les comparer à ceux qu'il avoit déja tant vantés. C'eſt-là où je l'attendois. Mais il a ſenti la difficulté, ou plutôt l'impoſſibilité de l'entrepriſe : & pour ſe tirer d'affaire, il s'eſt appuyé ſur ce paradoxe, auſſi hardi que ridicule, prononcé gravement par le chef des Novateurs. Il a répété d'après lui, qu'avant l'admiſſion des Muſiciens étrangers en France, il n'y avoit point de muſique : que depuis un ſiecle on y chantoit, ſans avoir un chant : & que l'on ne pourra y avoir des Opéra qu'après avoir fait une refonte générale des Poëmes & de la Muſique. Mais encore falloit-il prouver que ce que nous appellons Muſique françoiſe n'eſt pas de la Muſique, que notre chant n'eſt pas un chant. Non ; l'Auteur a cru pouvoir s'en diſpenſer. Il s'en eſt tenu à une aſſertion, qui depuis qu'elle a été faite, eſt reſtée ſans preuve. Ainſi, pour faire un gros volume, il n'eſt plus queſtion aujourd'hui que d'entaſſer hypotheſes ſur hypotheſes, ſans s'occuper de la baſe, qui doit les ſoutenir ; il ſuffit de poſer un principe, quelque faux qu'il ſoit, & en tirer toutes les conſéquences qu'on juge à propos, donner comme une déciſion la choſe qui eſt à décider : & pour trouver des lecteurs, même des partiſans, il n'eſt beſoin que de fronder les idées reçues, de traiter les opinions les mieux établies de vieux préjugés, & les vérités les plus conſtantes d'erreurs puériles. On peut même, & ce n'eſt pas un moyen à négliger, gliſſer quelques ironies bien plaiſantes, lâcher quelques ſarcaſmes bien

amers, ou, si l'on veut, dire de grosses injures à quiconque osera n'être pas de l'avis de l'Auteur.

Vous vous doutez bien, Monsieur, qu'un procédé de cette nature ne pouvoit qu'égarer l'Auteur *du Traité du Mélo-drame*. Aussi est-il tombé dans une infinité d'erreurs. Les assertions fausses & ridicules, les idées bisarres, les absurdités les plus étranges, les paradoxes de toute espece se sont multipliés sous sa plume. Il a combattu, sans aucun égard, la vérité, le bon goût, & je pourrois dire son propre sentiment intime.

Je m'arrête ici ; car je m'apperçois qu'en me défendant de faire une critique, je ne laisse pas que de critiquer.

Je vous ai prouvé qu'il seroit inutile, & même dangereux de publier une critique de l'ouvrage en question. Je finis en vous assurant qu'il ne seroit pas moins facile de la faire. Le moyen seroit simplement de donner au public une nouvelle édition de ce Traité, dans laquelle on ne comprendroit que les idées générales de l'Auteur, & de laquelle on retrancheroit toutes les applications qu'il en a faites.

Je suis, &c.

TROISIEME LETTRE.

QUOI ! vous revenez encore à la charge, Monsieur ? Espérez-vous que les deux petits Traités, que vous m'avez indiqués, & que j'ai lus dans les *Mercures de Septembre & de Novembre*, me feront rompre le silence, quand j'ai eu le courage de me contenir après la lecture *du Traité du Mélo-drame* ? Eh ! persuadez-vous

donc que je n'ai pas de temps à perdre. J'ai pu m'amuſer des Belles-Lettres dans des inſtants de loiſir. Mais pour être continuellement aux aguets ſur tous les ouvrages nouveaux, les éplucher, en dire ſon avis, réfuter tous les ſyſtêmes divers qui s'élevent dans un temps où chaque écrivain veut être créateur, il faudroit n'avoir que cela à faire, & encore n'y ſuffiroit-on pas. Il faudroit auſſi bien des talents qui me manquent. D'ailleurs je ne prends pas à ces ſortes d'affaires plus d'intérêt qu'il ne convient à ma tranquillité. Aſſurément un homme ſenſé, un homme de goût, ſeroit aujourd'hui bien malheureux, ſi la décadence, qui menace les Lettres & les Arts, l'affectoit juſqu'à un certain point ; & ſi, pour les en préſerver, il ſe conſumoit en efforts, qui ſeroient probablement inutiles.

Car vous le voyez, Monſieur ; c'eſt un parti pris. On ne fait accueil qu'aux idées les plus fauſſes ; & c'eſt pour cela qu'elles ſe multiplient ſi prodigieuſement. Auroit-on oſé, dans un autre temps que celui-ci, ſoutenir & ſe mettre en devoir de prouver que l'imitation n'eſt pas le principe commun de tous les arts ? C'eſt pourtant ce que vient de faire l'Auteur des *Obſervations ſur le Traité du Mélo-drame*, imprimées dans *le Mercure de Septembre dernier.*

Le Journaliſte annonce que ces obſervations ſont l'ouvrage d'un homme diſtingué par ſon rang & par ſa naiſſance. Cela n'en eſt que plus fâcheux pour les arts, qui trouvent des détracteurs dans ceux qui devroient ſe montrer leurs plus zélés défenſeurs, ſur-tout quand ils ſe mettent au rang des Auteurs. Qu'un écrivain ordinaire perde de l'encre & du papier, pour divulguer ſes erreurs ; les lettres, les arts, & le bon-goût en ſouffrent aſſuré-

ment ; mais ils n'en reçoivent pas une atteinte auſſi dangereuſe que des écrits d'un bel eſprit, que ſa naiſſance & ſon rang ont élevé au-deſſus du commun.

Le Journaliſte veut auſſi donner une prévention favorable pour ces obſervations, en garantiſſant les talents & les lumieres de leur Auteur. Il a certainement de l'eſprit, de l'adreſſe à préſenter ſes idées, de la ſoupleſſe pour eſquiver les difficultés. Mais il ne me paroît pas avoir aſſez de clarté ni de juſteſſe. Il ſemble qu'il ait voulu ſe concilier le ſuffrage de nos philoſophes, en affectant l'obſcurité de leur jargon & la ſubtilité de leur logique. A moins qu'il ne faille rejeter ces défauts ſur la mauvaiſe cauſe qu'il a embraſſée ; & je crois volontiers qu'il raiſonneroit mieux & plus clairement, s'il ſoutenoit l'opinion contraire à celle qu'il a adoptée.

Il me ſeroit même facile d'excuſer ce petit ouvrage ſur tous ſes défauts, ſi ſon Auteur vouloit convenir d'un ſeul : c'eſt la prévention, ou l'eſprit de parti, en faveur d'une choſe abſurde, qui n'a d'autre mérite que d'être à la mode.

On veut, à quelque prix que ce ſoit, renverſer le Théâtre de l'Opéra, ou y introduire la muſique & les drames modernes ; on ne peut réuſſir dans ce projet, qu'en préconiſant cette muſique & ces drames aux dépens des ouvrages, qui ſont en poſſeſſion de la Scene Lyrique. Comment faire pour donner à cettte muſique quelque valeur, quand tout le monde eſt d'accord pour dire qu'elle ne peint rien, qu'elle n'exprime rien, & qu'au contraire notre ancienne muſique eſt pleine d'images & d'expreſſions ? Voici le moyen.

On imagine que la muſique n'eſt chargée ni de pein-

dre ni d'exprimer, que ce n'eſt pas-là ſon emploi ; qu'elle n'a d'autre but que de flatter l'oreille & d'étonner par les difficultés vaincues : & comme la muſique eſt du nombre des arts, dont on a bonnement cru juſqu'à préſent que l'imitation étoit le principe & l'objet, on imagine que les arts ne ſont pas faits pour imiter la nature, qu'on s'eſt trompé quand on a cru la reconnoître dans leurs productions. Il ſuit naturellement d'un ſyſtême ſi bien imaginé, que notre ancienne muſique n'eſt pas plus imitative que la nouvelle, ou plutôt qu'elles ne le ſont ni l'une ni l'autre : & il n'eſt plus difficile d'accorder la ſupériorité à cette derniere, que l'on conviendra de regarder comme la plus agréable à l'oreille ; parce que toute eſpece d'imitation étant ôtée de la muſique, ſon mérite n'eſt plus qu'une choſe de convention, & dépend abſolument de la fantaiſie.

Voilà, ce me ſemble, quel a été le plan de l'Auteur *des Obſervations* : voilà l'effet ſur lui de la prévention, ou de l'eſprit de parti qui lui a fait imaginer un ſyſtême abſurde, & contraire à toutes les idées reçues au ſujet des arts, de leur eſſence, & de leurs propriétés ; & à cet égard il eſt difficile de l'excuſer.

S'il n'en eſt pas ainſi ; & qu'au contraire il penſe ſincérement comme il a écrit ſur l'imitation des arts, je ne le blâme plus ; mais je le plains de reſſembler à *l'Eunuque Oſmin*, dont il fait, à la fin de ſes *obſervations*, le conte ingénieux. Je l'aſſure qu'il peut dire, comme *Oſmin : Non, je ne m'y connoîtrai jamais.*

Il n'en eſt pas de même, Monſieur, de l'Auteur du Traité de *l'expreſſion en muſique*, imprimé dans le *Mercure de Novembre dernier.* Cet homme-là s'y connoît ; il a certainement une grande théorie des arts, & particu-

lierement de la muſique. Son ouvrage ne pouvoit pas venir plus à propos qu'après *les obſervations* dont je viens de parler, pour rendre à la muſique l'imitation qu'on vouloit lui ôter. L'Auteur de ce petit Traité eſt un homme ſavant ; il connoît la nature ; il diſtingue bien & fait clairement appercevoir où ſes procédés finiſſent, & où l'art commence. Ses analyſes ſont exactes, & ſes réſultats juſtes & bien déduits. En un mot ſon ouvrage, tout abſtrait qu'il eſt, n'en eſt pas moins clair, & à la portée de quiconque voudra s'inſtruire des principes & des moyens de l'imitation.

Mais cet Auteur, qui paroît ſi bien fait pour remettre dans leur chemin ceux qui ſortent de la route de la nature, s'égare lui-même dès qu'il la quitte, & veut ſuivre les procédés de l'art. Il eſt certainement auſſi inſenſible à ſes effets, qu'inſtruit de ſes principes. On peut hardiment prononcer ainſi ſur ſon compte, puiſqu'il marque tant de vénération pour le Poëte & le Muſicien, qui occupent actuellement la Scene Lyri-Comique ; & puiſqu'il leur décerne, ſans pudeur, les couronnes que *Virgile* deſtinoit aux inventeurs ou aux reſtaurateurs des arts.

Eſt-ce donc chez lui l'effet d'une organiſation vicieuſe, ou encore d'une prévention condamnable ? comment peut-il dire dans ſon *Poſt-ſcriptum* qu'il y a douze ans l'art de la Muſique étoit preſqu'inconnu parmi nous ? Croit-il s'adreſſer à des gens qui s'éveillent après un long ſommeil, & qui s'imaginent avoir fait de la muſique ? Eſpere-t-il nous perſuader que nous avons rêvé pendant un ſiecle ? Mais il rêve lui-même à préſent ; ou plutôt il eſt dans le délire ; il eſt poſſédé de l'eſprit de vertige, que l'amour de la nouveauté

a soufflé sur presque toutes les têtes les mieux organisées.

Oui ; certainement la contagion a gagné presque tous les esprits. La mode les tyrannise. Il n'est pas aujourd'hui un homme de génie, qui ose paroître, sans porter la livrée de cette maîtresse impérieuse. Les Auteurs ne prennent la plume que pour défendre ses droits, & étendre son domaine. Ils craindroient de ne pas trouver de lecteurs, s'ils ne cherchoient à les intéresser par quelque système nouveau, ou par quelque trait d'imagination singuliérement bisarre ; & sur-tout s'ils ne caressoient la multitude, en se ployant à ses caprices, & en flattant son goût pour la nouveauté.

Tout cela n'est guere propre à me donner l'envie de reparoître dans le sacré vallon. Ne vaudroit-il pas mieux habiter la plaine avec les bergers, & partager leurs travaux, que de les chanter ? Si jamais j'en ai le loisir, je verrai ce que j'aurai à faire. Jusques-là laissez-moi, Monsieur, retomber dans l'apathie, d'où les circonstances que vous connoissez m'avoient tiré : laissez-moi ignorer les révolutions, qui pourront arriver dans l'empire des Lettres. Si, par hazard, les Journaux me les apprennent quelquefois, je n'y prendrai pas plus de part qu'aux événements dont m'instruiroit une gazette, qui me viendroit d'un pays barbare que je ne connoîtrois que de nom.

Je suis, &c.

FIN.

APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monſeigneur le Chancelier, un Manuſcrit intitulé *Théâtre-Lyrique ;* & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impreſſion.

A Paris, ce 17 Mai 1771.

CRÉBILLON.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, Roi de France & de Navarre : A nos Amés & féaux Conſeillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenants Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra. SALUT : Notre amé le Sieur JOSEPH BARBOU, Imprimeur-Libraire, Nous a fait expoſer qu'il déſireroit faire imprimer & donner au Public, un *Théâtre-Lyrique*, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre,

faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de ſix années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes. FAISONS défenſes à tous Imprimeurs, Libraires & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance, comme auſſi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucuns Extraits, ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenants, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts : A la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en beau papier & beaux caracteres, conformément aux Réglements de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance du préſent Privilege; qu'avant de les expoſer en vente, le Manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'Appro-

bation y aura été donnée ; ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier, Garde des Sceaux de France, le Sieur DE MAUPEOU; qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle dudit Sieur DE MAUPEOU, le tout à peine de nullité des Préſentes. Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes ayants-cauſes, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. VOULONS que la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenue pour duement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers-Secrétaires, foi ſoit ajoutée comme à l'Original. COMMANDONS au premier notre Huiſſier, ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion ; & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires : Car tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Paris, le douzieme jour du mois de Septembre, l'an de grace mil ſept cent ſoixante-onze, & de notre regne le cinquante-ſeptieme.

PAR LE ROI EN SON CONSEIL.

Signé, LE BEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XVIII, de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 1594, fol. 533, conformément au Réglement de 1723.

A Paris, ce 20 Septembre 1771.

J. HERISSANT, Syndic.

FAUTES A CORRIGER.

TOME PREMIER.

Page 12, *ligne* 7, de ſe ployer, *liſez* de ployer.
Page 24, *lignes* 24 & 25, de toutes eſpeces, *liſez* de toutes les eſpeces.
Page 25, *ligne* 8, aura fait, *liſez* aura faite.
Page 82, *ligne* 19, Italien ou, *liſez* Italien &.
Page 83, *ligne* 22, excite, *liſez* exiſte.
Page 116, *ligne* 19, diſcrete, *liſez* directe.
Page 118, *ligne* 21, par la, *liſez* pour la.
Page 125, *ligne* 15, un école, *liſez* une école.
Page 176, *ligne* 23, de voies, *liſez* des voies.
Page 223, *vers* 11, ſemble être, *liſez* es ici.
Page 242, *ligne* 1, donné, *liſez* prêté.
Idem. ligne 2, prêté, *liſez* donné.
Page 333, *après le premier vers ſuppléez celui-ci*
Abaiſſons, renverſons leur front audacieux.

TOME SECOND.

Page 6, *ligne* 17, ſi affligeante, *liſez* auſſi affligeante.
Page 44, *vers* 5, d'échapper, *liſez* échapper.
Page 57, *vers* 17, vous entendez, *liſez* vous l'entendez.
Page 76, *vers* 5, rougi, *liſez* rougir.
Page 97, *vers* 9, ces, *liſez* ſes.
Page 147, *ligne* 7, qui fut, *liſez* qui alla.
Page 152, *ligne* 26, peupe, *liſez* peuple.
Page 215, *ligne* 13, acquiere, *liſez* acquiert.
Idem. ligne 14, en méritant, *liſez* en bien méritant.
Page 223, *ligne* 3, le enter, *liſez* l'enter.
Page 282, *ligne* 11, d'une eſprit, *liſez* d'un eſprit.
Page 286, *ligne* 16, fut, *liſez* alla.
Page 323, *vers* 15, Pourquoi diſſimuler par un ſerment trompeur ?
liſez Pourquoi diſſimuler ? Par un ſerment trompeur,
Page 328, *vers* 16, à vous plaindre : *liſez* à vous plaindre ?

420 a